

Life under covid

Reconfinement

1.	Tenue républicaine	5
2.	Pharmakon	9
3.	Société toxique	13
4.	Le temps de l'oubli	15
5.	Police	17
6.	Grave	19
7.	Yoga	21
8.	Flamme	27
9.	Combat	29
10.	Cheval	33
11.	Il n'est pas d'homme	35
12.	Boob contact	39
13.	Paris endormi	41
14.	Trafiquants de réalité	43
15.	Vu	45
16.	Pronostic	47
17.	Résultats	51
18.	Papillon	53
19.	Séparatisme	55
20.	Ça va, ça va	57
21.	Parole	61
22.	Sanctuaire	65
23.	Judaïté	67
24.	Despentes	71
25.	Tous.Anti.Covid	75
26.	Error / Amor	77
27.	Jivaro	79
28.	Couvreur	81
29.	Caméra-café	83
30.	Entrelacs	87
31.	Le prix de la vie	91
32.	Bruno's remix	93
33.	Complot	97
34.	Lionel	101
35.	Peur	105
36.	Gary	107

37.	Déchargés	109
38.	Lawyers	111
39.	United States	115
40.	Attestation dérogatoire	117
41.	Porteur d'âmes	119
42.	Contre-intuition	121
43.	Insomnie	123
44.	Négatif	125
45.	Du beau	127
46.	Vite, vite, vite!	129
47.	Temps long	131
48.	Décontraction	133
49.	La ville du pâté	135
50.	Renverser la tendance	137
51.	Billie Eilish	139
52.	Les premiers seront les derniers	141
53.	Roman	145
54.	Drôles	147
55.	A la vie à la mort	149

1. Tenue républicaine

- Elle est pas très républicaine ta tenue, dis.
- Hein ?
- Ta tenue elle est pas très républicaine.
- Quoi ?
- T'as vu ta raie quand tu te baisses ? C'est pas très républicain ! C'est comme les filles en string dans les collèges quoi. Pas très républicain ta raie-publicaine. ahah

Ah oui c'est drôle. Oui bah c'est la faute au confinement. Grossi, raie du plombier. Il est pas républicain le plombier ?

Tenue républicaine tiens. C'est vrai ça. Faut vraiment avoir le débat sur le voile en tête depuis 1989, la commission Stasi, les réflexions de Ségolène sur les strings à l'école pour comprendre ce qui se joue là. C'est toujours le même débat et bizarrement c'est vrai ça concerne peu les garçons. Tantôt on dit aux filles porte pas le voile tantôt on leur dit couvre moi ce ventre. Elles doivent toujours faire comme on leur dit.

Alors c'est quoi bien s'habiller ? Je vais pas mettre mon grain de sel dans ce débat de merde. Un principe, la liberté. Je vois même pas pourquoi on doit absolument s'habiller à la base. À part pour le froid peut-être et encore. À voir les jeunes en T-shirt en plein hiver on croirait que c'est avant tout une question de mental. *L'homme est né tout nu et tout poilu* s'écriaient les Fils de theupu dans cette belle et magnifique chanson *Awalpé* parue en 2000 sur l'album *La Schnek*. Ouais *Awalpé La Schnek*. Et c'est comme ça et rien d'autre.

Alors qu'on nous fasse pas chier. Et peut-être que ça calmerait les ardeurs si on était tous naturistes. Tiens j'aimerais bien nous y voir. C'est marrant je suis sûr que les rapports de forces seraient pas du tout les mêmes. Pas moyen que les gros ventripotents (*no offence*) aient la place qu'on leur donne aujourd'hui. Par contre le jeune gars et la jeune meuf gaulés comme des dieux, à l'air un peu conquérant et au corps allant et sportif, ça on leur laisserait la place. C'est ça qui se joue bien sûr derrière ces questions de vêtements, c'est des rapports de pouvoir et rien d'autre. On me demande de me couvrir car mon pouvoir est bien trop grand sinon. Mon corps qui ne servirait qu'à te barder de complexes. Autre chanson de ce temps-là à toi

l'ENCUL ! ! !

C'que j'aimerais l'exploser

Mais ce soir on veut jouer

Faut s'exécuter

Mais ne compte pas sur moi pour m'la jouer tête baissée

Tout l'mépris dans mon regard pour toi est adressé

D'ailleurs à poil, dis-moi c'que t'y as gagné

à part de nouveaux complexes pour ta face de frustré

Voilà ce que nous dit Sinsemilia dans cette autre magnifique chanson de ce temps-là *Douanier 007*. 1998 celle-ci hé bah dis donc. Mais faut dire que ça nous ramène à cette époque là aussi ces débats de merde. Ça fait 30 ans putain qu'on nous fait chier avec ça. Et aujourd'hui on va dire aux filles de porter des pantalons qu'on leur interdisait il y a 60 ans. Voilà c'est là qu'on en est. Et la robe c'est jusqu'au sol ? et le bustier ?

Bref enfin oui voilà mon gars, évidemment que derrière ton costard tu caches un calbar tout dégueulasse. Et que nous en format armée on aurait seulement à nous montrer pour t'écraser. Alors aujourd'hui on va dire à des jeunes filles comment s'habiller parce qu'on a trop peur de leur puissance exercée c'est ça qui se joue là. Trop faible tu es pour soutenir leur présence ? Mais c'est putain de malsain ce que ça dit. Ça dit que face à l'adolescente, face à la femme de la rue tu te sens envahi d'une telle puissance que tu ne peux pas même la contenir ou l'épouser. C'est-à-dire vivre en harmonie avec. Mais va te soigner putain.

Et alors le truc que je voulais dire aussi au nom de cette tenue républicaine, c'est le masque. Non, mais c'est fou quand même que tout le monde le porte ce truc. C'est l'acte républicain par excellence. Non, mais je me prononce même pas sur l'opportunité de le porter ou non. C'est juste que rouler à 130 c'est se protéger et protéger les autres, et bah on est plus à rouler à plus de 130 qu'à pas porter le masque dans le métro. Pareil pour le ticket. C'est républicain de payer son transport bah c'est plus républicain de porter le masque. Quoi d'autre comme analogie à la con ? Bon je sais pas, mais je suis sidéré.

Parce que si quelqu'un ne portait pas son masque, il se ferait fusillé peut-être encore plus que la fille du musée d'Orsay. C'est complètement dingue. Genre personne ne s'y risque. C'est même pas en mode désolé j'ai pas de masque j'ai oublié. Non c'est personne ne va dans le métro sans masque. C'est fou. On n'a pas envie de se faire choper sur ce terrain-là. Genre t'es une fille

et tu mets une jupe au-dessus des genoux ? Bah non en 1930 personne ne devait s'y risquer non plus.

Oui d'accord il y a des considérations sanitaires, vies en danger, etc. Enfin bon les excès de vitesse aussi hein, les feux rouge pareil. Elle a bon dos la préservation de la vie d'autrui. Non non il y a plus que ça. Il y a que la foule se déchaînerait sur celui qui ne porterait pas son masque et qui dirait je t'emmerde t'es la police ou quoi ? Ce qui se passe là c'est un mécanisme de contrôle social. On s'en est toujours battu les couilles de la vie d'autrui dans le métro. L'autre on le tue.

À l'inverse, c'est vrai que notre vie on est prêt à la mettre en danger sans sourciller, mais à condition d'y gagner quelque chose. Là on doit trop peu y gagner. C'est tout. Et c'est intéressant d'ailleurs dans l'étude de l'équilibre à trouver entre plaisir, comportement, sanction. Quand je conduis vite et que je grille le code de la route sur place, j'y gagne quand bien même je perds deux points et 135 balles. J'y gagne la sensation de vitesse et du temps. Et la supériorité sur l'autre. Et ça ça vaut plus que deux points. Porter le masque ou pas porter le masque, c'est pareil, j'évite juste les problèmes et clairement le plaisir à pas le mettre vaut moins que 135 balles. Et en attendant je prie pour pas finir avec les oreilles décollées.

2. Pharmakon

Pharmakon. Il paraît que je serais pharmakon. C'est une expression utilisée par Bernard Stiegler notamment pour désigner ceux qui croient que la technologie est à la fois le remède et le mal. Et que du mal elle nous fera passer au remède. Paix à son âme, mais franchement j'ai toujours été incapable de le lire, donc tout bien expliqué [ici](#). On se retrouve alors à accepter cette marche en avant de la technologie sans forcément la questionner tout en acceptant l'idée qu'il y ait du bon, du mauvais, mais qu'en gros on finisse par s'en sortir. Parce que la technologie va nous apporter des solutions.

Non je ne crois pas être de ceux-là. J'aime la technologie, j'aime les prouesses techniques. Mais je n'aime pas tout ce qu'elles véhiculent ou incarnent. Je n'aime pas l'idée du nucléaire par exemple. Je n'aime pas trois choses dans le nucléaire. Tout d'abord, sa centralisation c'est-à-dire confier à des entreprises et quelques personnes qui se croient un peu plus sachantes que les autres des décisions très structurantes pour l'ensemble de la société avec très peu de contrôle dessus. Je n'aime pas non plus les déchets, car on ne peut jamais être sûr, et franchement j'aime pas l'idée de laisser des trucs dans du béton à je sais pas combien sous terre pour des années et des années sans qu'on sache ce qu'il advienne. Enfin, la course en avant de la consommation. Donc non.

Et pourtant oui. Parce que c'est sur ça que nous vivons tous en France, c'est à ça que nous devons notre énergie à faible carbone et parce qu'aujourd'hui nous n'avons pas le choix. Sauf à considérer qu'on sort de ce système-là. Et je n'y ai aucun problème. Amish forever my friend. Franchement vivre dans la nature avec trois fois rien je ne rêve que de ça. Manque de pot on peut pas scolariser correctement dans ces conditions-là, on peut pas exercer d'activité un peu sociale. On vit un peu trop seul quoi.

La société implique ces choix néfastes liés à la technologie. Pareil pour le téléphone portable. C'est une véritable catastrophe en termes d'exploitation des terres rares. Il faut vraiment lire la guerre des métaux rares. Avec la société des énergies propres, il n'y a que nos centres-ville que l'on rend propres. On continue à dégueulasser plus que jamais la terre entière et à participer à une société extrêmement polluante. Bref. C'est la cata.

Vraiment je suis ouvert à l'idée de tout lâcher. Mais ça veut dire se priver d'internet, de pas mal d'idées échangées qui nous font nous épanouir. Évidemment on n'a pas besoin de ça pour aller en librairie ou à la bibliothèque du quartier et lire.

Évidemment. C'est juste plus compliqué. Très compliqué. Mais on peut le faire oui. J'en connais pas beaucoup qui le font cela dit. Mais c'est possible que ça me fasse énormément de bien. Après ça veut dire ne pas publier ici. Pas grave vous me direz. Et puis la consommation électrique de ces pages est tout de même très minime.

Alors maintenant on se situe où par rapport à la 5G. Parce qu'en France c'est fou ce qu'on vit comme débat là-dessus. Je dis c'est fou au sens de C'est bien. On veut débattre de la technologie. Très peu auront les outils au début, mais on expliquera comme on nous a expliqué et ensemble on ira plus loin que tout seul dans notre coin. On posera plus de question qu'on osera pas poser, mais qui déjà il y a plus de trois ans nous faisait dire *A quoi bon ?* C'est marrant parce qu'à cette époque-là, la question était est-ce que la 5G va nuire à la neutralité du net. La blague personne ne connaît les deux termes de l'équation et c'était le biggest problem ever. Maintenant résolu. Mais bon c'est drôle.

L'idée maintenant est de savoir si la société qui va avec est comme on veut ou non. On se trompe de débat. Si on veut attaquer la société de surveillance, ce n'est pas la 5G qu'on doit attaquer, c'est toute la législation entourant internet, c'est la façon dont internet est aujourd'hui organisé. C'est pas une technologie mobile qui détermine ça. C'est la façon dont les réseaux sociaux gouvernent nos vies, c'est le rôle des smartphones, c'est la législation sur le suivi des personnes en ligne au service d'autorités étatiques ou d'entités privées. Ça ça existe en 2G, en ADSL aussi. C'est exactement le même problème. L'argument est de dire que c'est une technologie qui accroît l'exposition à ces comportements parce qu'elle intensifie ces comportements.

C'est toujours la même chose. Est-ce qu'on va plus mourir tuer surveiller avec l'avancement des technologies. Est-ce que je tue plus avec une machette ou la bombe H ? Je n'en sais foutre rien. Je sais que le problème ça reste l'Humanité et que la mortalité de masse elle a pas besoin de la technologie pour exister. Après y a des choses qui me débectent singulièrement dans les aspects techniques de la mortalité. Les drones. C'est vraiment une horreur. Mais la pire chose à laquelle ça me renvoie c'est avant tout le fait que des familles innocentes puissent implorer comme ça. Et ça, c'est le fait humain derrière la technologie. C'est juste que le drone rend la chose je ne pas dire encore plus horrible, car ça l'est déjà, mais franchement abominable comme si ça l'était pas déjà par d'autres moyens.

C'est quand même fou. C'est absolument insupportable cette idée qu'on veuille nous surveiller tout le temps. Cette idée que l'État, les entreprises veuillent regarder nos comportements et finalement nous empêcher de faire ce qu'on veut par principe. Or

c'est quand même à l'inverse de ça qu'a agi internet à la base. C'est à l'inverse de ça qu'avance la technologie. Donc oui je dois être pharmakon. À condition de se dire qu'on s'attaque aux problèmes du genre humain. Sa volonté d'emprise sur l'autre, de dicter les comportements, de nuire, qu'on s'amuse, qu'on s'intéresse, qu'on écoute. Pour ça c'est sur le genre humain qu'on doit travailler. Rien d'autre. La technologie au fond on s'en fout.

3. Société toxique

On vit dans une société toxique. Voilà. Société toxicisée, société toxico, société accro, société obsédée, société intoxiquée à des substances. Substances venues d'ailleurs ou venues d'elle-même, venues de nos cerveaux, de nos actes, c'est venu de nulle part sinon de nous-mêmes. C'est la société du risque d'Ulrich Beck. Notre société est porteuse de ses propres risques. Nous sommes la toxine de notre monde. Notre hyperindustrialisme est notre substance addictive. Notre masculinisme, notre virilisme, notre nombrilisme sont les principes actifs de notre intoxication à la violence, à la domination.

Le divertissement est toxique. Sortir du monde qui nous entoure pour nous plonger dans celui de nos créations, de notre lumière bleue, de nos peurs bleues, de nos rêves sombres. Nous nous divertissons de la nature qui nous ennueie. Regarder les arbres pousser et les nuages passés, non ce n'est pas assez, nous devons avoir plus, alors nous créons. Nous créons jusqu'à détruire, jusqu'à nous détruire. Auto-destruction trumpienne. J'ai un bouton rouge plus gros que celui de Kim Jung Un. Pouf explosion. Destruction à l'uranium. Constellation de chair humaine. Tu n'existes plus.

Toxicité du pouvoir, de la volonté d'écraser. De la volonté assouvie sur l'autel de l'autre que l'on ignore et que l'on peut détruire. L'Occident intoxique le Sud. Littéralement. Nous demandons des objets qui tuent les autres dans cet ailleurs bien existant de la planète Terre. Nous trempions nos poulets dans le chlore. Nous aspergeons nos blés de poisons. Nous enfouissons les déchets radioactifs. Et nous nous plaignons de la nature qui pue, du compost du bas de la rue. Pas assez toxique.

Et l'air devient irrespirable. Dans les mégapoles. Dans les villes sans ciel. Dans nos villes. L'air est chargé d'aérosols que nous expulsons de nos bouches. Le virus se colle partout. Nos mains laissent partout sur les poignées de porte, les murs, les tables, les chaises leurs traces pleines de microbes. Peintes en rose, nous ferions un monde rose. Mais non, elles sont pleines de microbes et peindre les murs est interdit.

Le baiser est toxique. L'embrassade est contaminante. Porter la vie devient un facteur de risque encore plus grand. Nous ne pouvons plus ne pas craindre. Les symptômes des non-malades futurs malades sont l'angoisse, la culpabilité, le doute, la peur, l'incertitude. Une chape de plomb sur le futur. Le futur verrouillé. Entaché. Il nous faudra attendre l'été pour l'enlever ce masque. C'est certain. Rien ne nous permettra de l'enlever avant. Je ne vois pas de dirigeant dire, avant que nous nous fassions vacciner *C'est bon vous pouvez tomber les*

masques. Non personne ne se risquera à dire cela. La souffrance infligée est bien trop faible pour que ce risque soit pris. Alors nous nous habituons. Nous portons le masque.

Virilité, domination, contamination alimentaire, stupidité, commentaires haineux. La vie est devenue malade. La société n'existe plus. Il n'y a que chez soi et à vélo, autour d'une assiette dans un bistrot que l'on vit la vie libre et non protégée. Ou plutôt si protégée de l'humanité malade. Vélo, bistrot, dodo. Voilà la vie de demain. Il n'y a plus de boulot. Nous allons nous sauver par l'absence de boulot. Mais c'est trop dur à accepter pour tous ceux qui veulent préserver un monde malade, ce monde qui nous empoisonne. Nous tue littéralement et ne nous fait en rien progresser.

Laissez-nous seulement lire et boire un verre à moitié allongé. Laissez-nous gambader. On ne soigne pas avec une camisole. Je suis désolé. Je ne parle pas du masque. Je parle de ces assignations astringentes et astreignantes de la vie civilisée. La toxicité se soignera avec la liberté. Concrètement ça veut dire quoi ? Nous libérer du métro, du boulot et des bolos.

4. Le temps de l'oubli

Temps qui glisse. Eau de pluie qui lave l'agenda. Oublis. Cette nuit trois personnes étaient invitées pour dîner. Je l'avais complètement oublié. Elles allaient venir. On allait s'arranger. Oublis dans l'agenda. Pire angoisse du conseiller. Les événements qui décrochent les uns après les autres. On arrive plus à les attraper. Ils se font embarquer par l'eau de pluie. On est débordé, emporté par la marée. Bientôt on sera noyé.

Noyé on l'est déjà face à la machine étatique, arme atomique de destruction des volontés. On peut hurler, gueuler, il y aura toujours la position de l'État qui s'imposera. Et comme par enchantement nous verrons même les gueulars disparaître. Eux aussi lavés par l'eau de pluie. Ils sont là comme des pieds qui se lèvent par réflexe quand on tape sur le genou. Amish ! Hop pied qui se lève. Fréquences attribuées coucouche panier. Ça va être quoi le prochain stimulus ? Il les épuise le président et il s'en fout. Lui il avance. Les autres se lèvent comme des pieds. À force de réflexes et de réactions incontrôlées, ils vont se fatiguer. Ils ne s'en rendent même pas compte. Ils croient gagner des points, mais rien du tout.

Soit t'es un homme du président soit t'es rien du tout. Alors il vaut mieux être rien du tout. Se départir de tout ça. Voir où le torrent nous amènera. Regarder le ciel sur le chemin, se laisser porter par la rivière. Ouvrir un bouquin et pas oublier de respirer. J'ai bien trop oublié de respirer ces temps-ci. Alors tout s'accumule par couche successive sans que la respiration ne les éloigne de moi, les unes des autres. Elles sont comme des papiers collés à ma peau dont je n'arrive pas à me dégager.

Je mets ça là car je crois qu'il faut documenter ce que la période nous fait. Peut-être réagissons-nous tous de la même manière. Peut-être pas, mais c'est important d'avoir cette constellation des réactions. L'imprévisible nous fait ça. Les décisions de l'État nous font ça. On ne sait pas à quelle sauce on va être mangé. Et par la fatalité et par le grand Léviathan. On est comme de petits objets.

Meilleure excuse en même temps pour lâcher devant ses angoisses, ses obligations. Mais même pas. Il y a des choses que l'on veut faire et que l'on ne pourra pas faire. Se retrouver. Prendre du bon temps ensemble. Et il y a ces choses qui nous angoissent et qu'on va devoir se coltiner. Les cours à distance. C'est angoissant. C'est angoissant parce qu'on ne sait pas. Une amie me racontait qu'elle avait un cours à distance sur un sujet technique face à un public étranger, mais sans voir ses étudiants. Ils ne répondaient que par tchat interposé. Impression d'être face au néant six heures durant. Parler dans le vide. Pire que parler dans le vide. Se demander si on est

écouté. Essayer de capter l'interaction à travers un écran. Ça aussi ça nous échappe.

La rationalité nous échappe. Nous y sommes tellement habitués désormais que nous savons déjà aujourd'hui que demain nous allons subir de plein fouet la misère de leurs décisions. Qu'ils ne ferment pas les crèches, ma vie peut être un long fleuve tranquille le temps d'un semi-confinement. Qu'ils ferment les crèches, je suis un homme mort. Entendez-moi bien je ferais tout pour passer du temps avec ma fille, mais pas pour assister à cette collision répétée mail après mail, coup de fil après coup de fil, entre mon envie et ma soumission. Là c'est l'explosion.

C'est dommage on a bien travaillé sur ce bookclub féministe. Il prend une très très jolie forme. Il ferait du bien à des dizaines de gens. Il souderait une communauté. Il nous enrichirait. Et peut-être que l'on ne pourra pas. Alors que c'est de cela dont on a besoin. S'écouter les uns les autres, les unes, les uns. Et laisser le temps filer, en s'oubliant.

5. Police

4 flics dans le métro. Têtes rasées sur le côté, très court sur le dessus. En bleu très sombre. Gilets pare-balles. Bottines. Flingues. Matraques. Gaz. Marqué police dans le dos. Écusson sur l'épaule.

Ça roule des épaules. Ça met les pouces dans la ceinture. Ça regarde d'un regard fatigué avec les paupières qui tombent sur l'iris. Ça prend un air désabusé. Ça écarte les coudes des cotes. Ça fait style ça a des gros muscles. Ça a des muscles. Ça sort de la salle. Ça a des tatouages. Ça marche d'un pas nonchalant. Ça traîne les pattes. Ça s'adosse à la porte. Ça demande à dormir. Ça parle comme des loubards.

C'est quatre loustics qui sont censés incarner l'ordre. Mais ils roulent pour qui exactement ? C'est quoi leur ordre à eux ? C'est la République ? L'attachement à la cause publique ? La paix civile ? Une société apaisée ?

Ça doit avoir envie de calme, c'est sûr. Ils doivent être excédés au premier pet de travers. Prêt à user de cette masse protéinique accumulée, pour rien. Tout ce qui compte probablement pour eux c'est ce qui se passe à la salle. À l'entraînement. Sous la douche quand ils regardent leur corps. C'est leur consolation. La valeur refuge. Ils n'ont que leur corps. Il ne faut pas qu'il les abandonne. Ils le mettent en tension.

Au premier sandwich saucisson, ils tombent en désarroi. Pourtant viendra bientôt la pause de midi. Il faudra veiller ce soir à ne pas manger autre chose que le potage de mémé. Il n'y a probablement pas de mémé à la maison. Pas plus qu'il n'y en a dans leur patrouille. Est-ce bien normal de laisser quatre gars gonflés ensemble patrouille dans le métro ? Est-ce bien qu'ils fonctionnent en vase clos ? Ne doivent-ils pas être accompagnés d'un autre type ? De quelqu'un de moins porté sur les biceps ?

Ils me font soudainement penser à d'autres que j'écoutais parler de leur session de paintball. De vraies racailles. Pas de doute, la République ils s'en foutent. Ils ne roulent pas pour la République, ils roulent pour dominer, mater, sanctionner, reprendre celui qui s'écarte du chemin. Ils s'en foutent de la ligne telle qu'elle est tracée. Ils guettent celui qui la franchit et souhaitent juste le sanctionner pour affirmer sur lui leur pouvoir de sanctionner, de réprimer, de s'imposer auprès de lui comme plus légitimes, comme plus forts, comme reconnus.

On leur a accordé une reconnaissance, une confiance en étant gardien de la paix. Ils ont eu une reconnaissance qu'ils n'ont probablement jamais eue avant. Alors pour ça ils sont reconnaissants. Et ils appliqueront donc la règle pour s'assurer

que ce regard bienveillant ne les quittera pas. Qu'ils ne décevront pas. Alors ils y mettent tout le zèle qu'ils ont en stock. Et ça leur fait pousser des ailes soudainement cette puissance. Et comme il n'y a pas de limite. Ils peuvent partir en vrille. Leur toute-puissance virile peut exploser au grand jour ou à la gueule du gars, c'est pareil.

Moi ça, je ne le vois pas. Enfin si je le vois. Pour la première fois depuis longtemps, pour la troisième fois seulement sur ce trajet sur je prends depuis quatre ans, j'ai vu un blanc se faire contrôler. La troisième fois. Tous les autres, ils n'étaient pas blancs. Ils étaient de toutes les couleurs du monde, mais pas blancs. Voilà un premier signe de toute puissance incontrôlée.

Autre chose que je vois ou plutôt que j'entends. Les sirènes évidemment. Je les entends hurler sur l'avenue. C'est la partie émergée de l'iceberg pour le jeune bourgeois éduqué. C'est la seule chose que je peux subir de la misère policière si ce n'est ces spectacles désolants de la discrimination au faciès. Toujours des gens de couleur qui se font arrêter, contrôler, humilier. Moi je ne fais que voir de loin et entendre derrière mon double vitrage dans mon salon. Mais c'est déjà bien trop. Bien trop pour tolérer. Alors que faire ? S'y exposer pour forcer à changer ? Ou fuir pour pouvoir se reposer. Parce que si on peut y échapper il n'y a pas de raison de subir. C'est la lâcheté. Ou les deux se reposer, se protéger pour pouvoir lutter. Sans être victime soi-même. Constaté, dénoncé, ne rien tolérer des abus policiers.

6. Grave

C'est pas grave. non c'est pas grave. Grave. C'est quoi grave. Grave c'est en bas. Dans la voix. C'est ce qui tape comme une basse. Basson, contrebasse. Un gros son sorti des ténèbres. D'une antre profonde. Grave c'est dans le ventre, ça vibre là-haut, mais c'est en bas que ça agité. C'est ce qui est grave qui fait gerber direct. Impact immédiat dans l'estomac. Oui c'est bien là en bas. Et ça remonte. Ça fait grrr dans la gorge, mais ça résonne dans le ventre.

Graaaave. C'est profond. Ça gave quand même. Même si c'est pas grave. C'est gras. Ça colle ça fait du mal. Mais c'est pas grave. Ça a un sale goût. C'est pas gai. C'est le chou rave. Allez on déglutit on avale. C'est pas grave. Un trait d'eau et dodo. On passe à autre chose. Le lendemain ce sera oublié. À moins de le ressortir dans quelques années. Ce moment de honte passée que l'on voulait oublier. Mais non ça ressort dans la rue. Alors ça prend au dépourvu et ça sort de la bouche comme ça des tréfonds. On se dit *Oh le con*.

C'est quoi qui est grave ? C'est ce qui fait mal. Mal pour longtemps. Mal dans le temps. C'est la douleur non bénigne. Non passagère. Celle que l'on n'oublie pas. Que l'on ne peut pas oublier parce qu'elle se rappelle à nous et nous oblige. Elle nous dicte son cours. Nous n'en voulions pas de cette vie-là. Mais voilà qu'on y est parce que oui c'était bien grave. C'est plus que pénible. Comme le cobureau graveleux. Celui qui fait les bonnes blagues sur les collègues. Bien grave lui.

C'est grave parce que ça offense nos principes et nos valeurs. On a mal à la France quand c'est grave. Faut vraiment avoir nui à autrui pour que ce soit grave. Ou à soi-même. C'est l'autre qui nous dit que c'est grave. Nous on est juste trop débile ou trop malchanceux. Mais faut vraiment faire face à la perte irrécupérable. C'est la disparition provoquée non naturelle qui est grave. C'est ce qui est de notre fait. Ce qui n'est pas nous, c'est la nature, c'est pas l'humanité alors on laisse pisser. C'est comme ça c'est tout. Mais quand ça vient de nous alors oui ça peut être grave.

Ce qui est grave c'est ce qui ne peut plus être raisonné, c'est ce qui est répété malgré nous, malgré tout. On ne veut pas que ça arrive, on fait tout pour le condamner, mais c'est là et on ne le veut pas. Alors c'est grave.

C'est grave parce que c'est gravé bien entendu parce que ce qui est grave est gravé dans le marbre, dans le temps. Sinon ce ne serait pas grave. Ça pourrait être rattrapé. Alors ce qui est grave c'est de ne pouvoir revenir en arrière. On avait une occasion de ne pas tout faire foirer et on l'a manqué. Comme un

con. On aurait mieux fait de la fermer, de se taire, de ne rien faire. Irrécupérable vous dis-je. Parce qu'en plus on a beau pardonner. Même ce qui n'est pas le fruit d'une erreur, mais d'une volonté. Souvent c'est répété. Alors là c'est grave.

C'est pas grave. Donc quoi ? Il faut laisser derrière ? Laisser pisser ? Allez, on passe au coup d'après. N'est-ce pas plus facile quand c'est grave justement, de passer au coup d'après ? N'est-on pas déjà un peu mort quand on a gravé son sort. Ça ne peut pas être plus grave. Ça l'est déjà. Il y aurait différentes gravités ? Non nous sommes soumis à la même gravité. Celle du centre de la Terre. Une force indépassable qui nous attire vers le sol. Pour finalement nous y engouffrer. Abandonnons-nous à la gravité. Faisons-le en harmonie. Laissons-nous tomber.

Il y a bien le jugement et alors ? Pas grave lui non plus. On l'oublie. À l'intérieur de soi, rien n'est grave. C'est le miroir qui nous projette dans la gravité. C'est lui qui est notre grotte, notre gouffre. La profondeur de l'humanité. C'est finalement celui qui dit que ce n'est pas grave qui induit en nous ce risque profond de faire quelque chose de grave. On a vraiment envie de lui dire *Bah dis rien alors si c'est pas grave. Mais surtout tu m'inquiètes ça veut dire qu'un jour je pourrais vraiment faire quelque chose de grave, d'irrécupérable ? C'est inquiétant tout de même.* Tout ça parce que son poney n'a pas avancé au pas qu'il fallait. Je suis mortifié.

7. Yoga

La rentrée se pointant j'avais réservé mon petit weekend de yoga. On s'autorise ça. De temps en temps. Peu de temps avant ce weekend là, Emmanuel Carrère sort Yoga. De toute évidence, je sais que ce sera un de mes ouvrages préférés. Ce qu'il écrit me forge profondément. Alors forcément quand j'arrive à mon weekend yogique, vous comprenez, j'apporte aussi un peu de lui dans mes bagages.

Déjà sur le quai de la gare d'Austerlitz, on se demande ce qu'on fout là. La gare est en travaux. Des bâtiments comme détruits par la guerre. Une guerre moderne. Sarajevo. Le reste est couvert de toiles de chantier et d'échafaudages, personne dans la gare. On se croirait dans un monde abandonné. Pourtant cette gare on la connaît mieux que d'autres peut-être. Les trains de nuit des vacances d'hiver comme d'été en partaient. Enfant impatient de monter dans le train-couchette. MacDo du samedi midi devant le jardin des plantes. Et puis cette voie pour voitures qui traversait la gare depuis les quais. Oui oui on pouvait passer en voiture dans la gare. Le long du métro de la ligne 5. Mais aujourd'hui c'est un autre monde. Un monde post-apocalyptique. Un monde abandonné. De là, quelques trains partent encore. Des passagers. Évidemment un couple de yogis. Dans ce lieu si familier, je les suis. Dans le train, je les suis. Ils ne me voient pas. Ne savent pas que nous allons passer le weekend ensemble. Moi je le sais. Je rebrousse chemin. J'en ai assez vu. Sympa. Ça va. Je peux m'installer et continuer de lire mon Yoga.

À l'arrivée ils sont perdus et moi pas. Bizarrement. Je leur dis *On va par là ?* Ils sont surpris, je fais comme si je les guidais. C'est inquiétant vous me direz. Au fond fois de la très grande couronne, un homme surgi de derrière les bosquets et vous dit sans que vous l'ayez remarqué depuis la gare d'arrivée *On y va ?* Oui bien sûr je suis là pour le yoga. Allez venez avec moi. La montée vers le lieu où nous sommes invités se transforme en confession intime. Forcément tout le monde est inquiet. Ces deux jeunes gens qui rigolent sur le chemin. Vont-ils nous enfermer et nous torturer ? Non ce ne sont que des habitants.

Une fois arrivé, on monte un chemin. On se dit qu'on va peut-être finir nos jours ici, dans ce grand parc au milieu des arbres. Qui le saura ? C'est sûr ça va finir en slasher movie. Deux minutes que je les ai rencontrés et l'on se dit qu'au moins en voiture on aurait pu se barrer fissa quand le maître yogique voudra nous couper en rondelles au hachoir à main. On continue d'avancer. Demeure en construction sur la droite. Encore une image de monde abandonné avec ces bâches qui volent au vent. Pourquoi ces travaux sont-ils interrompus ? Les ouvriers ont-ils été mangés ?

On passe le pas de la porte. Et j'ai décidé de continuer à être inquietant. Alors je retire mes chaussures dès l'entrée comme si j'étais habitué. Seulement parce que j'avais vu sur le feuillet qui nous avait été envoyé que la maisonnée était sans chaussures. Et voilà Éric. Éric de blanc vêtu. Petit Éric. Vêtements de coton pas très divinité, pas très yogi. Un peu Carrefour ou Prisunic on sait pas trop. Mais il a des bracelets. Ce sera donc lui le gourou. Voilà. Il a le cheveu ras et gris bien délimité sur le front. Les yeux très cernés. En bas et en haut des globes. Fatigué Eric. Peut-être qu'il a mangé un bout de tofu pas bon on ne sait pas.

Il nous montre nos quartiers. La demeure se veut classique. On monte. Les chambres sont grandes. C'est propre. On se dit forcément qu'en réalité personne n'a jamais dormi et ne dormira jamais ici. Parce qu'Éric les a tous tués.

Peu de temps après. Première séance de yoga. C'est parti. Son lotus est impéc. Magnifique Eric. *Oh j'adore cette odeuuur.* Voilà Sylvie. Qui n'a jamais donc senti de papier d'Arménie. Merci Sylvie. On va passer une super journée toi et moi. Blocs. Tapis. Couverture. Tout le monde s'installe. Les premiers se mettent en tailleur évidemment pour faire comme Éric. Mais le truc c'est que Éric va se mettre à parler. Et disons que Éric le gourou quand il parle, ça prend des plombes. Et puis Éric il parle avec le dos droit et les pieds dans les mains et il fait des cercles avec son buste. Clairement comme s'il voulait lâcher des petits pets discrets ou se remettre le dos. En tous les cas, c'est très énérvant.

Mais pas autant que ce qu'il dit. D'emblée, il nous fait la morale. Il nous donne sa lecture du monde du Yoga. *Moi ça fait 25 ans que je fais du hatha yoga. On dit que c'est la base, mais la base de quoi ? Le yoga c'est pas un sport. Le yoga c'est pas ci c'est pas ça. C'est un mode de vie.* Merci mon gars. Je t'ai pas attendu pour lire les yoga sutra. Ferme ta gueule et laisse-nous respirer. Om1...Om2...Om3... Puis plus tard Undt Theu Undt Theu. En crachant un peu comme ça il fera Éric avec son petit casque Bluetooth qu'il aura sorti pour l'occasion de la méditation le dimanche matin. Pourquoi pas le reste du temps, pourquoi là ? On ne saura jamais. Mais on a beau être là pour explorer son âme, c'est ce qu'on se demande. Pourquoi ce petit casque. D'ailleurs il marche bien hein y a pas à dire.

Non, mais moi je suis dans la bienveillance, dans le non-jugement, dans l'absence d'attachement matériel, faut pas croire hein. Par exemple Sylvie quand elle nous dira au dîner qu'elle fait du yoga tradi avec Jean-Pierre, son prof, Jean-Pierre, je respecte. Quand elle nous dit après que sa pratique tourne essentiellement autour d'une appli. Franchement je respecte. Y a pas de sujet. Je suis bienveillant. Faut juste se rendre compte

que l'on vit dans un monde où ça existe. Et tout d'un coup tout chavire. Vous avez plus trop de repère. Éric qu'il y a 25 ans vous aviez croisé mécanicien. Il est gourou aujourd'hui. Jean-Pierre qui était à la compta. Idem. Gourous les mecs. Ils sont maîtres. Bon par contre Éric sur son calbute de taulard y a toujours marqué New York City sur l'élastique hein. Mais gourou. Et Sylvie elle fait ses cours avec sa montre connectée, mais elle est tradi hein Sylvie, pas dans la performance du tout la Sylvie.

Non, mais Sylvie moi je suis pas dans le jugement, mais elle va pas bien, ça se voit de suite. La gueule, le débit verbal. On n'a pas besoin d'attendre le petit déjeuner du lendemain pour savoir qu'elle est à un tournant de sa vie où après 22 ans de boîte à conduire sa Quattro break, elle est pas sûre de savoir prendre le prochain virage. Donc elle est en quête de spiritualité, mais en Audi. Faut pas déconner.

Bref, revenons à nos montons. Éric lui il tangué depuis une bonne demi-heure pour nous dire qu'on est un peu des gros cons. Ce qui est sûrement vrai. Pas de sujet là-dessus. C'est juste que le gars ne rayonne pas le super karma. Quand vous le retrouvez le dimanche matin dans la salle de pratique assis en tailleur avec une lumière orangée, il devient même carrément flippant. Il attend. Il cherche lui aussi à éveiller le soupçon. A-t-il passé la nuit en lotus, assis là ? Sans bouger ? Le mec ne pisse jamais en fait. Le mec ne s'est pas ce qu'est avoir des fourmis. Le mec est droit.

Et moi je me revoie en point d'interrogation essayant de me tirer vers le haut sans que mon dos veuille faire autre chose qu'un arrondi, sans que mes jambes ne puissent se plier, sans que mon sang ne circule dans mon corps, sans sentir mes jambes. En ayant mal, très clairement. Mais en restant là près de la cheminée, avec cette odeur de bouffe qui vient de la porte juste à côté de moi. Là où se fait notre manger. Je me dis que ma place est peut-être plus là-bas qu'à mal me contorsionner ici. Mais avec le sourire.

Oui parce que Éric c'est un peu le mec qui vous dit *Souriez*, mais en faisant la gueule. Et franchement ça donne pas envie de sourire. Enfin, croyez pas, moi j'ai souri. À chaque fois que ça me déchirait le dos, les jambes, les hanches. Je souriais. Détendre le visage ? ok. Mais je souris. Je sens littéralement plus mes pieds ? Je souris. Pas de souci, je souris, je suis yogi.

Après moi je dis ses asanas ils étaient corec'. Moi je leur dis bravo à ses asanas. Il les enseigne bien après avoir bien chié sur le vinyasa. Mais j'avais envie de lui dire. Franchement t'es pas obligé si ça te fait chier. Mais non ça a pas l'air de le

faire chier parce que ça lui permet de nous parler de force et de puissance, mais attention sans être dans la performance. Ah ça non. Après moi j'étais vraiment là pour lui indiquer que j'avais compris que c'était pas une affaire de performance. Avec un lever de jambes d'approximativement 5° au maximum du zénith, on peut pas dire qu'on est vraiment dans la souplesse.

Moi c'est pour ça que j'adore le Yin Yoga. Le Yin Yoga, c'est quoi ? c'est un yoga où y a pas de mensonge pas d'alignement rien. Tu prends une posture bien inconfortable au début et tu laisses la terre t'attirer à elle. Donc tu descends dans la terre. Et chacun du coup va comme il peut. Ce qui fait qu'en cours de Yin, personne n'a la même position. On peut prendre des coussins et tout pour s'aider si jamais on veut poser quelque chose, sa tête, son cul, ses coudes. Parce que les poses durent 5, 6 minutes. Donc on a vraiment le temps de méditer. C'est fantastique. Pour peu que vous ayez quelqu'un qui vous emmène pendant ces minutes, le résultat peut être édifiant. Vous pouvez littéralement sortir de votre corps. Le voir se transformer en un morceau de pierre d'où sort de l'air. Vous pouvez vous assoir à côté de vos narines et voir l'air rentrer et sortir. Vous pouvez oublier la douleur, l'alléger considérablement au point de rester sur vos doigts de pieds repliés pendant de très longues minutes. Ce qui est sinon excessivement douloureux. Vous pouvez même voir de la lumière entre vos deux yeux. Ça bouge comme un écran de veille de Windows en noir et blanc. Vous suivez la lumière et vous respirez. Et après vous vous allongez. L'énergie décuplée circule dans votre corps. La nuit, après, vous dormez comme un bébé. Alors que précisément vous n'avez pas bougé.

Et vous êtes en paix. Vous avez envie que ça dure toute la vie. D'inverser le rapport aux choses, de ne rien faire que de rester là. Vous avez seulement pris une position, laissé la gravité agir et respiré. Posément, calmement. Mais surtout d'entrée de jeu, vous définissez une intention. Genre *J'ai envie d'être libre* ou *Je vais passer une bonne soirée*. Et vous prenez ce temps pour vous. C'est du temps que vous vous offrez. Bref on est dans le positif intégral, dans le non-jugement total, dans l'acceptation, dans la reconnaissance. On est soi et on est tout. On est un pour de vrai. À la fois seul et avec l'univers tout autour. Parce que vous avez beau être au 5^e étage d'un HLM en vrai, vous êtes directement relié au centre de la Terre et vous sentez les ondes vibrer quand elle fait le bol chanter. Vous êtes la sensation. Vous vous transportez dans la sensation. Je vous jure c'est fabuleux.

Alors c'est sûr comme c'est tolérant, ça force pas franchement à être méga souple. Mais franchement je préfère ne pas être souple dans mon corps que ne pas être souple dans ma tête. Et avec Kristina Kung Fu on peut dire qu'on était les exacts opposés. Kristina, tu lui dis un truc, elle te dit non. Direct.

Elle s'appelle Kung Fu parce qu'elle fait des arts martiaux. Elle habite dans le 9'4. Elle cherche même pas. Elle te contredit immédiatement. Elle veut rigoler dans la vie Kristina ? Non. Elle rigole pas. Alors forcément on se dit qu'un weekend comme ça, au baromètre de sa vie, ça devait vraiment être la panacée. Le fun intégral. L'expérience drolatique ultime. Kristina, tu lui dis *Demain on se parle pas avant la fin de la méditation*, évidemment à 7h le dimanche matin elle te dit bonjour. Et bah là t'aurais pas fait vœu de silence pour la matinée, t'aurais vraiment envie de lui dire que tout, mais pas ça. Enfin non pas tout exactement parce que Sylvie, elle avait l'air d'y tenir à son café croissant du dimanche matin. Mais attention tradi hein. Pas de jugement. Vraiment pas de jugement.

Seulement moi à entendre Éric, Sylvie, Kristina, c'est pas une matinée que j'aurais aimé qu'on se taise, c'est pour tout le weekend oui ! Alors moi je me suis affecté à ça. À faire le taiseux. Moi la boîte à blabla, je me la suis fermée. Je suis resté poli et courtois, je ne me suis pas levé de table en disant, *Mais ta gueule enfin !* Non je suis resté. J'ai pris ça comme une partie du travail. Et puis bon j'espérais qu'à un moment on renverserait la table. J'avais bien envie de me marrer, alors je guettais. Mais non. C'était pas le moment. L'autre était trop envahissant à sermonner sur le monde extérieur.

Mais surtout ce qui était le plus exaspérant ou le plus flippant était encore son ton de voix. Ses hésitations. En gros le mec parlait exactement comme Edward Norton dans les films où il joue des gros psychopathes. Ce qui n'est pas non plus vraiment pour rassurer vu le calbute qu'il se tape, ses orbites, ses sapes et la baraque. Forcément on se dit que le mec est là pour tuer. Surtout quand Sylvie lui demande à qui est la moto dehors. Et qu'il met une plombe à répondre *Au...au...fils du propriétaire ?...Au propriétaire... ? Je ne sais pas.* Alors là on se dit qu'en fait toute cette gentille famille à qui ce manoir appartenait est bâillonnée à la cave en train d'essayer de crier et de se détacher.

Et puis on pense à Éva *Notre petite fée*. Éva c'est la servante en gros. On va pas se le cacher. Éric, il sait que sa collègue est mexicaine. Parce qu'elle est au Mexique. Mais Éva...Vénézuélienne ? On sait pas. Comme la nappe ? oui voilà vénézuélienne comme la nappe. Directement venue de ? Bah on sait pas parce qu'on connaît pas la capitale du Venezuela. Venezuela City ? Un ange passe, allons plutôt chier sur ceux qui ne savent pas ce qu'est le yoga. Non moi je préfère penser à Éva. Et je me demande si elle est libre ici ou pas. Je l'imagine volontiers comme dans *Get Out* à être enfermée. Je l'imagine courir comme une dératée après avoir lâché ses assiettes parce qu'elle avait vu Éric un croc de boucher dans une main et le propriétaire de la maison dans l'autre.

Non rien de tout ça, Éva est juste une employée à qui l'on demande de rester dans la cuisine sur son téléphone pendant que la maisonnée mange. Très yoga tout ça. Oui parce que, souvenez-vous de la parole d'Éric *La vie est un cadeau*. Oui on en est là. Heureusement le meilleur était à venir. Le chemin du retour à bien rigoler. Rire de plaisir et de ne pas s'être faits tués pour un chien tête en bas au fin fond de la ligne C. Un vrai cadeau.

8. Flamme

Flouf fait la flamme du bec de gaz de la cuisinière ou du petit buta. Contre la flemme la flamme. Non à l'indifférence, à l'arroseur automatique, à la douche froide ou pire à la douche tiède. Celle qui vient éteindre l'incendie. Oui à l'incendie de l'âme. *Flouf* dans le ventre ça fait quand on la voit. Ça s'allume comme une plaque au gaz. Et ça prend. C'est indécent incandescent. Ça explose, ça pétille, ça craquelle. L'éclat de rire, explosion de joie.

C'est le rire infini. Ton rire de toi qui te caches, qui fait des galipettes. Qui demande encore. Comme un feu qu'on attise. Un feu fou. Feu follet. Tu es comme une torche qui court dans l'appartement. Tu siffles. Tu bruisses. Tu cours et tu tapes.

Colère ou tristesse c'est pareil. Faut que ce soit fort. Que ça crie de joie ou de larmes. Les pleurs le rire, les mêmes contractions. Non à l'émotion terne. Créer chez l'autre, pas forcément chercher chez l'autre. Percer du regard, aimer regarder là où est la flamme. Dans les yeux. Bien profond. Non au regard morne, aux paupières en berne. Oui au regard de feu. Ce qui animera la flamme en moi. *Flouf ignition*. Décollage de la fusée. Cap Canaveral. Beyoncé le sait. *Flouf* spots de lumière. La salle irradie. Elle cherche pas autre chose. Irradier. Irradier Bercy. Boum dans le cœur. Boum la basse te fait vibrer. Au café du coin, c'est pareil. T'es saisi comme un steak rôti. Grillé à point. Aller-retour.

Avocat pendant sa plaidoirie. L'allumeur invétéré. L'acteur. Il prend un rôle *flouf* pour allumer le public. Le cuisinier pareil. Tous des allumettes. Des allumeurs. Le dragueur. Le séducteur. Il cherche l'allumage. T'es son briquet. Il cherche la friction, la peau contre laquelle se frotter pour que le feu prenne. Le morceau de l'autre à toucher. C'est parti pour l'incendie le grand incendie. C'est un jeu d'idées, un jeu de corps aussi. Oui on peut allumer des corps avec des idées. Oui on peut irradier avec du papier. Quoi de mieux pour une bonne flambée ?

Le parfum peut-être ? L'essence pour les sens. Allumer commence avec notre odeur. Et vient l'ardeur. Opium du Mâle. Alors non il nous faut regarder la bougie dit le yogi. La modération. Boh boh boh moyen oui. Moi j'aime ce qui craque et qui pique clic tac la flèche dans le mille. Ping. Touché en plein cœur. Le regard rentre dedans. Déchirement de la peau mes idées pénètrent ton cerveau. Ça perce.

Qui veut la flammèche ? Gilgamesh ? Non tout le monde veut le bûcher. Que cela fasse mal ou non, c'est l'abomination qu'on préfère. Rien pour la tempérance. On ne vit pas longtemps dans les eaux modérées. C'est excitant la petite flamme de la bougie.

Va-t-elle s'éteindre sous la tempête ? Rien de mieux pour sentir la tempête que d'être la petite bougie qui vit qui vit qui vit. Tout ça c'est pour mieux jouir du bruit.

Regardez, on va jusqu'à chauffer l'air pour se baigner dans le grand hiver. Tout faire péter sous le grand réchauffement. On se voit sous l'Apocalypse. On ne veut pas autre chose que s'enflammer. Bah oui quoi, sinon pas de réseaux sociaux, pas de BFM TV, pas de voiture dans les villes. On aurait tout arrêté depuis longtemps si on voulait être modérés. Mais on préfère le scooter qui fait *ratatata* ou sinon il nous faut l'accélération magnétique. Étincelle électrique. Derrière ça, rien d'autre que l'explosion dans la mine. L'explosion de l'autre.

Est-ce que certains aiment être indifférents ? Non. Ils l'ont bien compris ces saloperies. C'est la flamme qui tourne à la haine. Mais la flamme peut être d'amour et de passion heureuse aussi. Donnons-le-nous pour dit. Alors cultivons-la cette flamme heureuse, cette flamme joyeuse, cette flamme qui sourit à l'infini. Elle attirera les âmes désolées d'avoir trop tiédi.

9. Combat

Il y a quelques semaines, j'avais amorcé l'histoire de quelques combats. Il est temps d'en partager un autre.

En 2001, les Tours tombent. Pour moi c'est un souvenir d'enfance qui s'effondre. Pour tout un pays c'est une véritable tragédie. C'est aussi l'amorce d'une guerre infinie contre le terrorisme. Une guerre sous toutes ses formes. Les États développent un arsenal pour surveiller. Parce qu'on ne connaît pas le terroriste, parce qu'on ne sait pas qui sera terroriste un jour, il faut considérer que quiconque peut demain être un terroriste. La phrase n'est donc pas *tous suspects* mais *tous potentiellement suspects, demain*. Et pour ça, il faut surveiller tout le monde, aujourd'hui.

Dès 2001, s'impose l'idée - d'abord en France - de tenir un journal de bord de l'ensemble de la société. Il faut savoir qui va où, qui parle à qui, qui regarde quoi sur internet. Il ne s'agit pas d'espionner ce que tout le monde dit. Il s'agit de conserver ce qu'on appelle les données de connexion. Ces données qui disent à qui vous parlez et quand. Les données qui disent que votre téléphone était près de telle antenne. Les données qui disent quelle adresse web vous avez vue. Ça c'est le journal de bord que les opérateurs télécoms français doivent garder pour toute la population française depuis 20 ans. Et c'est bien assez pour tout savoir. Y ont accès beaucoup d'autorités dans l'État.

Ce dispositif a été généralisé en Europe en 2006. En 2012, des gars en Irlande se sont dit *Wait* (ils parlent anglais) c'est pas normal. *It's not normal*. C'est une atteinte à ma vie privée tout à fait disproportionnée. Une action en justice est amorcée au niveau européen. En 2013, Snowden sort du bois. La NSA espionne tous les Américains avec à peu près le même procédé. Et là, ça fait grand bruit. En 2014, la Cour de justice de l'Union européenne dit *They're God damn' right it's a disproportionate intrusion into your privacy*. Ah non ils parlent en Français. Bref c'est une atteinte disproportionnée à notre vie privée.

Nous, avec un copain, on se dit. *Wait* y a un truc à faire là non ? On se pose deux secondes, on examine la recevabilité d'une action potentielle. C'est bon ça passe. C'est un petit pas de plus dans l'histoire du *cause lawyering* à la française en matière de libertés à l'ère numérique.

Des recours sont engagés. Là-dessus les attentats. On est personnellement à terre. Alors qu'on est précisément en train de lutter contre les abus de la surveillance, elle-même destinée à lutter contre le terrorisme, on se retrouve littéralement à terre à République face au terrorisme. L'arsenal continue de se déployer, ça donne la loi renseignement. L'histoire nous touche

encore et encore. Terrorisme versus surveillance généralisée, où met-on le curseur ? La question est posée à la Cour de justice par nos soins et par le truchement du Conseil d'État français. Et voilà que la réponse tombe. Aujourd'hui. Et elle est compliquée.

Une cour lointaine ne peut pas donner un blanc-seing à l'une ou l'autre des parties, que ce soit l'État ou la société. Où tracer la limite ? A gros traits, la réponse est que si nous sommes collectivement mis en péril, alors nous pouvons tous être surveillés sans discernement. Sinon la surveillance doit être limitée à ceux qui sont suspectés. C'est l'esprit du truc.

Maintenant, personne ne verra jamais la différence dans sa vie. C'est pas comme si on te baissait les impôts ou si on te filait du rab de frites à la cantine. Mais aujourd'hui nous vivons dans un État, dans une Europe, où il est bien confirmé que les surveillants doivent être surveillés. Et que non on ne met pas toute sa population sous surveillance comme ça. Sans discernement. Et ça c'est déjà grand.

Et ouais ma fille, ton papa il était pas seul, c'est pas lui qui a plaidé, tu verras son nom nulle part. Il est pas sur la photo, c'est lui qui prenait la photo. Mais avec ses potos et d'autres gars de par l'Europe et de par le monde, ce combat il l'a engagé, il l'a mené, jamais seul non, jamais entièrement gagné non, mais il l'a un tout petit peu fait avancé.

Entre temps, d'autres gens, encore plus de gens, s'y sont mis. Dans toute l'Europe, dans le monde entier, ce sont des armées de militants qui se sont levées contre des armées de dirigeants. Les combats se sont enchevêtrés. L'un dans l'autre, il était apparu à certains que non nous n'avions pas, nous Européens, à être soumis au régime de surveillance américain. Alors ça aussi ça a mobilisé. On a mené une nouvelle étape de ce combat, sur les épaules d'autres avant nous et depuis la pièce qui est aujourd'hui ta chambre ma fille. D'autres ont ensuite gagné avec nos arguments. Soit. C'est le jeu. Mais quelques lignes de cette victoire ont été écrites à l'emplacement exact de ton lit aujourd'hui.

Victoire, mais gagner pour quoi ? Ces combats ont été amorcés il y a si longtemps que lorsque nous nous retournons il n'y a plus personne avec qui célébrer. Hormis ces quelques un.e.s avec qui on passe une bien bonne soirée bien sûr. Mais quelle différence pour les citoyens ? Quelle différence pour toi ? Aucune. Les entreprises s'en sortent, ça change rien. C'est invisible. C'est rien comparé à la pauvreté, à la police qui tabasse et qui laisse crever. C'est rien. Rien comparé à ce qu'on ça se prendre dans la gueule comme inégalités.

Mais il y a un truc qui est sûr, c'est que si tu dois te rebeller, si tu dois militer, si tu dois prendre la parole alors tu dois pouvoir le faire contre une personne pour qui tu as encore quelque secret. Cette personne ne doit pas tout connaître de toi. Tu dois préserver une marge de ta vie où tu n'es pas espionnée, épiée, scrutée.

Parce que dans la technocité, la personne qui connaît chacun de tes secrets peut influencer sur ton comportement et te priver de ta liberté de pensée, de ta liberté de créer, de ta liberté d'imaginer et de proposer un monde meilleur que celui que certains entendent t'imposer.

Pour pouvoir nous libérer du monde nuisible qu'on nous impose et dans lequel il est déjà bien trop facile de nous enfermer, pour notre capacité de créer un monde meilleur en somme, non, nous ne devons pas être outrageusement surveillés.

10. Cheval

Forcément, on sera tous affectés. Mais gravement. En weekend yoga, au bout de deux heures de séance, je me suis souvenu qu'on était sous covid. C'était deux heures au cours desquelles je n'y ai pas pensé. Deux heures où j'ai oublié. Oui ça disparaît en deux heures, mais en attendant de pouvoir disparaître, c'est tout le temps là. On oublie le masque, plus ou moins. C'est très dur en portant des lunettes d'oublier le masque. Ça glisse, ça s'embrume, ça se prend dedans.

Et globalement la peur. La peur de finir avec les oreilles décollées. Grosse angoisse du moment. Tout le monde ne tire pas ses oreilles en arrière il paraît. Moi je tire ma tête en arrière tout le temps. Pour que le masque tienne et pour pas que mes oreilles tombent en avant. Aujourd'hui un collègue n'était pas dérangé par le fait de porter son masque sur ses oreilles repliées. Il n'était pas dérangé. Sa concentration était plus importante que d'avoir les oreilles pliées. Je le mets au même niveau que ceux qui portent leur sac à dos avec les bretelles entortillées. Et qui s'en foutent. Impensable. Tout doit être à sa place. Pas tiré, pas emmêlé.

Tout doit être rangé sur soi. Le pantalon bien tomber. La chemise soit bien rentrée soit bien sortie. Le manteau bien fermé. Voilà là t'es bien. Génération obsession. On va tous crever une lingette à la main. Et que je te mets du gel et du gel et du gel. Tout le monde le chope, c'est bon on va se calmer. Y a rien qui pourra faire qu'on va pas le choper. La question toujours la même. Le choper au bon moment. Quand on peut être accueilli à l'hosto. C'est tout rien de plus.

Ce qui me fait le plus rager c'est quand je lis que l'épidémie a créé de la pauvreté. Non ce n'est pas l'épidémie, ce sont les décisions qu'on a prises avant et en réaction à l'épidémie qui font qu'un million de personnes ont basculé dans la pauvreté. 1 million de personnes. On l'avait dit. Non impossible à écouter. Toujours le monde qui chie sur ceux qui ont raison. Toujours. C'est très important. Toujours ne jamais écouter. Ne jamais entendre.

C'est un mécanisme de psychologie collective qui me fascine. Pourquoi certaines personnes sont désignées comme référentes? Seule leur parole compte. La parole des autres est ignorée ou comparée à celle dont on a décidé tacitement ou non qu'ils allaient avoir raison. On se fie à eux. On s'accroche à leur décision. Leurs objets, leurs faits, leurs idées, leur être deviennent le point de comparaison. C'est impressionnant. Une fois le référent identifié, on ne peut avoir son propre jugement qui fait qu'on va réfléchir. Non on va se caler en fonction de. Tout le reste sera par rapport à. C'est un dessaisissement de

l'individu de sa capacité de penser, de critiquer. Dans n'importe quel contexte. N'importe quelle organisation fonctionne comme ça. C'est vrai au sommet de l'État pour réagir à l'épidémie. C'est vrai pour le weekend en famille. C'est comme ça. Ce sont des rôles désignés. Si on est désigné comme celui sur lequel on ne pourra pas s'accrocher alors c'est fini.

C'est facile en fait à comprendre une fois qu'on a dit qu'il s'agissait de s'accrocher à quelque chose. Prenez un cheval. Un cheval, vous le voulez solide, qui franchit les obstacles, qui ne vous fait pas sentir qu'il existe avant vous. Vous voulez le monter, point. Plus il est beau, plus il est grand, plus il vous donne fière allure, plus il sera fiable, plus vous l'apprécierez et plus vous voudrez le monter. Plus il vous rassurera aussi. Il ne vous mettra pas à terre.

Maintenant, prenez un cheval qui ne vous donne pas fière allure. Vous serez moins heureux de le monter. À moins qu'il soit particulièrement câlin, endurant, qu'il ait d'autres qualités que vous appréciez. Vous aurez alors de l'affection pour lui et vous ne voudrez pas vous en séparer. Mais s'il a un défaut comme s'ébrouer, vous mettre à terre, d'être trop difficile à monter et de faire savoir que vous êtes mauvais cavalier. S'il vous contredit, vous fait sentir qu'il a lui aussi sa volonté et que ça va bien comme ça. Alors vous n'allez pas vouloir le monter. Vous allez même pester contre lui. Dire que *Hé ho ça va comme ça. On va pas se faire chier avec lui hein !* On a d'autres chats à fouetter et d'autres chevaux à monter. Alors on va aller vers celui qui est fiable, qui met en valeur, qui tolère les erreurs, qui est gentil.

C'est pareil pour les humains. Si vous voulez embarquer, être suivi, soyez exactement comme ça. Sinon personne ne voudra vous monter. Vous.ê.tes.un.che.val. Un.point.c'est.tout.

11. Il n'est pas d'homme

Merci à toi de m'avoir offert le livre d'Alice Coffin *Le Génie lesbien*. Il n'y a dans ce livre rien du scandale dont on l'accuse. Rien. Il y a seulement de la justesse et du courage là où je serais personnellement terrorisé. Il ne s'agit pas tant du courage d'un livre de combat mais du courage d'une auteure qui se livre.

Je l'éprouve d'autant plus ce courage ou cette terreur que misérable, je reste anonyme et je dis *Non il n'est pas d'homme*.

Donc, non il n'est pas d'homme.

Non il n'est pas d'homme.

Non il n'est pas d'homme.

Il est d'abord des enfants.

Il est de enfants qui ont des pères violents.

Il est des enfants qui s'interposent et se retrouvent littéralement projetés sur le parquet.

Il est des enfants, bien trop nombreux, qui voient la violence du père sur la mère se répéter et pour qui instinctivement ce n'est pas normal. Il y a une personne que l'on aime et qui est en danger. Alors l'enfant se met lui aussi en danger. Car il sait que non ce n'est pas normal. On sait bien distinguer l'homme de la femme dans ces cas-là, soyez-en assuré. Et que l'on soit fille ou garçon. Les garçons ne sont pas à ce point atteints de cécité.

Il est des enfants qui aiment s'habiller en femme. Être ou avoir l'apparence que l'on donne aux femmes tout simplement. Qui regrettent de toujours avoir à vêtir les attributs que l'on prête aux hommes. Qui se font appeler danseuse au foot et qui a la danse font l'objet de regards étranges. *Et pourquoi n'ai-je pas de tutu ?* Il est des enfants et des hommes qui n'aiment pas les vestiaires. Mais alors pas du tout. Il en est qui n'aiment pas du tout les douches collectives, mais alors vraiment pas. Les ambiances viriles ce n'est pas pour eux. Peut-être parce que la virilité ils l'ont d'abord subie avant d'avoir eu l'idée de s'en prévaloir.

Il est des enfants à qui l'on dit *Tu n'es pas un mec. Tu as vu comme tu t'habilles ! Si t'es un mec tape-moi*. Et l'enfant qui en a marre tape. Il m'a fallu littéralement trente ans pour

ajouter à ma culpabilité le triste constat que, pour cette fille-là aussi, être un homme c'était taper une femme. Nous étions amoureux. Du moins, j'étais amoureux. Trente ans après je me rends enfin compte de ce qui nous liait.

Il est des adolescents qui aiment être avec les filles. Qui traînent avec des garçons c'est sûr. Qui s'amuse, font des conneries, des bagarres ou que sais-je encore, mais qui avec les filles se sentent moins en danger. Oui, car l'homme peut être aussi un danger pour l'homme. L'homme peut être un danger aussi pour l'homme. Il est un danger aussi pour l'homme.

L'homme est un danger pour l'homme, car l'enfant est agressé d'abord par le père. Il l'est aussi par la mère. Mais c'est le père qui fout la torgnole. C'est au père qu'ensuite on a envie de casser la gueule. C'est au père finalement qu'on casse la gueule une fois qu'on a reconsidéré la situation et que maintenant c'est bon, on peut y aller sans trop risquer. Et puis non en fait. On y est allé, mais on s'est fait ramasser.

Enfin, il est un jour où l'enfant devient père. Et là, oui, c'est la « papapanique ». Oui c'est vrai on a peur d'être mis de côté. Peur d'être haï par principe par celle qu'on aime, d'incarner le mal. Peur d'être le mal alors que l'on veut le bien. Car c'est vrai qu'on est le mal. Mais on est aussi papa. Et oui la violence jaillit parfois. C'est vrai. Je hurle. Je vocifère. Une fois par semaine. Alors oui c'est la panique. Parce que c'est bien vrai. Il n'est pas question de se défausser. Les mères aussi sont le mal. Ne nous y trompons pas. Mais oui les hommes exploitent les femmes, ont des privilèges salariaux, hiérarchiques, sociétaux. Tout ce qu'on veut. Je n'ose pas dire je.

Il n'y a pas de mais à ajouter. Parce qu'il n'y a pas de mais qui tienne ou même d'excuse, il y a des solutions à rechercher.

Cette violence originelle du père est la mère de toutes les autres. On ne la vit peut-être pas dans son foyer mais on la vit partout dans la société. Or, pour y remédier, je ne crois pas en la perpétuation d'une guerre entre deux moitiés de l'humanité. Je ne crois pas que l'on soigne le mal par le mal.

D'autant que je ne suis pas en guerre et ne veux pas la guerre. Je profite certainement de ma situation en disant cela. Peut-être le dis-je parce que je n'ai pas envie de la perdre cette guerre ou de perdre mes privilèges. Peut-être. Probablement. Certainement. Mais je ne le sais pas encore. En attendant, j'ai beau accusé l'homme de beaucoup des maux que nous portons tous, ma conscience ou mes défenses me font dire que le problème n'est

pas l'homme, mais le système qu'il a produit, dont il bénéficie et auquel nous sommes tous soumis.

On tolère, fabrique, valorise collectivement l'homme violent dans un système répondant aux plus bas instincts de ceux qui l'ont créé. Ce système est un système fondé sur la violence, l'absence de liberté, le productivisme, l'esclavagisme, les frontières. C'est un système créé par les hommes et qui privilégie les hommes. Parce qu'il a été créé par les hommes. Mais c'est un système dont nous sommes tous victimes à la fin. Là aussi l'homme est un danger pour l'homme. Car l'homme est celui qui est en position de pouvoir et qui empêche l'émergence d'un autre système. Un système plus apaisé, moins vénal, moins esclavagiste.

Le capitalisme tue, force aux inégalités et ce n'est pas le propre de l'homme. La guerre est peut-être en très grande part le fait de l'homme, rien ne dit qu'il en a le monopole. L'exploitation de l'autre par l'autre idem, l'écrasement, la jouissance de nuire à autrui itou. Dans un système tel que le nôtre mais gouverné par des femmes, ce qui ne peut être le cas tant les choses sont verrouillées, les maux ont toutes les raisons de perdurer. Je ne crois pas au déterminisme biologique sur ce point. La femme qui rentre dans ce système, le crée ou le recrée est aussi dangereuse. Elle deviendra juste ce qu'on qualifie d'homme aujourd'hui et on aura rien changé.

Qu'il doit être fatigant d'entendre un homme dire *C'est pas moi c'est le système*. Désolé pour ça. Je veux seulement croire qu'il n'y a pas de fatalité et qu'il y a un espoir dans la lutte. Que la guerre n'est pas inscrite dans notre génotype. Et que ma fille pourra se dire *Je ne vis pas dans un monde violent, fait par des hommes et pour des hommes violents*. Je n'ai tout simplement pas envie qu'elle soit en guerre contre moi, en tant qu'homme. Je comprends que ça ne doit pas être le cas, que ça peut ne pas être le cas. Mais papa panique.

Je comprends tout à fait que l'on puisse distinguer d'un côté son père aimant, l'aimer en retour, le valoriser et que l'on puisse de l'autre côté ressentir les besoins de la généralisation, le besoin de dire *les hommes*. Oui car ce système est un système fait par les hommes et pour les hommes. Plus que ça, je vois que la généralisation est factuellement justifiée. Il faut appeler un chat un chat et une volonté ou une acceptation de la domination sur l'autre est une guerre. Je ne suis peut-être pas consciemment en guerre mais cette guerre existe. Seulement elle est menée plus consciemment par d'autres. Qui plus est, il faut un particularisme de la lutte.

Pour autant, cette guerre je n'ai pas envie de la mener. Parce que nous en avons d'autres à mener pour vivre dans une société apaisée, ensemble, pas les un.e.s contre les un.e.s.

Ce n'est pas parce que la lutte contre le capitalisme est une lutte contre un système d'oppression que le féminisme ne doit pas exister. Je l'entends parfaitement. La particularité des luttes est nécessaire. D'abord, parce qu'elle met l'accent sur des problèmes qu'il nous faut identifier. Et je comprends que l'on dise *Oui il faut le mariage pour tous, la PMA pour tous* parce qu'il faut dire *Oui* et j'apprends que certaines disent trois fois oui.

Cela étant, je crois à la convergence des luttes. C'est la seule solution selon moi si nous ne voulons pas de la guerre de tou.te.s contre tou.te.s. En tapant « convergence des luttes féminisme », je tombe sur le livre *Féminisme pour les 99%* décrit comme « *manifeste pour un féminisme véritablement inclusif, capable de faire converger l'anticapitalisme, l'antiracisme, l'écologie politique, l'internationalisme et l'anti-hétérosexisme : un féminisme pour les 99 %.* » Sans l'avoir lu, je serais a priori plutôt de cette obédience.

Le mariage est avant tout une institution de merde. C'est très bien de se dire ses vœux d'amour. Mais en tant qu'institution il n'a pas à exister. La République n'a rien à faire dans mon lit. Donc moi je dis non. Peut-être parce que je ne suis pas suffisamment opprimé, pas suffisamment violenté ou discriminé. Je ne ressens pas le besoin de dire oui.

Je ressens celui de dire non. Non au mariage, non aux frontières, non au capitalisme, non à l'esclavagisme, non à la violence, non à un système policier défaillant, non au travail même. Va te faire foutre. Laisse-moi vivre ma vie en paix. Mon souhait est que l'on dise non ensemble et je suis triste quand c'est à moi qu'on dit non parce que je suis un mec. Pauvre chaton. Et si on doit dire oui ensemble, je ne crains pas qu'on en trouvera l'occasion.

Parce qu'il n'est pas d'homme, le problème n'est pas l'homme biologique, mais l'homme social, en ce qu'il inclut le système créé par et pour lui. Facile comme distinction me direz-vous. Mais, et c'est le dernier *mais* je vous le promets, c'est seulement que j'ose encore imaginer un système dans lequel l'homme n'est pas cet homme sociopathe et où toutes et tous nous pouvons vivre ensemble dans la paix et l'amour libre et non déterminé. Amen.

12. Boob contact

Maelström de mes idées qui tournoient sur le manège enchanté.

Interdit de parler. C'est ça l'apport de Coffin (lire le billet d'hier). Elle nous montre que oui il est vraiment interdit de parler. Elle apporte une brique importante à la conversation collective. Et se fait agresser. Je suis convaincu que ce qu'elle vit est la même chose que ce que l'on vit au quotidien dans notre absence de savoir conversationnel. À la puissance 10000. Mais en fait on est tous exposés à ça. À se faire virer tabasser censurer. C'est juste qu'on la ferme par peur. On n'a pas le droit à l'erreur. Ça m'a parlé ce qu'elle écrit parce que ça répond à mes interrogations du moment depuis Adèle et Angèle. La même question dans ma tête. Le futur de la femme est-il d'être lesbienne ? Elle y apporte des réponses. Des explications. Donc pour ça merci.

Ça veut peut-être dire que je suis d'accord sur tout. Ça veut peut-être dire que je suis d'accord et que je serai pas d'accord demain. Ça veut peut-être dire que je suis pas d'accord C'est ça la liberté de penser, de s'exprimer. Mais en fait on ne l'a pas la liberté de pensée et de s'exprimer. Parce qu'on n'accepte pas que l'un comme l'autre on puisse se tromper. Alors discréditer c'est important. On ne reconnaît pas à l'autre le droit à l'erreur. Elle se fait caricaturer en terroriste. Et quand bien même, si le terroriste expliquait son cheminement de pensée, il aurait quand même le droit de s'exprimer. Il faut qu'il s'exprime pour que l'on comprenne. On condamne l'appel à la violence, à la mort, à la discrimination, à l'apartheid. Mais si on ne parle pas, on n'y arrive pas. C'est pour ça aussi qu'elle est courageuse. Pas pour ce qu'elle dit, mais parce qu'elle le dit.

Aurore Bergé à l'Assemblée qui défend l'IVG. Impressionnante dans sa gestuelle. Dans son parler aussi sûrement. Je n'ai vu la vidéo qu'en silencieux. Et là, tout le monde reconnaît qu'elle peut dire des choses bien. On n'a pas poussé au crime quand elle sortait ses absurdités sur le monde de l'audiovisuel. On s'en est moqué. Et maintenant respect. Quand elle parle une autre mime sa folie. Pour dénigrer sa parole. Il y a beaucoup de fois où l'on nous condamne au silence comme cela. Faire taire c'est important de faire taire.

Et c'est marrant parce que cette nuit, par voie de cause à effet. Je me suis retrouvé à l'Assemblée. J'étais à sa place dans l'hémicycle à Aurore Bergé. Assez haut. Tout en haut. De là où l'on ne parle que très peu. Je me souviens bien du micro doré. J'ai enlevé la mousse pour voir ce qu'il y avait en dessous. J'ai observé, j'ai pris mon temps. J'ai dit lentement *J'ai perdu mon père. Il passait beaucoup de temps à vous regarder. Votre*

parole infuse la société. Votre parole infuse le peuple. C'est ça que j'ai dit à l'Assemblée cette nuit.

Oui la parole est performative. Elle engage, mais aussi elle transforme. Elle nous transforme tous collectivement. Il faut le savoir. Elle nous aide à comprendre. Alors hier avec un copain on est passé à confesse. J'ai confessé. Oui j'ai regardé son décolleté. On parlait professionnellement. Et son décolleté était vraiment échancré. Nul jugement bien sûr. Juste pour mon regard, c'est difficile de ne pas être attiré par la flèche qui se dessine jusqu'à un point entre sa gorge et son nombril. Malheur de malheur. Elle le voit. Elle remet son chemisier. Je suis gêné. On a continué à parler, mais pas pareil c'est sûr. Pas d'offense. Un geste mécanique. Bien compris. Mais tout de même.

Je raconte ça le soir. On me dit ouais - *T'as fait un boob contact. Et clairement il y a les rendez-vous avec boob contact et les rendez-vous sans boob contact. Sans boob contact, on va bien travailler. Boob contact c'est salut. - Mais comment tu fais pour ne pas voir ? - Ça dépend du regard. - Fais voir ce que ça fait ?* Elle fait sur moi. Ah ouais ça se voit. Tous mes boob contact de toute ma vie étaient en réalité maxi cramés. Pourquoi on se le dit pas ?

13. Paris endormi

Être dans le coton

Hêtre de coton

Naître coton

N'être que coton

Se vider

De tout préjugé

Tout avoir purgé

Jusqu'à ne plus être

Pouvoir à peine marcher

Glisser lentement

Sans se presser

Ça ne tient qu'un temps

Tout donner

S'épuiser

Plus d'énergie

Plus de batterie

Tout claquer

Tout goûter

Tout est volupté

Quand on peut se le payer

Ensommeillé

Prendre un bain d'amitié

Bercé par ceux que l'on aime

Les écouter parler

Naître guimauve

Et retourner guimauve

Dernier sursaut

pour le salut de l'humanité

Grâce à l'inflation du prix au m2

Les riches ont de fait droit

Au revenu universel

Quel scandale !

Puis se rendormir

Dans Paris avec toi

Bercés par le ronron

De l'électricité

14. Trafiquants de réalité

Lire Emmanuel Carrère, l'homme qui ne ment pas. Pour lui la littérature c'est ne pas mentir. Donc le moins d'omissions. Tous les détails. Il se met à plat et c'est nous qui passons à table. On pourrait croire qu'à révéler nos faiblesses on se rend vulnérable. C'est l'inverse qui se produit. Il devient drôle, touchant, il explore l'âme humaine en s'explorant lui et nous permet de nous explorer nous. Si ce n'est pas pour ça, à quoi bon écrire.

Alors je me défends. Car je ne suis pas celui qui ne ment pas. Je suis celui qui ment. Mais qui ment à qui ? À soi bien évidemment. C'est d'abord ça. La faille égotique qui vous aspire vers un réel imaginaire. Votre monde n'existe pas. Il est d'abord dans sa tête. Vous ne savez plus dire le vrai du faux. Rien ne vous effraie. Vous êtes le plus fort. Dans votre monde. Je ne dis même pas je.

Ce monde vous l'avez créé de toute pièce. Vous avez raccommodé le réel. Vous avez pris des petites pièces. Vous avez observé. Elles sont sans lien logique et il y a des trous dans la toile. Alors on comble. On met de la peinture. On ajuste le puzzle incomplet. On compose une œuvre. Mi-réalité, mi-imaginée. À la fin, ça fait un tableau. C'est ça moi. Voilà. Maintenant que c'est peint, je suis plus foutu. Y a pas de trou dans la carlingue. Je suis bulletproof moi attention. Viendez pas me chercher des noises. T'as vu le tableau du gars. Vous n'avez qu'à bien vous tenir.

Mais nous sommes tous des trafiquants de réalité. Nous composons avec les données qui nous sont confiées. Nous nous racontons des histoires. Alors elle est où la vérité. Personne ne l'aura la vérité. Il faudrait réveiller tous les morts, les rassembler dans un très grand auditorium et leur demander ce qui s'est réellement passé. Mais c'est impossible bien entendu. Alors on fait avec. On n'a pas toutes les archives. Combien ont été disséminées une fois les anciens passés de l'autre côté ? On ne prend pas le temps de regarder. Tout ça c'est le passé. Allez on balance.

Et puis soudain un classeur recèle une partie de votre passé. Vous avez plus de détails. Plus que vous n'en voulez. Ça vous crache à la gueule. Mais en fait quoi. C'est un classeur, un sacré bout de dossier. Mais il ne dit rien ce dossier. Il laisse entrevoir un fragment de vérité. Un fragment de réalité. À vous de recomposer. Vous avez une pièce de plus dans un puzzle qui en compte des dizaines de milliers vous voilà bien avancé.

Non ça ne mène à rien tout ça. On peut toujours se forger sa réalité. Et en vrai ça n'a pas grand intérêt. On en revient

toujours à la même chose. Il n'y a que son propre désir qui compte. Parvenir à l'accomplir. Ne pas se dire que le passé vous détermine. Évidemment qu'il vous a forgé et puis quoi ? Votre désir est là. Il n'y a qu'à l'écouter. Prendre le temps de se poser. De s'écouter bon sang.

Si c'est si difficile de parler aux autres, de justifier d'où l'on vient et le pourquoi du comment, la démocratie de l'action doit pouvoir répondre à notre place. Je suis qui je suis parce que je fais ça, je fais ci. *L'expérience précède l'essence.* C'est quand même une putain d'évidence. Même moi j'y suis revenu aussi facilement. J'ai dû vérifier d'où ça venait. Enfin tout est là. L'expérience précède l'essence. Il n'est pas difficile d'envoyer le message de ce que vous êtes à partir de vos actions propres. Les conséquences de cette phrase sont énormes. C'est une ode à la liberté. Il n'y a pas d'attache. Vous n'êtes pas déterminé par l'autre.

Mais plus encore, l'expérience est dans les sens. La ligne de crête est dure à suivre. D'un côté savoir faire fi du passé, de l'autre savoir écouter ce que l'on ressent au présent, le tout pour mieux agir au futur. Pour ça faut se poser. Prendre du temps à regarder son intérieur. L'intérieur de soi. L'autre fois c'est ce que j'ai fait. J'ai fini avec un 1L de jus de banane dans le vide. J'ai écrit vide. Oui vide. À la place du bide, il n'y a plus rien. L'appartement est vidé de tout ce que l'on voulait.

15. Vu

Alors voilà tu flippes comme une petite merde. Tes icônes n'aiment pas les hommes. Tu ne seras pas adulé. Par aucune d'elle. Pauvre petit boutchou. Te voilà bien pathétique. Allez, ça sert à rien de s'assommer. Mais va pas dissimuler non plus. Tu te soignes c'est tout. Et puis quoi. C'est déjà ça non ? On en est tous là. On est tous à se soigner.

Au moins, mettre cartes sur table, même nos dissimulations les plus mensongères, c'est déjà un début. Ça amorce le début d'une conversation. Même si c'est pour s'en prendre plein la gueule de ridicule, c'est bien aussi. Tu crois qu'un changement ça se fait dans l'indifférence ? Que ça ne se fait pas contre vents et marées ? Contre les dissimulations de tous. Évidemment que si. T'as mal dans ton hétérosexualité, voilà tout. Alors ferme ta gueule et prends un livre.

Ouais voilà celui-là si tu veux. Martin Parr, *The Last Resort*. Ok. Tu veux étaler encore ? Ouais mon gars, je vais étaler. Mais alors grave. Je m'en fous ici c'est moi qui écris.

- *Ça, tu vois ma chérie, c'est ma préférée.*

- *Pourquoi ?*

- *Parce que...Parce que...Il se passe un truc, tu vois. En fait c'est le chaos. Ils sont tous agglutinés devant le comptoir.*

Mon ego me fait inventer trouver le pourquoi du comment. Pourquoi est-ce ma préférée ? Non en fait c'est pas vraiment ma préférée. Ma préférée c'est celle avec la jolie fille là évidemment. Et en même temps si c'est bien ma préférée. Enfin c'est surtout une des plus connues. Mais quand même il y a quelque chose qui fait que oui ça doit bien être ma préférée. Et pourquoi sinon est-ce une des préférées de tout le monde ?

Quelle angoisse ce monde thatchérien quand même. Une toute petite demi-douzaine d'années après son arrivée à la tête du pouvoir britannique, Martin Parr va sur les bords de l'eau. C'est bétonné. Le soleil brûle les corps. C'est horrible. Ils font vraiment n'importe quoi. Le sol est jonché de déchets. Les gens sont habillés n'importe comment. Ils mangent vraiment que de la merde. La catastrophe. L'hécatombe. L'enfer sur Terre.

Mais ils sont ensemble. Tous ensemble. En famille. Rarement seuls. Très rarement seuls. C'est donc de la photographie sociale d'un objet social. Les bébés, l'humanité, les animaux domestiques, les déchets, le béton, l'industrie, les friches urbaines encore fréquentées. Le délabrement d'une civilisation sous nos yeux. Une civilisation qui n'a jamais vraiment été super

lumineuse non plus faut pas déconner. Mais là on est dans l'œil du cyclone et ça brûle.

Alors pourquoi cette photo ? Il se passe quoi ? Derrière le comptoir, les gens se ruent. Ils attendent leur hot-dog, leur glace, leur boisson ou viennent pour mettre du ketchup ou de la moutarde. Ils sont tous en tenue de plage. Des très jeunes essentiellement. Majoritairement des femmes. Certaines sont belles. Très rares. Tu veux parler de *male gaze*. Viens, on en parle.

La composition est anarchique derrière ce comptoir. Dans le comptoir, que l'on voit depuis le point de vue du photographe, c'est une hécatombe d'emballages carton usagés. Le rien. Sur les compositions de la renaissance, ce serait l'endroit de l'enfer. Le monde des hot-dogs morts. Le vrai sujet c'est le hot-dog en réalité. Avec les humains qui le convoitent et l'arrosent de condiments.

Le jeu de regard ne nous amène nulle part. Il nous ramène au hot-dog, au rien. À ce comptoir sale. Aucune ligne pour nous guider. Aucun repère au tiers, aucune succession de plans. Rien. Le chaos. Et puis soudainement alors que j'explique tout cela, la décomposition de l'image. Que l'intérêt réside dans ce rien, dans cette déconstruction, dans ce brouhaha, dans cette impression d'être derrière le comptoir, mais sans être vu, comme derrière un écran de fumée.

Alors que j'explique tout cela à ma fille, remarquablement attentive, je vois le regard d'une jeune femme en plein milieu de la photo. Elle est loin et il n'y a pas d'effet de mise au point ou de lumière. L'ensemble est très homogène. Elle est au milieu donc on ne la voit pas. Elle est perdue là. Mais elle nous regarde bien. Elle est la seule. Pauvre con de toi. Alors que tu croyais voir sans être vu, elle nous dit d'un regard légèrement défiant *Tu croyais vraiment qu'on ne te voyait pas ? Oui je te voyais depuis le début nous observer comme des objets. Tu es vu.*

16. Pronostic

- M. le président bonsoir.
- Bonsoir.
- Alors cette seconde vague ?
- Écoutez Anne Sinclair, je ne crois pas qu'il y ait de seconde vague. Je crois qu'il y a une épreuve, une crise profonde, que nous traversons depuis un an maintenant. C'est difficile. Moi-même j'ai failli m'étouffer avec un slip. C'est dire.
- A ce sujet, que dites-vous à ceux qui vous accusent d'être un Illuminati tueur de profs ?
- Écoutez Léa Salamé, je ne crois pas qu'il y ait d'Illuminati. Et j'en sais quelque chose puisque...bref. Quant à vouloir tuer les profs, ces moins-que-rien disons-le nous puisque nous sommes entre nous, ce serait facile, mais non je ne peux pas. A cause de la prison tout ça...
- Plus généralement, quel regard portez-vous sur les accusations portées contre les réponses apportées à la crise ?
- Écoutez Patrick poivre d'Arvor. Je dis que c'est facile d'accuser. Mais que c'est pas celui qui dit qui y est. Au Palais. Alors hein bon. Moi je fais ce qu'on me dit après tout. Et mon seul critère à la fin, vous savez ce que c'est ? C'est de me positionner de telle manière à pouvoir reconquérir...
- le cœur des Français ?
- Ne soyez pas idiot. Le pouvoir voyons. Et c'est très sain. Si je fais trop de la merde voyez-vous, on pourra trop facilement m'accuser. Donc là pour la première fois je suis heureux d'être dans la médiane. La médiane c'est quoi ? C'est le en même temps revisité : ne pas prendre trop de risques sans trop faire de connerie. Être moyen c'est bien.
- Enfin quand même, les masques les tests, faire mieux c'aurait été bien non ?
- Écoutez Jean-Pierre Elkabbach, moi quand Salomon me dit non c'est non.
- Justement qu'est il devenu Salomon ?
- A la cave il est, David Pujadas, on l'a mis à la cave. Qu'il bouffe sa merde jusqu'à la nuit des temps celui-là.

- Ah vous reconnaissez donc qu'il y a eu un problème.
- Non Paul Amar.
- Si quand même un peu, mais passons à la situation présente. Encourager voire obliger les gens à retourner travailler, n'est-ce pas un peu une sôtise au fond ?
- Ah non Claire Chazal, le travail ça épanouille c'est l'écureuil qui le dit.
- Pardon M. le. président, le quoi ?
- L'écureuil Claire voyons, le loup en slip. Volume 4. Quoi vous l'avez pas lu ?
- Nooon....
- Ah si moi je l'ai lu mais la morale de l'histoire, c'est que le travail ça épanouille pas du tout. C'est plutôt qu'il faut nous donner de l'argent pour faire ce qu'on veut.
- Fermez-la Pujadas franchement fermez-la !
- Bon d'autres questions les revenants ?
- Non non M. Le président ce sera tout pour nous. On voit bien que tout ça est géré à merveille.
- Ah si tout de même une dernière question.
- Allez-y Edwy.
- Quant au fait d'impliquer la population dans les choix qui sont opérés, tel que le recommande le M. suisse ès spécialiste en seconde vague ?
- Ah non ça je n'y crois pas du tout. Les Français sont des cons qu'il disait le général.
- Des veaux, M. Le président. Des veaux.
- Ah non il a dit des cons.
- Non non des veaux.
- Peu importe ! Ce qui compte c'est que ce soit moi qui décide. Et eux, les Français, ils savent rien. Sont pas épidémiologistes
- Enfin vous non plus.

- Un peu plus quand même, un peu plus. Je sais ce qui est bon pour eux. Déjà je sais lire ce qui n'est pas donné à tout le monde dans ce pays. Ensuite je sais choisir. Décider. C'est moi qui décide ici.

- Mais oui vous êtes un grand garçon M. le président. Vous êtes très fort. C'est vrai. Hein que c'est vrai les autres ?

- Oui oui c'est vrai.

- Ah ça oui alors...

- Taisez-vous ! Vous ne pouvez pas comprendre ! Je suis tout seul ! Tout seul ! Tout seul face à mon histoire. Face à l'Histoire. Seul face à Dieu ! au jugement dernier. ! Je suis seul face au tribunal des interviewers inquisiteurs. Vous êtes là tous en face de moi à me pointer du doigt, à me sommer de répondre. Vous voyez bien. Je suis seul...hu...hu...hu...snif...

- Mais non ne pleurez pas M. le président. Venez là. Venez avec nous. Venez dans nos bras. On va y arriver. Lààààà voilàààà

- Vous voulez une petite chanson ?

- Ouiii...S'il vous plaît.

- Petit escargot ?

- Oui

- Petit escargot porte sur son dos sa maisonneeeette...Aussitôt qu'il pleut il est tout heureux il sort sa têtête....

-

- Là voilà il dort. On va pouvoir délibérer collectivement maintenant.

17. Résultats

Alors on en tire quoi comme enseignement ? Bah que c'est donc bien ça le travail ça épanouille. C'est plus important. Il y a mille choses à dire. Déjà, revenir sur toutes les questions qu'on a soulevées et qui trouvent désormais une autre réponse. Parfois plus censée, mais pas encore complètement.

Désormais, c'est une avancée, il est clair et sept mois après nous pouvons le dire plus clairement que nous l'avons fait jusque-là le confinement était basé sur un mimétisme. *« L'Élysée n'a jamais été favorable, en réalité, à un dispositif qualifié de « moyenâgeux » par ses contempteurs. « Au fond de lui-même, Macron se demande s'il fallait confiner, mais la plupart des pays du monde se confinaient, la France ne pouvait pas se singulariser. »* Voilà c'est dans Le Monde. Défaite de l'esprit critique face à l'épidémie. Défaite de la rationalité et du choix collectif, réfléchi, concerté, discuté.

Entendez-moi bien, je ne dis pas qu'il ne fallait rien faire. Moi les gestes essentiels répétés tout le temps me vont très bien, la règle de six aussi. Aucun souci. Avec les petits ajouts ci-dessous, tout de même, vous me pardonnerez. Vous me pardonnerez d'autant mieux que ces ajouts n'ont pour ambition que de nous permettre de respecter au mieux ces gestes simples. Malheureusement, la politique annoncée en ce mercredi 14 octobre va à l'encontre de leur respect. Nous sommes encore entre deux feux. Et le *en même temps* devient de plus en plus mortifère.

En mars, il s'agissait de faire primer la vie sur l'économie. Avec toutes les conséquences que ça entraînait, aussi en termes de mortalité. Désormais, c'est l'inverse qui est assumé, faire primer le travail sur la vie. Non pas seulement la vie au sens de la vie et la mort, mais en particularisant la vie au sens de vie sociale non travaillée, de gaité. Et très clairement c'est pas l'angle que j'aurais adopté.

La règle des 6, ça me va très bien. Encore une fois, ne nous trompons pas. Mais pour être cohérent mon vieux, faut nous accorder une liberté, celle d'aller travailler ou pas. Il nous faut reconnaître collectivement la liberté de ne pas aller travailler, et que l'on puisse se prévaloir de cette liberté *pour* respecter au mieux les règles sanitaires.

Ne pas infantiliser, ça veut dire donner à chacun la capacité d'apprécier quelles sont les meilleures conditions pour lui pour respecter au mieux la distanciation physique et la règle de six, comment travailler, rester chez soi sans masque ou aller au bureau avec, etc. etc. Parce qu'interdire le resto à partir de 21h en comparaison avec le métro blindé, les vélos qui débordent sur la chaussée et les cantines du travail où aucune distance

n'est respectée...Franchement, tant pour notre santé que pour notre économie, mon choix est fait.

Dans les villes où nous allons vivre confinés de nuit, les professions derrière un ordinateur sont très nombreuses. Franchement, imaginons que 50% d'entre nous choisissent de télétravailler aléatoirement, je suis sûr qu'on décharge déjà pas mal. Et vous allez me trouver niais, mais je suis sûr que si on donnait aux vélos la priorité sur la chaussée on déchargerait aussi les transports en commun et on se ferait un peu de bien. Je reviens à l'interdiction de la voiture car la voiture est la crise par-dessus la crise de par de mauvais choix amorcés dès le départ : dire qu'aller au turbin est plus important que le reste. Non c'est pas ça qui est important.

Il y a une dimension très forte de cette restriction de la vie au seul travail, c'est que toute activité militante, associative, culturelle est condamnée. Impossible de se retrouver pour avancer sur quelconque projet ou partager quelconque idée dans ces conditions-là. Tout simplement impossible. Alors on fait quoi ? On va travailler et on la ferme. Mais non en réalité le travail, ça épanouille pas des masses. Je sais très bien qu'on ne peut pas tout avoir en temps de crise. Mais on peut s'interroger et chercher à faire progresser l'humanité. Nous rendre libres d'aller travailler ou non et à l'heure qu'on veut aurait été une belle avancée.

Enfin, Alerte Tous Ensemble contre le covid. Désolé, mais ce sera toujours non. Cette machine n'est qu'un générateur aléatoire d'informations. Impossible d'introduire une information fiable dans la machine, impossible de faire quoi que ce soit de l'information qui nous est donnée. Tout cela est lié d'une part à la politique de test, sur laquelle nous revenons, attendons de voir ce que cela donnera, et d'autre part à la technologie employée qui n'est juste pas fait pour ça. On ne combat pas une maladie humaine avec un capteur Bluetooth sur un téléphone et des tests aussi peu fiables et réalisés dans ces conditions. Voilà tout.

Et insister sur la nécessité de cette appli c'est toujours plus nous détourner de l'essentiel : notre relation à la vie en société, notre relation au travail, notre relation à l'environnement, notre relation à l'autre. Une pandémie est avant tout une question de société. Alors, posons la question de notre société avant toute autre et enfin on pourra commencer à se soigner.

18. Papillon

J'écris avec toi sur mes genoux. Notre Premier ministre a parlé. Tu ne l'as pas vu et ne le connaîtras jamais. Plus tard, les vieux diront Castex tu ne sauras peut-être pas qui sait. Ou peut-être à l'inverse tu ne le connaîtras que trop et t'étonneras qu'il ait été Premier ministre avant d'être président de la République ou Président de la Première République européenne. Castex président du monde !

En attendant, Castex c'est celui qui dit « *l'économie connaît un net rebond qui nous permet de considérer que la deuxième vague de l'épidémie est arrivée.* » Aucun sens. Une catastrophe. Ça veut dire quoi en vrai ? On attend que l'économie reprenne pour de nouveau s'arrêter un peu ? Moi l'économie je m'en fous. Mais c'est bizarre quand même de dresser un constat sanitaire à partir d'un constat économique. Prendre une décision sanitaire au regard d'une situation économique d'accord. Mais considérer qu'il y a une deuxième vague parce que l'économie connaît un net rebond est soit un lapsus monumental, soit une hérésie.

On a assez renfloué les caisses pour dire que la situation sanitaire est grave et donc faire de nouveau cesser une partie de l'économie. On a donc bien opéré un changement de logique fondamental et bien identifié hier déjà lors de l'allocution de Macron : l'économie vaut plus que nos vies. C'est ça le revirement que dit cette phrase.

Franchement ça ne me choque pas de dire que, dans une certaine mesure, extrême, sauver des vies n'est économiquement pas viable. Pour une seule raison, si l'économie devient elle-même plus tueuse encore. Mais encore une fois, si l'on prend en compte l'économie, c'est pour changer les décisions que l'on prend et non pour changer les constats auxquels on opère, constats qui eux doivent être objectifs.

Deuxième conclusion de cette phrase, on n'est donc toujours pas dans la transparence ultime. Pourquoi ? Parce que l'on décrète un état de fait sanitaire (deuxième vague) non pas parce qu'elle existe et se déploie sous nos yeux, mais parce que l'on juge que, au vu d'une appréciation économique fondée sur des éléments qui nous sont inconnus, on peut désormais faire publiquement un tel constat. C'est complètement différent. Donc voilà seconde vague. Et, comme il faut continuer à travailler, ça veut dire couvre-feu. Tout cela n'est pas sanitaire, mais économique et politique. Qu'on se le dise. Les mesures qui sont prises ne sont pas sanitaires elles sont économiques et politiques.

Les arguments sur les transports sont intéressants, sur le fait que les gens restent peu de temps masqués sur les rames et donc contaminent moins que dans un bar, où ils ne portent pas de

masque. C'est peut-être faire fi de la masse de gens, mais l'argument est intéressant. Et franchement moi je m'en fous pour ma petite vie de famille que tout soit bouclé à 21h. Ce qui m'emmerde vraiment c'est la dimension sociale de nos existences, la vie de quartier, la vie militante. L'échange d'idée est limité à un écran.

Et là, je voudrais que l'on ait tous une pensée pour les étudiants. Oui à nos étudiants. J'ai réalisé, demeuré comme je suis, qu'à force de visioconférence, à force de couvre-feu, nos chers étudiants passaient en réalité le plus clair de leur vie devant un écran. Ça encore passe encore, c'est comme nous. Mais quid de la vie sociale et universitaire? Qu'est cette vie sans la drague, les débats enflammés, la flânerie, les cafés, les parties de baby, de flipper? C'est quoi la vie étudiante sans soirée? On se forge les amis d'une vie pendant cette période. La vie étudiante n'est pas faite pour faire ami avec le vide. Alors oui ils pourront lire des livres, apprendre plus que jamais. Avoir un mode de vie sain et non de drogués, mais tout de même. Ne négligeons pas les collectifs de travail, cette dimension collective de l'apprentissage. C'est absolument précieux. Nous devons prendre grand soin de cette génération à laquelle il manquera quelques briques c'est certain. Ou qui en aura trop porté des briques au contraire.

Enfin, je voudrais finir sur Veran. Olivier Veran. Acclamé par le Premier ministre alors que son domicile se faisait perquisitionner. Lui le jeune gréviste « qui n'a rien perdu de ses convictions » et c'est d'ailleurs très probablement le cas. Et vous savez quoi, j'ai envie de lui faire confiance. Comme bon je le sens bien ce gars. Je peux me tromper, je peux être déçu, mais j'ai décidé d'écouter mes tripes de temps en temps, de ne pas les combattre tout le temps. Alors oui aujourd'hui Olivier Veran j'ai envie de dire, un peu pour lui foutre la pression aussi, *on te suit*. On n'est pas plus mal loti.

C'est fou quand même quand on y pense. Ce mec raconte sur BFM être arrivé là où il en est en ayant fait grève, en ayant rencontré une députée devenue ministre, grâce à laquelle il est devenu lui-même député. Tout ça grâce à une rencontre avec Geneviève Fioraso. Qui aurait dit. Mais oui bien sûr il n'y a pas qu'une rencontre, il y a un engagement préalable, etc. Et il y a surtout les mille hasards de la vie. DSK se fait prendre la main dans le sac. Ses collaborateurs trouvent refuge chez Macron. Griveaux devient candidat malheureux à la Mairie de Paris qui, à son tour, se fait prendre en train de se branler sur son téléphone, qui se fait remplacer par la ministre de la Santé, qui cède donc sa place...au jeune protégé talentueux de la santé en Macronie. Pour ceux qui ne croyaient pas au battement d'aile du papillon.

19. Séparatisme

Je ne sais pas ce qu'il dit Macron, ce qu'il va faire Darmanin. J'ai pas particulièrement confiance. Force est de constater la peur qui m'enserme face au drame du jour. Un prof décapité pour avoir parlé de liberté d'expression ? C'est vrai que c'est nous tous qui sommes touchés. Parce que ce n'est plus un symbole, une icône de la liberté, c'est chaque personne qui s'exprime. Chaque prof dans son village. C'est tous mes amis profs qui tout d'un coup ne peuvent plus s'exprimer sans penser qu'ils vont se faire égorger.

Voilà ce qu'on disait. Interdit de parler. Comme on le disait, c'est pas que Coffin, c'est tout le monde. Interdit de parler car la violence sinon s'abat sur nous. Interdit de défendre la liberté de parler sinon c'est le couperet. Et là pas de protection judiciaire qui vaille. Moins de patrouilles que pour les poneys. Mais qu'y a-t-il de si dangereux dans une langue déliée ?

Blablabla on dit du blabla. Blablabla liberté. Parce que ce qu'on dit c'est la liberté. La liberté de faire, la liberté de penser, la liberté d'être ce que l'on veut sans avoir à subir le comportement d'un autre. Sont-ils trop énervés que Sureau, chantre de la liberté, soit devenu immortel qu'ils veuillent désormais zigouiller tous les mortels défenseurs des libertés. On va tous crever à ce train-là.

C'est quoi cette violence qui s'abat sur un individu qui exprime la possibilité d'un autre référentiel ? Ce n'est pas pour un prophète que l'on abat. Non ça je n'y crois pas, c'est pour une identité. Je ne défends pas lisez moi bien. Je cherche à rentrer dans le corps de celui qui prend l'arme pour l'abattre sur quelqu'un. En rentrant dans son corps armé de violence, je sens comme une volonté de crier. Je sens une colère criante. Je sens les larmes aussi.

Je sens qu'il y a quelqu'un qui se dit On va dire que « ça » c'est ce qu'il y a de plus cher pour moi. Alors s'il vous plaît vous n'allez pas le toucher. Parce que tout le reste en réalité vous l'avez détruit. Mais vous allez me laisser un sanctuaire, un joyau intouché, non sali, non atteint par la destruction de ce que je suis. Parce que oui tout le reste vous l'avez détruit. Vous avez déraciné, isolé, discriminé, méprisé, bastonné, à peu près tout. Et maintenant vous vous en prenez à mon petit jardin sacré. Donc je sanglote de colère et de rage jusqu'à avoir envie de vous tuer.

C'est un peu comme ça que naissent les méchants dans les films. Les cinéastes ne pardonnent pas eux non plus et pourtant ils ont bien compris que la peine créait la violence et la mort. Ils

l'ont compris puisque c'est ce qu'ils donnent à représenter. Ce faisant, personne ne pardonne. Je ne crois pas qu'il soit possible de pardonner. Quand on en est la victime de ces atrocités, on peut avoir envie d'apaiser, avoir envie que ça s'arrête et donc dire *Ok je m'en remets à la justice et on continue à avancer. On continue à vivre.* Mais je ne crois pas qu'on pardonne celui qui tue le père ou la mère de son enfant, voire tous en même temps. Non envie de tuer puis de mourir plutôt. Il faut être très fort pour ne pas s'inscrire dans cette spirale mortelle.

Alors si on ne veut pas continuer à se zigouiller les uns les autres on va commencer par s'écouter et baisser d'un ton. On va calmer les ardeurs des uns et des autres. On va discipliner aussi, on va cadrer, on va dire ce qui est inacceptable et ce qui l'est. On ne va rien laisser passer. Non rien. D'un côté comme de l'autre. C'est la seule solution. Il n'y en a pas d'autre. On ne peut pas s'écraser les uns les autres. On ne peut pas vivre dans un pays d'apartheids et vouloir y instaurer la paix.

Ce n'est même pas une question de religion, d'origine ou d'ethnie. C'est une question de vouloir ou de ne pas vouloir se tuer les uns les autres. Est-ce qu'on est condamnés à vivre ensemble tous autant qu'on est? Oui très probablement. Est-ce qu'on a besoin de s'en prendre à l'autre pour exister. Non probablement pas. Alors on va gentiment faire un petit travail sur soi pour s'ignorer sans s'agresser, se laisser vivre. C'est ça qu'on apprend aussi quand on respire tranquillement, posément. On se concentre sur soi. Tout le reste autour peut être tumulte ou quoi, on s'en fout. Alors oui c'est facile quand on a la thune pour le dire. Mais en réalité c'est la clef. On va juste prendre un peu sur soi, quelles que soient nos conditions. Et chacun, chacune nous iront mieux.

Ce n'est pas d'un repli sur soi dont il s'agit, mais d'une concentration sur soi et de faire abstraction de ce qui nous exaspère chez l'autre. Parce qu'on n'a rien à en dire en vérité.

20. Ça va, ça va

Et vous ça se passe comment ?

J'avoue qu'il est difficile de laisser une telle question suspendue à une petite moue assortie d'un *ça va, ça va...un peu compliqué, mais comme tout le monde. Enfin, disons qu'on est plutôt bien lotis. Ç'aurait été vrai, mais je profite de la question pour tenter de synthétiser ici mille et une choses.*

Sans dramatiser, je crois qu'il y a Paris et sa région et le reste de la France. À Paris, on n'est pas loin loin de l'ambiance fin du monde. Je le dis après quelques heures passées à l'extérieur de Paris. Clairement, le fait de sortir de Paris, ne serait-ce que pour une journée, m'a permis de m'en rendre compte un peu plus, comme si je prenais du recul pour observer de l'extérieur ce dans quoi je suis baigné.

Sur la route, les nuages, la brume, le bitume prennent une allure toxique. On se demande quel air on respire. L'air semble pestilentiel. Pourtant ou justement parce que c'est le même qu'avant. Une fois arrivés, nous ne sommes pas à Kuala Lumpur pour une semaine au club. Nous sommes dans l'Oise pour 24h. Et déjà le changement est brutal.

L'Oise et le coin précis où nous sommes à beau être un des premiers clusters identifiés dès février, on s'y balade sans masque et au vert. Au bout de la ligne D du RER déjà, cette atmosphère mortifère nous a quittée. Nous en sommes même très loin. C'est comme si l'Apocalypse s'était localisée sur un endroit donné, que Paris était au cœur d'une tornade et que tout autour il faisait beau. Comme s'il n'y avait plus d'après. On attend patiemment que les choses passent, dans un énorme fogd'incertitudes.

J'exagère bien sûr. Parce que l'œil du cyclone est surtout mental et qu'on ne le voit pas tellement. On s'en parle, mais j'ai l'impression que pour bien le voir, et pouvoir anticiper sur ses conséquences, il faut le crier au-delà de la réalité. Pour moi, l'œil du cyclone est un peu cette zone où le vide se fait, où tout est absorbé, où plus rien n'a de sens. Hé bien c'est exactement ce qui s'applique à nos projets, à nos perspectives. Paris est quoi qu'on en dise sinon une ville de fête, au moins une ville d'engagement, de socialisation, de culture, de tourisme. Sans tout ça, vivre à Paris est assez questionnant.

Le gros projet de notre rentrée devait être le lancement d'un bookclub féministe dans le quartier, la première séance était calée, le lieu trouvé etc. Et pffft plus rien. Oui le monde va tourner sans ça c'est sûr. Mais ça veut dire aussi qu'il va tourner sans ces milles choses qui font que l'on se parle, qu'on

échange des idées, que l'on se voit en dehors d'une terrasse de café.

Dans ces moments où nous sommes appelés à rester chez nous, sauf pour travailler (l'économie a repris sa place au-dessus de tout et, par certains aspects, heureusement), nous nous demandons si les autres n'ont pas disparu, si l'humanité ne rétrécit pas en même temps que le champ de nos déplacements. L'un dans l'autre, c'est à un rétrécissement considérable du monde physique et psychique auquel nous assistons.

Il faut se rendre compte de la vague sémantique qui a aussi emporté nos esprits. Tous ces mots soudainement apparus, covid (est-ce le ou la ? L'Académie dit *la* car c'est une *disease* mais tout le monde dit le), confinement, déconfinement, *contact tracing*, écouvillon, test, masque, distanciel, présentiel, enseignement hybride, zoom, teams, couvre-feu, etc. c'est une invasion des cerveaux. Quand nous marchons au bord d'un étang dans une zone où le port du masque n'est pas obligatoire, nous regardons les cygnes, mais nous sommes surtout heureux de ne pas avoir les oreilles qui tirent du fait de ces satanés élastiques de masques souvent bien trop petits. Et toujours nous pensons *masque, masque, masque* heureux de ne pas en porter, mais aussi comme pour combler leur absence.

Et une fois que nous ne sommes plus en train de penser *masque, masque, masque, virus, virus, virus, test, test, test*, que se passe-t-il à Paris et dans sa région ? Un prof a été décapité. Décapité. Il a commis ce que je considère être, sans rien y connaître, une maladresse. Du moins un comportement au sujet duquel, si on m'avait demandé mon avis, j'aurais pensé *Vraiment* ? J'enseigne toutes les semaines et défends la liberté d'expression tous les jours depuis douze ans et très clairement je n'aurais jamais fait ce qu'il a fait.

Facile à dire quand on enseigne dans le supérieur et pas en collège et lycée. Facile à dire sans connaître quoi que ce soit. Ridicule de dire ça. Mais je veux pouvoir dire une telle sottise parce qu'elle n'est censée emporter aucune conséquence. Elle n'est pas censée emporter la mort d'un homme. Dire que je ne ferais pas ça ou que c'est une maladresse et me tromper en le disant n'est pas dans mon monde un appel au meurtre. Je dois pouvoir me tromper, ce prof doit pouvoir se tromper, les élèves doivent pouvoir se tromper, un quidam doit pouvoir se tromper. Non, au lieu de ça, on coupe des têtes.

À cette heure de l'enquête et des récits dans les journaux faisant autorité, un parent a complètement vrillé en écoutant sa fille qui avait elle-même vrillé. Seulement la vidéo ou je ne sais quel message est porté à la connaissance d'un fou tchétchène buveur de sang (car dans notre imaginaire collectif c'est bien

ce qui se passe) de 18 ans qui décapite le prof au couteau de boucher.

Image de fin du monde *bis* donc où d'un prof à une élève à un parent à un taré, le premier se fait décapiter. Et ce, en pleine séquence présidentielle sur le séparatisme, alors qu'une attaque au couteau avait déjà eu lieu près des anciens locaux de Charlie Hebdo récemment. Mis à part le fait que d'autres tarés décapitent des centaines de chevaux dans les campagnes françaises (oui...), le problème est d'autant plus celui de la liberté de parole, et de la parole tout court (je vais écrire dessus dans le billet suivant), qu'il rejoint la guérilla menée par une forme d'intelligentsia contre des féministes qui prônent l'abolition du système *homme*. Une en particulier est mise au pilori et sous protection policière, car dans un interview puis dans un livre, elle a encouragé d'autres femmes à extraire les hommes de leur imaginaire. Idem que plus haut, sa parole mériterait selon certains la peine de mort. Tout simplement.

Il n'est plus question de discuter. On agresse, on renvoie, on menace et on tue. Tout cela, alors que nous vivons dans un environnement où tout le monde dans le métro est masqué, les touristes sont portés disparus, un couvre-feu est prononcé. Mais je n'ai pas envie de rester sur ce message. Alors on va finir sur du positif. Même si c'est pas facile. Le positif c'est que cette période nous fait nous rendre compte de plein de choses et fait naître des idées pour un monde meilleur. On pense les problèmes à la source un peu plus qu'avant. Il y a pas mal de chances que le télétravail s'inscrive un peu plus dans la durée, le vélo pareil. Maintenant on fait face à des hermétismes terribles, à des blocs. Évidemment les luttes ne sont pas faciles.

Enfin au quotidien, on s'adapte. C'est pas la guerre non plus, faut pas exagérer. On peut trouver des manières de vivre très vertueuses et se faire une raison. Télétravailler autant qu'on peut, circuler en vélo, aller boire des cafés, voir des personnes par petits groupes et lire au lit à 21h est une journée plutôt sympa qui peut être passée qui plus est sans masque. Encore faut-il le pouvoir. Ce qui dans les faits n'est pas le cas de tout le monde mais d'une toute petite Alors, dans les esprits, il faut pouvoir se glisser dans les interstices et traverser la tornade pour en sortir grandis.

21. Parole

Au-delà de la douleur, au-delà de la peur, essayons de penser l'après. Essayons de penser l'après en sachant que nous ne savons rien de l'avant. Nous ne savons rien des volontés du père, des faits exacts, des intentions des uns et des autres, des histoires de familles, de classe, de quartier, des trajectoires personnelles. Tout cela est en cours d'enquête. Nous pauvres quidams qui regardons ça les bras ballants n'en saurons probablement jamais rien.

Pour autant, doit-on se taire, s'arrêter de partager, de réfléchir ? Qui plus est lorsqu'il s'agit de défendre la liberté de parole. Et au surplus, quand il s'agit de défendre la liberté de parole par un recours accru à la parole. Car oui, **la liberté de parole se défend par la parole**. Et il est important de montrer comment, vu de loin, il peut sembler que nous pouvons plus nous parler pour éviter les drames prochains.

Professeur en solitaire

Que peut dire un prof en classe sur un sujet, qu'il soit sensible ou non ? Comment en arrive-t-il à présenter les choses d'une manière ou d'une autre ? Comment fait-il face aux mille difficultés de son métier ? Le plus souvent, il y parvient seul. C'était un des messages des profs après le suicide de la directrice d'une école de Pantin ([Profs : « On se sent si seuls au quotidien »](#)). **Les profs exercent leur métier seul**. Peu ont réellement ce que l'on peut appeler de l'aide, des soutiens dans l'exercice de leur métier. Sans même parler d'une formation initiale qui n'est ici pas le sujet.

Un enseignement s'adapte à la société tout au long de la vie d'un enseignant. La question est de savoir comment il le fait. Il doit pouvoir utiliser des visuels, orchestrer le débat. Il doit pouvoir innover. Mais il ne doit pas être seul. Lorsque l'on innove ou que l'on doit faire face à des sujets difficiles, ce n'est pas possible de le faire seul. Or, il n'y a pas de dialogue dans les lycées avec des conseillers pédagogiques, des référents permanents, des collectifs organisés qui pensent le métier de prof et ses évolutions de manière à faire face, à faire autrement, à faire avec. Il y a des syndicats oui, mais ce n'est pas de ça dont il s'agit.

Dans les universités huppées, il y a des conseillers pédagogiques que l'on peut solliciter pour savoir si l'on fait bien. On n'y a pas forcément recours, mais on sait qu'ils sont là si jamais. C'est une première piste. Il doit y avoir des référents permanents à l'échelle locale ou nationale, un accompagnement

pédagogique quel qu'il soit, avec des simulations, des mises en situation. Oui il y a des journées de formation et puis quoi ? On parle d'un accompagnement permanent, d'une entraide à travers **une véritable mise en réseau décentralisée du corps enseignant dans l'exercice des activités pédagogiques**. Une mise en partage dont le contenu et les méthodes sont institutionnalisés. La logique centralisatrice d'Académie et de rectorat n'est peut-être pas la panacée en tout domaine.

Ensuite, qu'il y ait eu une médiation à l'échelle de l'établissement dans l'affaire en cause après que le scandale soit né est intéressant, mais insuffisant. La question est de savoir quel encadrement préalable existe à l'intervention d'un prof. Où en est-on des cours à plusieurs ? Y a-t-il des conseils de profs hebdomadaires où chacun présente ses sujets un peu chauds, ses slides, sa manière d'introduire un sujet ? Probablement oui dans certains établissements, probablement est-ce le plus souvent informel. Y a-t-il des moments où les profs peuvent enseigner une question à plusieurs ? Quand une question est sensible, il y a moins de chances tout de même de faire des erreurs à plusieurs.

L'ensemble de la communauté d'une ville, d'un village ou du pays peut être associée à cet échange, mais c'est donner un autre rôle à l'enseignant, non plus celui de la personne qui élève avec un savoir donné, mais d'un subordonné à une vision partagée dans la communauté. Et ce basculement peut devenir problématique. Assurer une protection aux profs une protection policière est nécessaire comme pour toute personne menacée de mort. Il y a des [précédents](#). Est-ce une solution ? Tout le monde s'accordera à dire que non.

Par contre, parler sur un évènement donné peut en sortir apaiser. Encore plus si l'école fait un signe de respect, trouve les bons mots. C'est d'ailleurs ce qui semblait être arrivé du point de vue des renseignements territoriaux. Ils pouvaient l'espérer, car ils doivent savoir qu'on peut partager et que souvent partager évite de passer par la case violence. Encore une fois, il n'y a pas de solution unique, simple, générale. Juste dire que se parler avant comme après peut aider.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas ici. Le fait était déjà hors de portée.

Les réseaux de la colère

Le deuxième niveau de parole est celui qui n'existe pas dans la société. Il est de plus en plus difficile d'exprimer une opinion sans être brocardé. C'est à ce niveau qu'entrent en jeu les

réseaux sociaux. On le sait, **les réseaux sociaux sont une machine de mobilisation formidable, mais aussi une machine à antagonismes.** Ils sont conçus de cette manière, car l'antagonisation est plus lucrative. Ce n'est pas un lieu de parole libre, c'est un lieu de harangue. C'est le business model qui veut ça.

Un *business model* à la Wikipédia n'entraîne pas ça. C'est très clair. Les pages de discussion de Wikipédia sont souvent nourries d'échanges passionnés, mais ce n'est pas de la haine qui s'exprime. On cherche à établir ensemble une vérité commune et pour ça on discute beaucoup. Beaucoup. Énormément. Parce qu'à la fin on cherche à construire un article d'une encyclopédie auquel tout le monde aura pu contribuer.

La vocation d'un réseau social aujourd'hui est toute autre. Il s'agit de capter l'attention. C'est le problème, nos espaces d'échanges ne sont pas des espaces de discussion, mais des espaces de monétisation de notre attention. **La recherche du profit ne mène pas aux mêmes résultats que la construction bénévole d'une encyclopédie.**

La vidéo du père n'aurait pas pu être supprimée si elle n'avait pas généré un flot de haine. En elle-même, elle est un appel à la mobilisation sans même d'injures. Elle peut être un fait de diffamation c'est possible, elle peut devenir un fait supportant une démarche haineuse, mais en la voyant seule, on ne se dit pas c'est un appel à la haine. À partir de là, nul besoin de réseau social pour entraîner la série d'évènements qui s'en est suivie si ce n'est d'exposer ce contenu à une personne folle et d'attiser le feu chez cette personne autrement qu'avec des likes et des commentaires de haine.

Ce qui est bien plus problématique que les réseaux sociaux dominants est que notre société soit désormais organisée selon leurs codes. C'est une gymnastique de savoir bien converser, de savoir écouter. C'est en cultivant cette écoute bienveillante au cœur de la société que nous pourrons endiguer certains modèles d'affaires tournés vers la mobilisation, et parfois vers la mobilisation d'énergies violentes.

Refaire d'internet un espace de parole hors des modèles commerciaux dominants peut aider, c'est certain. Mais ce n'est pas le cœur du problème, il nous faut nous parler en dehors des réseaux sociaux. Ce que la République aujourd'hui ne cultive pas. **Nous devons développer une culture du dialogue généralisé.** Cela s'enseigne, cela s'apprend, cela se pratique à travers mille biais qui ne sont pas du tout cultivés dans notre société.

La République, machine à isoler

Un troisième niveau d'intervention se situe au niveau des personnes isolées, endoctrinées, malades. On le sait c'est souvent isolés tout court ou isolés du reste de la société que résident les foyers de la violence. Or, nous avons fait de la République une machine de l'isolement. À un niveau bien moins grave, quoi que, on le voit pour ce qui est des *fake news*. Leurs cibles privilégiées sont des personnes isolées. L'isolement est une faiblesse facilement exploitée.

Dans le cas particulier de cette affaire, quel accompagnement, que force déploie la République pour souhaiter la bienvenue, accueillir les réfugiés ou personnes venues d'ailleurs, de contextes parfois très compliqués ? La violence qui est dans leur tête ne va pas se calmer une fois passée la frontière. Si nous voulons être terre d'accueil, nous devons nous parler tous ensemble. Si nous voulons être terre de différences, qu'il s'agisse de la diagonale du vide avec le reste du pays ou des personnes venues de l'étranger avec les personnes déjà établies, nous devons nous parler.

Nous devons fêter ensemble, célébrer, manger, boire. Oui c'est bien joli. Mais c'est ce qui doit être si nous ne voulons pas sombrer dans la tragédie. Pourquoi ? Parce qu'on se comprendra mieux, on se méprisera moins, on se sentira moins agressés les uns les autres. On se montera moins le bourrichon, voilà tout. Mais ça demande du temps, qui n'est aujourd'hui pas valorisé.

Donc d'une façon ou d'une autre, nous devons nous parler. Ce n'est pas une question d'enseignant, ce n'est pas une question de réseau social, ce n'est pas une question de religion, ce n'est pas une question de déséquilibré. C'est une question de société. Nous formons une société fondée sur la démarcation, l'isolement, la domination, le conflit et de l'exclusion. À nous désormais de construire une société dans laquelle la parole est réellement libérée.

22. Sanctuaire

Voilà. Dans un [entretien](#) au Monde, Iannis Roder explique la solitude de l'enseignant, la capacité à faire face aux difficultés, l'isolement, la mise sous le tapis de leurs difficultés. Non pas de leur fait mais parce qu'ils savent qu'ils n'auront pas l'oreille qui saura avancer avec eux, avec leurs questionnements, avec leurs possibles erreurs.

« Aujourd'hui encore, en cas de contestations, un enseignant s'entend dire : *« Qu'est-ce que vous avez fait - ou qu'est-ce que vous n'avez pas fait - pour que ça arrive ? »* Alors ils essaient de les gérer par eux-mêmes, sans toujours en faire état auprès de leur direction, et sans passer par le logiciel de saisine. Ils ne mettent pas l'événement « sous le tapis », mais ils ne donnent pas le signal pour autant. Cela permet à ceux qui, dans la communauté éducative, ne veulent pas voir ces contestations de minimiser le problème. »

Voilà. Il nous faut pouvoir dire partager nos difficultés et dire que ce n'est pas grave. Que l'on peut avancer avec. Le plus important est que nous devons pouvoir parler. Tout simplement. car l'école n'est pas exemplaire. En créant des tabous, nous créons la violence.

La possibilité de dire ce que l'on pense de nos méthodes éducatives fait partie de la solution et des réponses que l'on doit apporter au terrorisme. Se taire, y compris sur ce sujet, c'est laisser gagner la peur. La peur que devait avoir ce pauvre enseignant en allant en classe. La peur que nous avons tous M. le Premier ministre, vous qui dites ne pas avoir peur. Il n'y a que les fous pour ne pas avoir peur. J'ai peur. J'ai peur pour mes amis. J'ai peur pour moi. J'ai peur pour ma famille, sans cesse. Et je sais que c'est la parole libérée qui me fera gagner.

Il faut que l'on puisse parler de l'école aujourd'hui comme d'autres choses. Je ne vais pas la sacraliser l'école non. L'école n'est pas un sanctuaire. Ça fait partie de sa défense. Sacraliser le prof, c'est déjà vouloir le mettre hors d'atteinte, car insusceptible d'absorber le moindre choc, de faire l'objet de la moindre évolution. Alors peut-être est-ce inopportun, pardonnez-moi pour ça, mais on doit pouvoir mettre les pieds dans le plat. Si les profs ne peuvent pas parler de ce qu'ils font en classe, si la société n'est pas prête à les entendre, si nous ne pouvons pas faire part de nos difficultés alors nous sommes dans la merde, alors on est foutus. Et je ne veux pas renoncer à cette parole-là parce que c'est celle qui nous sauvera. C'est cette liberté de parole de la communauté enseignante qui sauvera l'école.

On doit pouvoir dire *Oui je suis en difficulté. J'ai besoin d'aide. Oui j'ai fait une connerie.* Et que l'on puisse avancer là-dessus, tout simplement parce qu'il n'y a rien de grave. Malheureusement, il n'y a que les universités huppées qui peuvent se le permettre. Grave injustice de la République qui apprend aux plus riches qu'en la matière tout se corrige et tout s'améliore. C'est à partir du moment où on sanctuarise par peur de se faire buter qu'on a un réel problème. Assumer ses difficultés est une manière de combattre la peur. Il en faut du courage aujourd'hui pour ça. Pourquoi ? Parce que les profs sont seuls face à la vindicte populaire. Ils se font lapider et ne font l'objet d'aucune solidarité dans l'exercice de leur fonction. Il faut la mort pour nous éveiller. Et nous éveiller sur quoi, sur notre nécessité d'abolir la liberté ? Mais allez crever bande d'enfoirés.

Si l'on veut sauver l'école, il faudra lever la chape de plomb que l'on fait couler sur elle. Cela revient à donner plus de liberté aux enseignants en les accompagnant d'un réseau permanent d'écoute et d'entraide, constitué par eux-mêmes et par des intervenants externes décentralisés. Il n'est pas possible que le prof continue à travailler seul ou sous le dictat d'institutions centralisées ou déconcentrées. Son autonomie pédagogique ne doit pas aller de pair avec sa solitude. La liberté c'est ensemble qu'on la gagne et non tout seul. Il n'y a pas de liberté que l'on gagne seul.

Je comprends tout à fait que mon discours puisse être maladroit ou sévère. Ne pas sanctuariser. Dire que nous sommes tous nus et l'affirmer debout est une manière de ne pas se coucher. Faire bloc face à la terreur, ça ne veut pas dire ne pas regarder nos faiblesses. On est collectivement coupables de la mort de cet innocent. Quand nous laissons vivre les foyers du terrorisme, que nous connaissons pourtant, quand des signalements sont faits et qu'ensuite rien n'est fait, nous sommes tous un peu coupables. C'est le pendant de cette nécessaire liberté de parole de l'enseignant, de la femme battue, de qui vous voulez. Si en face nous n'accueillons pas cette parole, si nous ne donnons pas suite, si collectivement nous ne la transformons pas en acte, alors nous sommes vraiment foutus.

23. Judaïté

Sujet pas évident. Surtout en ce moment. Ou peut-être justement en ce moment il faut en parler aussi. Non pas pour tout ramener à soi, mais parce qu'il y a encore et toujours un sujet.

Dans les dossiers du père figuraient ceux du grand-père. Janvier 45 premier courrier de demande d'indemnisation suite aux spoliations pendant la guerre. C'est une affaire qui durera jusque dans les années 60. La liste de tous ces biens pris par les Nazis. Ils se sont servis comme des voleurs. Ils ont pris la richesse là où elle était. Dans les entreprises, dans les foyers, partout où ils pouvaient.

Dans les dossiers de ton autre famille, l'histoire se fait jour. Histoire de judaïté. La fuite, la conversion, le secret gardé. Comme dans des milliers de familles qui se croyaient ceci ou cela. Tout d'un coup il est révélé qu'eux aussi ont un peu de cette histoire-là. Eux aussi ont dû fuir, ont tout perdu en chemin et on fait semblant d'oublier pour survivre. Jusqu'à ce que le secret gardé réapparaisse. Troublante coïncidence que de lire en ce moment *L'origine de la violence*.

En fait c'est comme si tout le monde était passé par la case judaïté. En réalité nous sommes tous juifs. Nous ne sommes pas religieux, nous ne sommes pas croyants, nous ne sommes pas pratiquants et pourtant tous un peu nous portons ce qui fait la judaïté, cet éclat qui fait que depuis des millénaires tout un chacun peut se voir devenir l'objet d'une forme d'inquisition, de spoliation, d'exclusion. Mais à la base il y a bien ce rayon de lumière dans les ténèbres et ce rayon de chaleur.

Je me demandais en repensant à tout cela, à toutes ces époques où le même schéma s'est reproduit. Comment se fait-il que depuis l'Égypte ancienne il en soit ainsi ? Parce que c'est la définition même du fait d'être juif qui veut ça. Mais il n'y a rien de définitif là-dedans, même si le regard de l'autre condamne à la mort, à la haine. Il est possible de braver cette position en franchissant la ligne et à condition de se dire que ce n'est qu'une vue de l'esprit. Jusqu'à ce qu'un trop plein de réalité vous ramène à votre position.

La relation des Juifs à la haute fonction publique est intéressante de ce point de vue. Être d'un corps de la haute fonction publique est le Graal de l'appartenance à l'État, à la totalité dans laquelle on vit. Bien sûr, très nombreux cumulent les deux. Et c'est ce qui fait leur grandeur. Ils ont franchi le gué, la barrière imaginaire qui fait dire à de si nombreux autres que non ils n'appartiennent pas à cela. Ce n'est pas eux. Ils sont condamnés à être sur le côté.

Être juif est bien plus une condition qu'une religion. Et donc oui en cela nous sommes potentiellement tous Juifs. Nous sommes tous potentiellement celui qui fera ce pas de côté et qui ne voyagera pas avec la totalité. Ce n'est pas une question de religion, c'est une question de tempérament. Et c'est pour ça que l'antisémitisme nous survivra. Parce qu'il désigne celui qui n'est pas comme. Et ça le groupe n'aime pas celui qui n'est pas comme.

C'est pour cette raison aussi que la lutte contre l'antisémitisme est un maillon essentiel de la lutte contre toutes les formes d'exclusion. Lutter contre l'antisémitisme c'est avant tout se battre pour le droit d'être ce que l'on veut, de ne pas être comme le tout, tout en y appartenant éperdument. C'est une équation impossible pour qui veut lisser le groupe et mettre tout le monde au taquet. En cela, le juif qui prône l'alignement a déjà cessé d'être juif.

Chacun est libre de se qualifier comme il veut évidemment, ce n'est pas à moi de dire ce qui est ou ce qui n'est pas. Mais je suis libre de le faire. Je suis libre de prendre cette liberté et de poser à un moment cette pensée sur le papier. Cette pensée elle m'apporte une réponse au pourquoi il en va ainsi depuis des millénaires. Elle me fait voir que cela ne changera pas tant que nous vivrons dans une société qui veut mettre tout le monde au pas. Elle me permet de comprendre que ce à quoi je dois m'attaquer pour défendre la société de tomber dans les pires atrocités ce n'est pas à telle barbarie ou telle autre. Ce à quoi je dois m'attaquer c'est à cette incapacité à ne pas voir une menace dans celui qui va défier nos fondements les plus absolus. À quel point faut-il avoir peur de prendre la tasse et de se noyer pour vouloir tuer tout ce qui vient ébranler les convictions qu'on s'est forgées ?

Le travail à mener est de rassurer, reconforter, apporter de la sécurité, apaiser, aider à voir avec gaieté, avec amusement, même ce qui nous fait chavirer, ce qui questionne nos certitudes. Ce travail nous devons le mener jusqu'à ce que tout le monde voie dans la différence une lumière chatouilleuse et non pas une lumière qu'il faut absolument éteindre. Je vois cette petite fée de lumière que certains pourront regarder avec émerveillement ou que d'autres tenteront de capturer.

Rassurez-vous, personne ne doit pouvoir vous atteindre. Mais pour pouvoir dire cela, il faut offrir toutes les conditions pour que vraiment personne ne soit atteint. C'est pourquoi racisme et pauvreté font si bon ménage. Je suis désolé d'en finir avec pareille banalité. Mais je ne suis pas sûr que nous ayons bien pris conscience de ce fait. La haine de l'autre est avant tout l'expression envers cet autre de la menace qu'il représente,

lui que l'on ne peut pas voir seulement pour ce qu'il est, une intéressante étrangeté.

24. Despentés

Merci à toi, toujours. Et aujourd'hui de nous avoir envoyé ce [lien](#). On a envie de rien en dire de plus. Alors je vais juste noter ce que je peux sans mettre stop. Tout ce qui a été écrit sur ce site jusqu'à aujourd'hui, 21 octobre 2020, précède l'écoute de cette lecture.

Je suis imperméable à rien...J'ai internalisé tellement de merdes. Oui on a une peau mais rien ne me sépare de la merde qui m'entoure....J'en viens à surveiller mes moindres propos...L'illusion que c'est chacun son stand...quand c'est le même trottoir pour tous....on aurait tous un univers. Bullshit. Il n'y en a qu'un d'univers. Rien ne me sépare de la merde qui m'entoure... L'épiderme n'est pas ma frontière...ta réalité me traverse...Nous sommes en contact permanent...Ta liberté me contamine...Ma liberté te contamine...L'exploitation impitoyable des uns par une élite. Le pouvoir par la force et le malheur pour tous.

Rien ne me sépare de la merde qui m'entoure sauf le désir de croire que ce monde est une matière molle...C'est la rage d'avoir raison qui nous lamine. La rage de tracer des frontières...Donner d'autres consignes. La même connerie mais avec d'autres qui en profitent. Il n'y a pas de rêve là-dedans. Si on dit révolution il faudra dire douceur...stratégie non productive...non efficace...Conviction que nous n'avons ni besoin d'avoir raison ni de donner tort....commencer à ressentir que nous sommes en position de force. Nous sommes en position de force...Car nous faisons l'expérience de vies différentes dans des corps différents...

Nous devons comprendre que s'ils sont ivres de rage, c'est parce que nous avons déjà commencé à gagner...Nos libertés contaminent et nous avons déjà commencé de changer le monde...Ils rêvent d'un papa absolu...ils rêvent soumission, obéissance, discipline...Nous avons l'avantage de ne pas croire qu'ils sont immuables...Ce qui est irrémédiable c'est le changement...Il y a la plasticité du réel. Leur narration n'est pas solide. Voilà ce que le Covid nous apprend...Leur narration n'est pas solide...Ce dernier tour de force est un dernier tour de piste...Ils sont des baltringues enchantés d'eux-mêmes...S'ils crient aussi forts...c'est qu'ils sentent qu'ils sont à bout de souffle...Cette autorité des puissants on peut se la carrer au cul...

La rafale de balles est réelle...Quel que soit l'imbécile qui s'en sert c'est lui qui écrira l'histoire...ils auront toujours besoin de corps gratuits. Rien ne dit que ces soldats et ces flics...Rien ne dira que demain les hommes ne diront pas le viol ne me fait pas bander...Rien n'a jamais empêché l'histoire de

bifurquer...Pour la première fois dans l'histoire de l'Homme elle n'a pas d'autre choix que de faire...Les marchés n'existent pas...Ce ne sont pas des géants à la col ère desquels on n'échappe pas...Ce que nous enseigne le covid. C'est que le jour où nous arrêtons d'y aller, tout s'arrête...Va donc la faire toi-même ta guerre...On n'est pas obligé pour les armes. On n'est pas obligé pour la guerre...Le patriarcat est une narration. Et elle a fait son temps...Parler est plus important que mordre...Nous qui n'avions jamais parlé...Ce qui compte c'est prendre soin de sa parole...Safe ça n'existe pas quand il faut déballer sa merde...Écouter sincèrement...Pas écouter ce qui nous arrange...Écouter sincèrement en prenant le temps d'entendre...Il nous faut apprendre à écouter sans que notre but soit de déclarer coupable ou non coupable...On s'en fout de qui est coupable...Nous devons apprendre à nous démettre des autorités....

...Il n'y a pas de frontière entre moi et la meute des tarés agressifs...Entre moi et eux il n'y a pas non plus de frontière fixe...Je suis aussi l'imbécile...Il y a contagion, propagation, impact...Nous sommes exposés les uns aux autres. Tout ce qui est émis nous impact et réciproquement...Je n'ai pas été battue aujourd'hui...J'ai des papiers ma peau est blanche...La culpabilité n'est rien d'autre qu'un isolement qui rend impuissant...Oui la nourriture que j'absorbe, c'est la détresse...Non je ne suis pas pure mais la culpabilité est toxique...J'ai conscience de toutes mes positions de privilège...Toutes les conditions de vie et de corps ne sont pas équivalentes. Ce que je dis est qu'il faut prendre conscience des tissus invisibles...Ce corps blanc pour lequel on a défini tant de frontières. Ce que je veux nourrir aujourd'hui c'est ma faculté d'écouter...Ce que je veux ressentir c'est que j'appartiens à la race humaine et aucune autre...Les croire ce qu'ils disent quand ils disent nous allons faire la révolution...Ce qui est immuable c'est que tout me traverse.

Ma génération ne voulait pas changer le monde...Elle y croyait trop à ce monde. Et elle croyait à tout ce qu'on lui disait. A toutes les générations on n'a pas échu le devoir de changer le monde...Ils sont gender fluids ou pansexuels...ils sont chamanes ou ils sont sorcières...Tout est possible à commencer par le meilleur et c'est une affaire de désir et pas d'autre chose. Je choisis de croire que nous ne saurons rien de ce que seront fabriqués les jours à venir...Je ne vois pas les animaux enfouir leurs déchets nucléaires...La douceur et la bienveillance c'est le contraire de l'exploitation capitaliste...C'est ce qu'on ne trouve pas sur les marchés...C'est ce qu'on n'enseigne pas dans les polices...

Rien ne me sépare de la merde qui m'entoure, rien, sauf le désir de croire que ce monde est une matière molle...que ce qui est

vrai aujourd'hui peut avoir disparu demain et qu'il n'est pas encore écrit que ce soit une mauvaise chose.

25. Tous.Anti.Covid

Évidemment quand on dit Tous Anti Covid c'est de la merde, ce n'est pas à cette pauvre appli qu'on s'en prend. On s'en prend à ses concepteurs, à ses promoteurs. On s'en prend à leur prétention. À eux qui disent *Mais oui je sais comment vous sauver. Regarde installe ces quelques octets, tu vas voir ça va te sauver la vie.* La même petite bande de nos gouvernants qui nous disaient que non les hôpitaux ça ne mérite pas tant d'argent, non l'école non plus, non. Ils viennent avec leur petite appli en croyant qu'elle va faire un reset de leurs conneries. Mais non les mecs, ça ne se passe pas comme ça. Il n'y a pas d'appli magique.

Oui je sais, vous ne dites pas qu'elle est magique. Vous dites qu'elle peut aider, en complément d'autres choses. Elle vient en 6^e position sur le petit graphique des choses à faire. Oui je sais. Ce n'est même pas le problème. Le problème est ce qu'elle incarne cette appli. Elle pose mille questions. Non pas quant à son fonctionnement, mais quant à ce qui l'entoure précisément, ce à quoi elle renvoie.

Ce à quoi elle renvoie, c'est un système de tests défaillants. Il ne faut pas être devin pour dire à la mi-mars, comme nous l'avons dit dès le dimanche 15 mars, que le sujet allait être les tests. Voilà la première chose à laquelle ça nous renvoie, à un système abject où le politique se trouve incapable d'imposer une campagne de tests dans un environnement dont on dit soit qu'il est ultra normé soit qu'il est laissé aux mains du privé. Ce à quoi renvoie cette appli, c'est à notre incapacité collective, mais d'abord à celle de nos dirigeants de mettre les points sur les i.

Alors cette appli apparaît comme une défausse et non pas un complément. Elle est la cerise sur le gâteau de la défaite. Elle est cette musique dissonante qui sort de la bougie que l'on met sur un gâteau dégueulasse. Et ce qui fait encore le plus mal, c'est de l'entourer de vanité, de prétention. De *Moi je sais. Et toi tu ferais comment ? On ne peut rien y faire, c'est tout ce qu'on a, et moi j'assume.* Non en vrai t'assures pas. Si t'assurais, tu ne serais pas dans ce gouvernement de merde. Tu serais dans la rue avec les soignants pour te battre pour plus d'argent. Mais ils ne peuvent même plus revendiquer maintenant. On va leur filer quoi ? 93 euros par mois ? Mais allez vous faire enculer sérieusement.

Et puis toi, qui roules avec eux. Mais pourquoi ? Pourquoi prétendre à ce point ? Pourquoi te gaver de ce pouvoir, de ces rires à gorge déployée sur les piles de morts ? Pourquoi t'engouffrer là-dedans corps et âmes ? Pourquoi ne pas te battre ? Non pas pour tout faire tomber. Mais juste prendre le

chemin de traverse. T'intéresser à ce qui fait notre humanité. Pourquoi foncer d'acronymes en feuilles de route, de conférence en cabinet ?

Pourquoi toujours gouverner avec des chiffres ? Pourquoi à cette appli, pour la rendre attractive, on y a ajouté le nombre de cas ? Vous n'avez donc pas compris que c'était une source d'angoisse ? Vous n'avez pas compris que c'était totalement improductif ? Pour vous donner raison, vous séduisez le citoyen avec ses putrides attractions pour des chiffres sensationnels. C'est nier ce qui se joue en ce moment. C'est nier ce qui nous anime. C'est nier cette tristesse et ce vent qui gronde en chacun et chacune d'entre nous. C'est nier que ces chiffres ascensionnels sont *notremesure* de *votredéfaite*. C'est nier les solutions. Les vraies.

Pourquoi nous demander de télétravailler seulement quelques jours par semaine ? Pourquoi ne pas nous libérer de ces contraintes ? Pourquoi ? Parce que ça vous fait trop peur de vous dire que peut-être nous pourrions être la voix de la raison. Parce que ça vous emmerde de vous rendre compte que ce qui nous sauverait serait un peu plus de notre liberté. Je ne suis pas en train de vous dire que nous devons aller en boîte de nuit ou dans des messes évangéliques. Je suis en train de vous dire que nous nous agglutinons dans des putains de clusters parce que *vous* nous imposez une vie qui *nous* rend tous collectivement malades. Et ça, c'est absolument insupportable. Surtout quand vous tâchez de rendre ce système mortifère supportable, avec une appli.

À ceux qui disent à chaque plantage de cette appli *Et ça se veut Startup Nation*, je dis que *Oui précisément, c'est ça la startup nation*. C'est faire avaler sous des pilules applicatives, cool et colorées un système qui nous broie et nous rend malades. Oui c'est ça la startup nation, c'est cette couche de peinture sur un corps décrépi. C'est ce petit enfant qui s'amuse à dire caca, à faire des prouts avec sa bouche et à casser tout partout en disant que c'est rigolo. Avec en plus une prétention terrible de penser savoir plus que tout le monde. C'est pire que le camelot qui vous vend une merde derrière un sourire à lui couper le visage. C'est celui qui vous prend votre pain, vous chie dans les mains, peint sa merde avec un joli pinceau et vous dit *Tiens, mange-la maintenant*.

26. Error / Amor

Elle a raison Despentés. Tout nous traverse. Toutes les décisions prises ici ou là nous traversent. Tout nous concerne. La pire merde comme la plus grande beauté. Faut pas l'oublier. La plus grande beauté. C'est con comme expression. Faut juste pas oublier que y a des choses sympas qui peuvent se faire assez facilement ici ou là. C'est accessible et inaccessible à la fois. C'est dur de franchir cette frontière entre le contre et le pour. Difficile de faire quand tout ce qu'on risque c'est de se prendre un coup dans la gueule. Le problème réside là. Dans le droit à l'erreur. C'est fondamental, le droit de se tromper. Mais au lieu de ça on nous évalue dès le premier âge. On nous note. Et si on est mal noté alors on est sanctionné. Et ça ça fait mal.

Il n'y a pas de raison qu'on dise à ma fille *Toi tu fais mal et je te sanctionne pour ça*. Non t'as juste pas à la sanctionner en fait. C'est la première terreur celle-là. C'est pas tant les profs qui sont en cause que ce qu'on leur demande de faire. J'ai la chance de ne pas avoir à noter mes élèves, on me laisse ma liberté. Les seuls qui peuvent me dire quelque chose, ce sont les élèves eux-mêmes. C'est à eux de parler. Dans ma classe ça doit être eux qui parlent. C'est ça le but. Quelqu'un disait qu'on écoute pas assez les élèves c'est vrai. On devrait juste les laisser parler. Au lieu de ça évaluation et baccalauréat. Le tout complètement galvaudé. On use la notation jusqu'à la corde.

Et qu'est-ce qu'il se passe après ? Trump. Oui je passe du tout au rien. Comme ça. Du prof à au bonnet d'âne. J'accuse la société de créer des bêtes pareil qui disent en permanence *Moi je sais moi j'ai raison moi je vous chie dessus. Je dis n'importe quoi et je vous emmerde. Notez moi à mon pognon et à mon gros bouton*. Et après ça donne quoi ? ça donne la virilité du septuagénaire *Moi la grippe je m'en bats les steaks. Si vous mourrez c'est de votre faute. Vous êtes trop pauvres. Vous êtes trop nuls*. Résultat ? Biden, autre septuagénaire, lui dit sans trop de détour qu'il a le sang de 200 000 américains sur les mains. Bon. Ils sont nombreux aux États-Unis mais il me semble que c'est moins que le taux du Royaume-Uni, de l'Espagne, de l'Italie, très en-deçà de la Belgique. La France quant à elle n'est pas si loin des États-Unis. Donc ça veut dire quoi ? On va lui dire à Macron vous avez le sang de près de 40000 Français sur les mains ?

Non ça tient pas. On a tous du sang sur les mains parce qu'on a mis au pouvoir ces gens qui se foutent de tout. Qui se moquent des professions indispensables et sous-payées. Pour eux, c'est la tune, la tune, la tune. Il n'y pas de mystère. Pour se faire élire Macron est aller chercher de l'equity comme il dit. Cette phrase veut tout dire. Oui il s'est battu comme un diable oui il

est allé sur le parking de Whirlpool pour sauver la démocratie.
Et après ? Le *en même temps* a ses limites.

Et non ce n'est pas que de sa faute si l'Etat, l'hôpital, l'école est dans cet état là. Alors on fait quoi ? On est tous fautifs. Tout nous traverse. Tout nous appartient. Chaque décision que prend ce gouvernement m'appartient. Je dois pouvoir leur dire sans cesse vous faites de la merde. Tantôt je dois, j'aimerais, pouvoir leur dire *Vous faites bien*. Mais non le bien on le crée près de chez soi. Ça sert à rien d'attendre quoi que ce soit de bien de ces gens-là. Le jour où on y arrivera c'est qu'on leur aura mis la pression maximale. Parce que chez ces gens-là. Bref vous voyez quoi.

Et quand je dis pression maximale, c'est pas jouer le jeu des flics. C'est pas jouer le jeu de la violence. Elle a raison Despentès. C'est jouer le jeu de la douceur et de la bienveillance. C'est si nous créons les conditions de la bienveillance et de l'amour que nous les mettrons sous pression. Parce qu'ils seront tous seuls comme des cons avec leurs bâtons. Il suffit juste de les ignorer ces enfants violents. De ne pas jouer leur jeu. Rien ne sert même de les évaluer. Il suffit de leur montrer ce qu'il y a d'amour en nous pour qu'ils laissent s'échapper ce qu'il y a d'amour en eux.

27. Jivaro

Le Petit traité de l'écologie sauvage d'Alessandro Pigniocchi est absolument fantastique. Au point que j'en viens à me demander si je ne suis pas Jivaro. Que se passerait-il si on respectait les animaux, si on prenait le temps, si on ne s'inscrivait pas dans une logique productiviste, si le pouvoir étatique et centralisé n'avait aucun sens, si nous étions nomades, si nous vivions dans la forêt. L'humour, le dessin sont les meilleurs véhicules d'une pensée qui ne veut pas se prendre au sérieux mais qui pénètrent pourtant bien le cerveau du lecteur pour toucher ses convictions les plus profondes.

Ce Petit traité si brillamment peint fait beaucoup de bien. Car il permet de penser *Je ne suis pas si fou que ça si ça se trouve. C'est peut-être le monde autour de moi qui est complètement fêlé. Oui peut-être que défendre l'existence d'un Etat est une chose complètement dérisoire, absurde, néfaste. Oui peut-être que nous ferions mieux de quitter tout ça pour un monde sans chef, un monde sans autre loi que celle de ne pas chercher à imposer, à s'étendre, à produire toujours plus. La rentabilité n'a aucun sens. L'économie n'a aucun sens pour moi. Aucun. Je n'ai jamais compris ces choses-là. Je me care des États. Jivaro je suis désormais.*

Et le monde dans lequel je vis c'est néanmoins celui qui a mené à l'adoption du décret n° 2020-1262 du 16 octobre 2020 prescrivant les mesures générales nécessaires pour faire face à l'épidémie de covid-19 dans le cadre de l'état d'urgence sanitaire. Et il est tout simplement hallucinant.

« Article 1^{er}. I. - Afin de ralentir la propagation du virus, les mesures d'hygiène définies en annexe 1 au présent décret et de distanciation sociale, incluant la distanciation physique d'au moins un mètre entre deux personnes, dites barrières, définies au niveau national, doivent être observées en tout lieu et en toute circonstance. »

A la différence de nombres des mesures qui nous sont imposées ou proposées, je considère que les mesures d'hygiène sont bien celles que nous devons respectées en premier lieu dans notre société malade et que les gestes, la distance des corps, doit être observée pour éviter toute contamination. Il n'y a pas de sujet là-dessus. Seulement c'est une chose de se le dire, de le respecter, de l'entendre dire et de le voir respecter et c'en est une toute autre de les voir inscrites dans un décret.

Nous avons un texte juridiquement contraignant qui nous impose de nous tenir à 1m les uns des autres. Ce texte qui parle du virus, sans le définir. Le virus devient un objet indéfini, inconnu, que l'on n'a pas besoin de définir. Un objet ambiant,

latent, que l'on ne cerne pas. Le virus. Le titre, reproduit exprès ci-dessus, nous éclaire. Il s'agit de l'épidémie de covid-19. Sans blague me direz-vous, mais alors pourquoi ne pas parler de l'épidémie de covid-19. Cette première ligne sent la hâte et le passage du côté de l'ennemi mental.

C'est dès cette première ligne que les choses deviennent dangereuses. Et je comprends mieux que « *Jean-Marie Burguburu, président de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, estime que « la banalisation de mesures restrictives des libertés n'est pas admissible ».* » (Le Monde d'hier). Lui parle de l'état d'urgence sanitaire. Moi je parle d'autre chose que ce décret trahit dès sa première ligne. Le mal est indéfini. Nous nous attaquons à un mal bien existant, mais indéfini. C'est comme si nous nous battions contre un esprit. Nous nous battons contre quelque chose qui n'a pas été pensé, réfléchi, cerné, décortiqué.

Oui bien sûr nous étudions le virus, nous connaissons sa biologie, mais nous ne l'avons pas regardé. Paniqués, nous disons le virus. Et nous ne réfléchissons pas. C'est ça que dit cette première ligne. Et direct, elle permet d'embrayer sur un contrôle des corps que jamais des individus n'avaient vécus dans une société et une sphère dites de liberté. Même en prison les corps ne sont pas régis de cette manière. Je ne dramatise pas. Évidemment, notre situation d'hommes et de femmes libres n'a rien à voir avec la situation d'un prisonnier. Ce qui est particulièrement choquant est d'écrire cela pour régir une société de liberté en disant « le virus » et au visa de quoi ? de l'urgence. Tout texte réglementaire se doit de comporter une section que l'on appelle les visas. Vu la loi du tant...vu le décret du tant... et là cette partie est finie par « vu l'urgence ». Absolument dingue. Mais non moins dingue que les 58 articles qui s'en suivent.

Oui c'est bien probablement nécessaire d'établir ce nombre de règles. Mais qui doit le faire, comment ? Quelle réflexion collective doit être menée avant d'y aboutir ? Ces règles ont-elles vraiment besoin d'être inscrites en tant que telles ? Si nous ne les respectons pas, majoritairement, ces principes, cela voudrait dire que tacitement au moins, nous laisserions crever les vieux, les pauvres, les malades. Ça ferait de nous des gros dégueulasses. Et alors ? Tout nous traverse. Nous sommes des tas de merde. Nous faisons crever tout un chacun en permanence. Cela serait vraiment différent ? On ne l'a pas sur la conscience le mineur mineur qui creuse les minerais de nos téléphones ? Et si miracle d'humanité on décidait factuellement de ne pas laisser crever tout le monde, ce serait beau non que ça ne vienne pas d'un décret ?

28. Couvreur

Cours, danse, élané, détaché, qu'est-ce tu t'en fous de ton passé. Sois bien en toi. Tin tu mérites plus que ça, soignes ta gueule, tes pieds dans le sol. Ouais tu peux être solide sur tes pieds. Rien ne pourra t'ébranler. Ça ne veut pas dire immobilité, ça veut dire légèreté. Danse ta vie putain. Qu'est-ce que t'attends. C'est ça la course, la vitesse, la légèreté, la rapidité. Confiant sur ses appuis. C'est carré, c'est bien rythmé. Pas déchaîné, chaque pied posé est le fruit d'un carré. Ce n'est pas une course haletante, non c'est une course maîtrisée. Il paraît qu'en imaginant les choses telles qu'on les veut, elles finissent par se passer. C'est un délire de neurones miroirs. Tu vois la flèche arriver dans la cible. Les yeux fermés. Le lendemain, elle ira dans la cible. Tes pieds seront solidement posés.

Donc tu te vois où demain? Ferme tes yeux putain et vois-toi. Demain, je me vois te porter et te montrer le monde. Me balader avec toi et te montrer les feuilles de l'automne. Je nous vois sentir à plein nez l'air de l'automne, des feuilles, de la rivière. Je nous vois appartenir à ce monde, je nous vois l'embrasser. Il est grand, mais nos pas sont ceux d'un géant, rien n'est hors de portée.

Les vêtements aussi c'est important, les lunettes qui gênent. Intolérables. Elles n'ont pas à être là si elles gênent, si elles défigurent. Exigence putain. Sois exigeant envers toi-même. Ouais tu le mérites, alors arrête de te contenter. Non il n'y a rien à tolérer qui te gêne. Alors vois comment tu vas changer tout ça qui ne te convient pas. Fais-toi le chemin dans ta tête vers ce toi que tu es et qu'il n'y a qu'à laisser apparaître sous ces multiples couches qui satisfont trop bien aux autres, car à l'intérieur, en dessous, tu es lumineux. Ça les éblouirait trop. Tu es solide. Il n'y a rien à négocier. C'est comme ça et ce sera comme ça. Parce que tu le veux. C'est comme ça.

Il n'y a pas de miracle derrière ceux que tu vois comme s'affirmant naturellement. C'est juste que pour eux ce n'est pas négociable. Ce sera comme ils l'ont décidé, comme ils l'ont dessiné dans leur tête. Seul dans leur coin. Ce sera comme ça pour eux, alors ce sera comme ça pour les autres. Si tu ne sais pas toi-même ce que tu veux, aucune chance que les autres te laissent passer. Ils sont autant de péages imaginaires qui feront primer sur toi la volonté des autres bien affirmée.

Alors, creuse. Creuse en toi ce que tu veux. Je n'arrive même pas à voir quelles chaussures je veux chausser. J'arrive à voir mon pull, C'est mon col roulé, c'est clair, ma gueule à peu près mais déjà elle est difforme, mon manteau passe encore même s'il m'est presque inconnu. Mais mes pompes, non. Ah si peut-être

sont-ce ces bottes ? C'est pas encore ça. Tiens je me vois avec une pelle, un râteau, jardinier. Mais je me vois avec des clefs de voiture. Je me vois parler à quelqu'un bien ancré, toi dans mes bras. Je ne me vois pas avec la foule et pourtant toujours quelque part il y a ce tribun, le leader charismatique, christique. Bien enfoui. J'imagine que tout jardinier, tout marin à la gueule patinée aurait pu être un de ceux-là.

Mais je ne me vois pas dans un bureau ou dans un resto, sauf pour y manger, solidement assis, sans m'empiffrer et célébrant un travail bien achevé. Il vient clore une période travaillée et ouvre sur un vrai temps de repos. Un temps indéfini. Je me vois organisant, coordonnant, donnant une direction, mais à l'extérieur. Je ne me vois pas faire ça en costume derrière un téléphone ou près de la machine à photocopie. Que de temps perdu devant la machine à café à regarder les trains passer.

Je me vois écrire une fois la pensée organisée, solidement établie, sans avoir besoin de mot en trop sans longueur prédéterminée, une longueur nécessaire à la pensée. Mais ce n'est pas le cœur de ma vie projetée. Non, celle-ci elle se vit au téléphone dans une voiture à travailler avec mille personnes. Je crois que je me vois bien plus couvreur qu'administrateur.

29. Caméra-café

- Salut

- ...

- Salut !

-...ouais c'est ça salut

- Quoi qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? T'as pas eu ta tartine ce matin ?

- Si si c'est juste que je ne parle pas aux tricheuses c'est tout.

- Quoi ? Mais à quoi j'ai triché ? On n'a jamais joué ensemble à quoi que ce soit. On se croise à peine à la machine à café.

- N'empêche. Tu vois c'est pour ça que je ne joue pas à ce jeu, c'est toujours pipé. Comme tous les jeux dans cette boîte de toute façon.

- Mais quel jeu bordel ? T'es complètement con ou quoi ?

- Le concours photo ! Voilà t'es contente ? Le concours photo. T'as triché.

- Mais comment on peut tricher à un concours photo ? J'ai même pas gagné, suis arrivée troisième ! C'est Gérard du courrier qui a gagné. T'es juste vénère parce qu'il a draché toute ta loc' à Palavas ?

- Mais ta gueuuule ! Ta photo elle date de tu sais quand ? De 2014 ! C'est mon téléphone qui le dit. Il peut pas mentir. Par contre toi tu peux mentir. Et puis c'est sûr Madame avec son poste haut placé peut se payer un voyage exotique. Il faut que tout le monde le sache ça hein ! Avoir des couchers de soleil violets, c'est ça sa vie à Madame Sylvie ! Et après elle peut prendre les gens de haut pendant le concours photo ! Mais elle est vide ta photo tu vois pas ? Comme tes vacances elles devaient être bien vides tes vacances. T'as dû bien te faire chier sur ta plage pourrie à prendre des petites photos de tes vaguelettes violettes là. Tu sais quoi même pas tu me payes je viens avec toi. D'ailleurs c'est quoi l'histoire t'as pas pris de vacances depuis 2014 parce que ton mari t'as quitté c'est ça ?

- Oh, mais c'est qu'il est aigri le garçon, il en a plein la calebasse de se faire traiter comme un valet, avec sa petite vie pourrie, avec son petit job de merde, avec ses vacances à la

con. Non, mais attends mon gars. Fallait te réveiller plus tôt hein. C'est pas de ma faute si t'as qu'un CEP...

- ...un doctorat.

- Un doctorat ! Ahahahah, mais qu'est-ce qui lui est arrivé au mauvais perdant ? Il s'est fait percuter par une autotamponneuse à la foire à neuneu ?

- Oui.

-...

- Oui on m'est rentré dedans, j'étais un peu bourré et après y a une mototamponneuse qui m'a écrasé. J'ai perdu la moitié de mon lobe gauche. J'arrive encore à lire et à écrire, mais je ne peux pas faire de connexion entre plus de deux événements à la fois. Alors c'est sûr ça complique les choses. C'est pour ça la seule chose que je sais à peu près gérer c'est les conflits d'agenda.

-...

- Non non tu pouvais pas savoir. Enfin n'empêche que t'as triché et ça ça a rien à voir. Désolée ou non.

- Mais ferme ta gueule.

- Nan je la fermerai pas ! Le règlement du concours photo est très clair *Seules pourront être proposées des photos prises au cours de l'année calendaire*. De l'année ! Pas de 2014 ! Ou sinon c'est de la triche enfin merde Sylvie réfléchis un peu. T'as tes deux lobes toi, alors sers t'en. Sinon quoi ? Tu le vois Gérard avec son congé sabbatique au pôle Sud il va nous mettre la race pendant tout son CDI.

- Tin, mais t'es vraiment un nazi jaloux toi c'est pas vrai !? Va t'occuper de tes chats quoi, ça te fera du bien ! Et lâche-nous la grappe avec ta vie de merde.

- Ouais bah eux au moins ils trichent pas ! Les chats je veux dire. Pas les nazis, les chats. Enfin t'as compris quoi. Nazi toi-même !

- Ça va ? Tu t'es engueulé avec Sylvie ?

- Ah salut Gérard. Non non elle a triché au concours photo c'est tout. Rien de grave. Sinon ça va c'était bien le pôle Sud ?

- Ah non c'est le cône Sud. Ushuaia tout ça. À 5000 km quoi. Et toi ? Palavas, c'est ça ?

- Ouais c'est ça...Nazi va.

30. Entrelacs

Hier, je voulais écrire sur les nazis j'ai transformé ça en une sombre histoire de machine à café. Il va pourtant falloir s'y mettre. En tombant sur le livre du tarot de Alejandro Jodorowsky (oui oui celui de l'Incal, de La Caste des Métabarons), j'ai appris dans mon ignorance infinie que lorsque l'on fait un mandala du tarot, ça donne une [svastika](#), soit une croix gammée. On le sait, la croix gammée est absolument partout dans toutes les cultures du monde depuis des dizaines de milliers d'année (littéralement 12 000 ans au moins). Et grâce à Jodorowsky, j'ai appris ce que voulait dire gammée. En fait c'est le gamma grec, voilà. Vous le saviez peut-être ? Moi non. Vous allez me fouetter ? Me rire au nez ? Les branches forment des gammas, voilà. Alors forcément puisque je suis en train de finir *L'Origine de la violence*, les connexions se font.

Hitler, vulgaire, moins que rien, misérable, rempli de haine et d'animosité, découvre le pouvoir de la parole, de sa capacité de chef de l'enfer, de leader du mal lors de réunions plus ou moins politiques dans une Allemagne où plus rien n'a de sens. En gros, c'est à peu près ça l'histoire en bien mieux racontée dans le livre de Fabrice Humbert. Évidemment, c'est ce type de « roman » qu'il faut enseigner tout au long de la vie, pour bien comprendre. Les livres d'Histoire, je ne sais pas s'ils arriveront un jour à mieux raconter l'Histoire que les romans.

Parenthèse : c'est quand même dingue à quel point notre école est merdique. Je ne vais pas la sacrifier, non ne comptez pas sur moi pour ça. A chaque fois que je vois un livre qui m'apprend l'Histoire pour de vrai, j'ai envie de hurler face à ce temps passé pour rien sur les bancs du primaire et du secondaire. Personne ne racontera la Révolution française comme Éric Vuillard. Aucun prof. Et pourtant on nous a bien fait chier avec ça. A l'école, on perd notre temps en attendant ces lectures-là et pendant ce temps perdu on tue notre créativité à base de notations sur des savoirs insignifiants. C'est révoltant. Parce que pendant ce temps on ne nous apprend rien d'autre. Une catastrophe. Fin de la parenthèse.

Bref, pendant que d'un côté de mon cerveau je suis sur Hitler, de l'autre je suis sur le tarot et les connexions se font autour de la croix gammée. Parce que pendant que l'Allemagne s'effondre, en fait beaucoup de gens se regroupaient autour de savoirs plus ou moins mystiques. C'est quelque chose de bien connu, c'est certain. Mais pourquoi ne nous l'enseigne-t-on pas ? Par faute de temps ? Non je ne crois pas. Par ignorance crasse. Donc la croix gammée viendrait, toujours selon Wikipedia soit selon le savoir commun, de ces croyances mystiques qui sont une des racines du nazisme.

Ainsi, la société Thulé tiendrait son nom d'une des locations mythiques « *suggérées comme le foyer de la société originelle des surhommes* ». Dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, la société Thulé serait un des groupuscules qui auraient mis en germe la pensée d'une sorte de race supérieure. Mais pas exclusivement car de très nombreuses autres « sociétés » auraient développé ce qui est appelée l'ariosophie, laquelle « *postule que la « race aryenne pure » descendrait d'entités divines interstellaires s'engendrant par l'électricité.* » On en était sérieusement là à cette époque.

Et c'est là qu'on rigole un peu moins, car aujourd'hui on croit sérieusement en des complots selon lesquels le monde serait en train de s'électrifier, selon un hoax édité par un pseudoscientifique du nom de Thomas Cowan, afin que des entités puissent en prendre le contrôle, humains compris. Oui c'est une des théories du complot qui existent et qui alimentent par exemple un discours anti-5G.

Quitte à faire des allers-retours, allons-y gaiement, la page sur le mysticisme nazi, nous parle aussi du « Cercle Swastika », lequel ouvre « *une école ariosophique à Pressbaum (cours sur les runes, les biorythmes, le yoga et la Cabbale). La Société ariosophique comptait parmi ses membres Schwartz-Bostunicht (anthroposophe proche de Rudolf Steiner, le chef de la théosophie-anthroposophie en Allemagne, puis proche d'Alfred Rosenberg, professeur et colonel SS), Wehrmann (astrologue, fondateur de la SA de Pforzheim).* »

Et là soudainement on rigole moins, parce qu'on commence à voir des mots-clefs assez fréquents ces temps-ci, genre yoga, biorythmes, antroposophie. Tout ça non pas pour remettre un sou dans la machine et dire que tous ceux-là sont des nazis, non. Mais pour voir des parallèles que l'Histoire nous offre. Nous vivons une période de crise où rien n'a de sens, où notre économie tourne à l'absurde, où nous sommes de plus en plus pauvres, de plus en plus menacés, de plus en plus angoissés et de plus en plus croyants dans des pseudosciences. Alors, quand on voit des banderoles comme celle en illustration de cet article, on prend peur. Oui dans les manifs des gilets jaunes à Bordeaux, le 12 septembre 2020 il y avait des banderoles *Racine carré de masque+vaccin+nanoparticules+5G=* On ne voit pas le résultat mais on imagine bien qu'on sombre dans le délire absolu des théories complotistes démêlées [ici](#). Pour autant, ce qui est intéressant est que cette photo servait d'illustration très mal choisie pour un article dont la conclusion était que la pandémie trouvait ses racines dans la pauvreté, dans l'obésité et le diabète, dont la pauvreté, lorsque ce n'est pas la vieillesse.

Ce qui est fou, c'est qu'on est tous tout le temps sur cette ligne de crête entre le vrai et le faux. D'un côté, oui donner

raison aux pauvres d'une manière non absurde nous sauverait des conséquences absurdes et ravageuses de l'épidémie. Et de l'autre bah on a dans ces cortèges des anti-vaccins par milliers. C'est pareil dans chacune de nos activités aujourd'hui. Quand on fait du yoga, on a toutes les chances de tomber sur des personnes qui viennent nous parler de flux énergétiques, de trucs un peu chelous. Et comme on ne sait rien de rien sur tout, que ça ne nous fait pas de mal, au contraire, on prend. Et comme on voit en parallèle que tout ce qu'on a fait jusque-là nous mène vers l'absurde on se dit que *La vérité est ailleurs* et donc on se met à croire aux extraterrestres, aux cristaux, aux esprits de la forêt, à la purification de l'ambiance énergétique de notre maison grâce à des bols chantants, etc., etc.

Mais il est envoûtant ce bol, il est joli. Alors on le fait chanter. Et on se demande s'il n'aura pas un effet apaisant. Car moi-même dans mes cours de Yin Yoga j'étais accompagné d'un bol chantant. Et je peux vous garantir qu'à force de me prendre pour une pierre dans une pièce énergisée, je me sentais vachement mieux. Les nuits passées après étaient littéralement dingues. Et puis il y a l'esprit d'ouverture nécessaire, le libre arbitre, l'absence de préjugement. On cherche à découvrir, à s'ouvrir. Et surtout on se dit que notre bien-être n'est pas dans ce système malade qui nous appauvrit, nous exploite, nous annihile et nous tue. Ce qui rend d'autant plus facile de tomber dans l'ère de la post-vérité.

Je ne lis pas dans les cartes et je n'ai pas de boule de cristal. Mais ça plus ça plus ça...ça fait un peu flipper. Ce qui est drôle est qu'aujourd'hui la vidéo sur l'électrification du monde précitée a été retirée de Youtube et contestée par la société anthroposophique française. C'est amusant car des anthroposophes accusés d'être des pseudoscientifiques sectaires tentent de se démarquer d'un théoricien du complot. Oui ce serait amusant si toutes ces nuances de faux et de vrai n'atterrissaient pas dans une société malade incapable de lire le réel. On en revient à l'école.

Et pendant ce temps, l'avortement est interdit en Pologne. Voilà. Et ça, ça me fait dire quoi ? Que dans ce marasme de merde, il y a mille sociétés pourries pleines de faux et de vrai, pleines de terreau pour toutes les pires choses. Qu'au moment où j'écris ces lignes il y a de petits groupuscules qui se réunissent pour mettre un terme à cette société moribonde et que, si nous ne faisons rien, ils mettront sur pied une société au potentiel de dangerosité inégalé. A tel point que ce qui est déjà atroce en soi, l'impossibilité d'avorter en Pologne, risque bien si nous ne faisons rien de nous paraître presque anecdotique. Donc à toutes ces femmes et à tous ces hommes qui se lèvent dès aujourd'hui, je dis merci. Je me demande seulement s'il ne faut pas passer directement à l'étape d'après.

Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ? je pense que l'idée est de parler avec le plus de monde possible d'un côté et de l'autre taper du poing sur la table dans des réunions pour que nos gouvernants soient obligés d'agir de la meilleure des façons. Pour cela aujourd'hui il faudrait adhérer à En Marche en gros. Pour d'un côté parler aux gens dans la rue et de l'autre casser la gueule de tous les apparatchiks de ce parti et remonter petit à petit jusqu'au président. En gros, il faut prendre le pouvoir par les deux bouts. Et ça, ça se fait par un engagement personnel.

Hitler gueulait, eh bien je vais gueuler plus fort que lui pour lui faire fermer sa gueule. Pour qu'en réunion il ait quelqu'un qui fasse plus grande impression et qu'il reste dans sa merde seul dans son coin. Ou qui sait ? Qu'il devienne quelqu'un de bien. Ç'aurait été plutôt plaisant ça comme uchronie : quelqu'un qui croise Hitler pour le transformer en quelqu'un de bien avant qu'il parte en guerre. Si ça se trouve on en a évité plein des Hitler juste en parlant.

31. Le prix de la vie

Nous y revoilà. J'ai bien fait de continuer à écrire ici. *Life under covid*, c'est pas fini. Est-ce que ça le sera un jour ? On peut se le demander. Horizon mi-2021 ? Oui peut-être. Hier, je n'ai pas voulu écrire de suite. Je n'ai donc pas écrit qu'au moins comme ça on ne se fera pas poignarder. Car c'est à ça qu'on pense aussi quand on va dans la rue. Et c'est ce qui est arrivé ce matin. Voilà. 29 octobre, nouvelle attaque au couteau.

Mais hier j'étais presque apaisé en écoutant le président. Il y a plus de sept mois maintenant, au même moment j'écrivais ma colère. Là je suis presque apaisé. La première fois s'est bien passée. Je sais que nous sommes résilients. Et désormais je suis presque privilégié. Je sais que je n'aurai pas le sentiment d'être abandonné par tous les amis partis au vert. Car les écoles sont ouvertes. Donc ça va aller. Des gens vont pouvoir travailler. Voilà autant de choses qui paraissaient nécessaires à l'époque et qui vont finalement être appliquées. Sauf pour les libraires, vraiment. Mais bon ils se débrouilleront on l'espère.

Et franchement je dois dire qu'hier Macron en prenant une par une les mesures que l'on aurait pu prendre mais qui n'auraient pas été suffisantes m'a presque convaincu que oui c'était bien une nécessité de devoir se reconfiner. Et quand Castex explique ses choix à la Nation, il dit aujourd'hui « *il n'y a pas d'autre solution* ». On en serait convaincu, si l'on n'était pas prêt à discuter le postulat de cette affirmation.

Car les arguments ne seraient pas tellement sur le comment sauver la vie mais sur le faut-il sauver la vie humaine et plus particulièrement faut-il sauver ces vies humaines, les vivantes, les mourantes ? Si l'on veut éviter le tri dans les services, en l'état on n'a pas le choix, il faut reconfiner. Ça, à la limite, on l'entend. En amont, à partir des [calculs](#) de Patrick Artus, c'est donc que l'on a déboursé 6 millions d'euros par vie humaine. 6 millions d'euros pour une vie humaine. La vie humaine en tant de covidie aurait donc ce prix. Quelques remarques.

Tout d'abord, rappelons qu'il n'y a pas que le chiffre de l'argent, il y a le chiffre de nos libertés. A l'époque on s'était déjà tristement « amusé » à ce genre de petits calculs pour dire que mille vies enfermées valaient une vie de sauvée. Hier soir, 28 octobre, Macron nous a dit que nous nous enfermions pour éviter 400 000 morts. Cela signifie que globalement on va enfermer 40 millions de personnes pour éviter 400 000 morts. On est donc descendu à 1 pour 100. Le prix de l'immunité collective versus notre liberté de mouvement. Le coût est donc plus faible que celui que l'on estimait, du point de vue de nos libertés.

Ensuite, c'est une question compliquée que d'explorer le coût monétaire de la vie humaine. Ou plutôt les coûts de la vie humaine nous dit-on [ici](#). Chaque vie n'a pas la même valeur. C'est un fait. Regardez les assurances-vie, les mutuelles, les amendes au volant, les peines de prison, etc.

En plus d'être tous relatifs, ces calculs sont au surplus dérisoires, inutiles est nécessairement faux. Par exemple, ce calcul se fonde entre autres données sur un chiffre de 20 000 personne sauvée par mois lors du confinement. Ce qui est déjà un chiffre contesté en soi. Puisque d'autres [disent](#) 60 000 sur tout le confinement et que Macron nous dit hier que l'immunité collective coûterait 400 000 vies. On ne sait pas sur combien de temps remarquez.

Enfin ce n'est pas tant en vie qu'il faut compter, mais en année de vie. Quelle vie a-t-on sauvé ? celle de la personne âgée ou celle du jeune diabétique ? Même si ce n'est « que » un million d'euros la vie humaine, à la volée, ça fait disons entre 20 000 et 100 000 l'année de vie humaine. Est-ce cher payé ?

Car finalement, c'est sur cette question qu'on aboutit nécessairement. Au vu de la population, nos libertés sont dérisoires par rapport à l'argent. C'est pour ça que nos dirigeants ne peuvent que refuser un débat démocratique. Car si on demandait aux Français *Que pensez-vous que nous devrions faire en l'état de nos capacités ? A tort ou à raison, on arriverait vite à Combien estimez-vous la vie d'une personne à risque (personne âgée, diabétique, pauvre, en surpoids...) ?* Et très clairement la population française ne vous dira pas 6 millions d'euros. Elle vous dira *Donne*.

Elle vous dira *Donne-moi l'argent. Tu vas voir ce que je fais avec 6 millions d'euros. Avec 6 millions d'euros par tête de pipe sauvée, je te construis des palais pour réfugiés, des écoles, du revenu universel en veux-tu en voilà pour les sans-emplois, de l'isolation pour les fenêtres, autant d'argent qui me permettra de sauver la planète et pas que ? Autant de millions qui sauveront bien plus de vies au final que ces 20 000 vies par mois. Surtout que les vies que l'on sauvera seront les vies de nos enfants et non pas de nos vieux mourants. Voilà ce qui se passerait.*

Donc finalement c'est bien la [mère No\(b\)ël](#) qui a gagné. Nous avons bien un confinement de l'Avent pour sauver l'esprit de Noël...et faire primer les vivants.

32. Bruno's remix

Remix du [discours](#) de Bruno Lemaire sur les mesures d'urgence économiques du 29 octobre 2020.

Ce confinement est un coup dur pour **toutes et tous**. Je pense en particulier aux **plus précaires, aux personnes qui, à un titre ou un autre, sont en situation de souffrance**.

Nous voulons leur dire que le soutien **affectif** de l'État sera encore plus fort que lors du premier confinement. Tout simplement parce que **nous avons été fragilisés** par la lère vague, par le climat d'incertitudes, et **que nous avons** besoin de notre soutien total, financier et moral. Comme lors du 1^{er} confinement, je serai à **vos** écoute tous les jours.

Tous les jours vous pourrez m'appeler, m'écrire...on fera des Snaps et des storys. Je viendrai garder vos enfants quand les crèches seront fermées, je vous ferai à manger avec les libraires de votre quartier. Dès aujourd'hui j'ai décidé de rétablir la cellule de continuité **affective**. J'ai également repris les **séances de massage hebdomadaires avec les plus grands maîtres en la matière**.

1) Le fonds de solidarité

Le fonds de solidarité sera réactivé pour **toutes et tous** et massivement renforcé pour la durée du confinement. C'est un soutien vital pour les plus **démunis**. Je pense aux **réfugiés, sans-emplois, demandeurs d'asiles, esclaves modernes, travailleurs si essentiels et toujours aussi spoliés. Arlette si tu nous entends !** Je pense aussi à **toutes celles et tous ceux pour qui Noël est un moment de chaleur, de soutien, parfois unique, trop unique dans la vie de personnes que le marché laisse sur le côté.** Je rappelle que lors du confinement de mars dernier, nous avons mis en place une indemnisation de 1500 € pour **toute personne en-dessous du seuil de pauvreté**. Nous allons aujourd'hui renforcer massivement ce dispositif afin de **l'étendre à toute personne gagnant moins que le SMIC horaire**. C'est un soutien considérable de l'État. L'État a toujours répondu présent, et l'État continuera à répondre présent.

2) Exonération d'impôts

Jusqu'à présent, l'exonération des impôts ne pouvait bénéficier qu'aux entreprises les plus **puissantes**. Nous allons renforcer et élargir massivement le **paiement de l'impôt afin d'en répartir équitablement le poids, envers les plus riches**. Bien entendu, les personnes qui **se lancent dans la vie avec des propositions**

bénéfiques à toutes et tous bénéficieront d'exonérations totales de leurs **cotisations** sociales.

3) Prêt garantis par l'État et prêts directs de l'État **aux étudiantes et étudiants**

Nous allons adapter les prêts garantis par l'État à la situation nouvelle créée par le confinement et aux demandes des **étudiantes et étudiants**.

Annonce 1 : Comme annoncé il y a quelques jours, les **étudiantes et étudiants** peuvent désormais contracter un prêt jusqu'au 30 juin 2049 au lieu du 31 décembre 2042.

Annonce 2 : L'amortissement du prêt garanti par l'État pourra être étalé entre une et cinq années supplémentaires, avec des taux pour **étudiantes et étudiants étrangers** compris entre 0 et 0,5%, garantie de l'État comprise.

Nous allons encore renforcer ces dispositifs.

Annonce 3 : **Toutes les étudiantes et tous les étudiants** qui le souhaitent pourront demander un nouveau différé de remboursement d'un an, soit deux années au total de différé.

Annonce 4 : Nous avons également vu avec la Banque de France pour que ces demandes de différés supplémentaires ne soient pas considérées comme un défaut de paiement des **étudiants**. N'ajoutons pas aux difficultés économiques des **étudiants** une stigmatisation qui les empêchera de rebondir.

Annonce 5 : Enfin, l'État pourra accorder des prêts directs si **certains étudiants** ne trouvent aucune solution de financement. Nous avons provisionné 500 millions d'euros à cette fin. Ces prêts d'État pourront atteindre jusqu'à 10 000 € **par semestre** pour les **étudiants en lettres** ; 50 000 € pour les **étudiants en arts plastiques**. Pour les **étudiants en poterie**, l'État pourra accorder des avances remboursables **non plafonnées**. Ces mesures apportent des solutions de trésorerie à **tous les étudiants des filières perçues comme les moins lucratives** conformément aux engagements pris hier devant les Français par le président de la République.

4) Prise en charge des loyers

J'avais pris l'engagement de régler la question des loyers, qui pénalise un nombre très important **d'entre nous**. **A la grande surprise de toutes et tous et sans concertation préalable, j'irai au-delà de cet engagement.**

Annonce 1 : **Désormais, le logement est gratuit pour qui respecte son environnement, n'a pas de quoi se nourrir bio et souhaite prendre soin de son entourage, qu'il soit familial ou à l'échelle de son quartier.**

Tout bailleur qui sur les trois mois d'octobre, novembre et décembre 2020, **prélèvera** au moins un mois de loyer, **se verra taxé à hauteur** de 300% du montant des loyers **exigés**.

Nous évaluons la dépense de l'État pour **cette annonce** à environ **beaucoup d'argent. Mais ça en vaut la peine.**

Enfin, j'incite les habitantes et habitants de la planète Terre à avoir un comportement de consommation **harmonieux**.

Privilégiez **la culture du sol, la vie au grand air, si ô grand jamais vous voulez manger des animaux, soyez noble dans cet acte, à égalité avec l'animal**, achetez grâce au *click and collect* des livres chez votre libraire **et échangez les vêtements avec vos voisins** préférés.

6) Financement

Annonce 1 : Toutes ces mesures représentent un coût que nous évaluons à **beaucoup d'euros** par mois de confinement, **mais on a bien compris que ça n'avait pas d'importance**.

Nous devons **toutes et tous** adopter un comportement volontariste et responsable. **Alors voilà. C'est tout pour moi.**

Seul le prononcé fait foi

33. Complot

C'est sûr qu'*ils* voudraient s'y prendre autrement, *ils* pourraient difficilement faire mieux... pour nourrir tous les complots de la Terre. En fermant les libraires, le gouvernement nourrit une croyance selon laquelle, *ils* veulent nous décérébrer. Tout d'un coup, ce simple fait de fermer des librairies - d'une immense stupidité, il est vrai - fait gagner la thèse selon laquelle l'humain se fait manipuler jusqu'à devenir une bête ou un robot, c'est selon.

Pour ces gens-là, ceux qui croient au complot, ceux qui doivent absolument se raccrocher aux branches, à une certitude, à une vérité, il n'y a pas d'autre raison derrière les mauvaises décisions que l'on nous inflige que celle de la manipulation. Ces gens-là sont incapables de penser simplement que oui c'est vrai nos dirigeants n'ont aucun respect pour le temps de lecture, que les libraires sont des gens pauvres, qui ne votent pas pour eux. Et donc que oui ça ne mange pas de pain de fermer une librairie parce qu'un libraire est impuissant. Et qu'il faut toujours mieux s'allier avec des puissants.

Ces gens-là qui croient en n'importe quoi sont incapables de voir que nos dirigeants sont de petits êtres idiots et peureux qui ont peur des riches et des puissants. Nos dirigeants les adulent, ils les admirent. Dans ce monde où l'on exerce le culte du fric et des armes plus que tout autre chose, on a du mal à s'en prendre aux grands chefs d'entreprises. Les complotistes ne peuvent pas s'arrêter à ça.

Pour les complotistes, il est plus satisfaisant de croire qu'*ils* se retrouvent dans des cénacles privés, cachés des yeux de tous pour manigancer. Oui c'est vrai que nous subissons un manque de transparence patent. Mais le discours sur la démocratie, le pouvoir et ses ressorts sociaux a été remplacé par un discours pseudo-scientifique tourné autour de la recherche d'une vérité que l'on nous cache. La recherche de sensationnalisme, la paranoïa, la flemme, l'absence de compréhension du monde, les biais cognitifs divers et variés, l'égoïsme, la croyance que l'on est l'élus que l'on menace, voilà tous les ressorts de cette nouvelle ère absolument sordide qui nous attend.

Car c'est bel et bien vrai. Nous vivons à l'ère de la post-vérité. Personnellement je n'avais pas pris la mesure de ceux qui nous ont alertés il y a quelques années. Face aux décisions de nos dirigeants, je ne suis pas de ceux qui pensent qu'ils ont tout organisé, qu'ils ont un but. Ce type de raisonnement est complètement absurde et dangereux. Il est désormais de notre devoir de le dire, le crier haut et fort, car aujourd'hui j'ai l'impression que nous sommes bien minoritaires. C'est cette

phrase de Mill (ce qui suffira à me faire rentrer dans le camp de ce *ils*) citée par [Gérald Bronner](#) « *le mal n'a besoin de rien d'autre pour s'imposer que l'apathie des gens de bien.* » De moins en moins de personnes sont capables de penser au-delà de leur raisonnement complotiste. Mais il faut que les gens de bien leur résistent et s'opposent à la merde que ces gens-là sont en train de répandre sur notre monde *Forcément on nous cache des choses et ces choses sont terribles, sombres. Ils ont un plan.*

Au départ ces gens-là sont seuls, ils sont ciblés sur les réseaux comme tels, comme faibles et se font gaver de *fake news* à longueur de journée. C'est le business model qui veut ça. L'économie pas un complot, l'économie. Leur mal-être dans le monde trouve dans ce torrent de mensonges une raison d'être au monde entier : *ça a été voulu comme ça. Je suis malheureux, on me juge inapte et je me juge inapte de ce fait, parce que ce monde est tourné contre moi. Ce monde me veut du mal, il veut du mal aux gens comme moi. Et je ne peux rien faire d'autre que de me terroriser dans ma croyance. Je ne vais pas me battre non, je vais touiller ma merde tranquillement.*

Et oui ceux qui nous gouvernent ne nous veulent majoritairement pas du bien, et à toi encore moins. Nos dirigeants sont complètement cons mais on le sait par avance. C'est pour ça qu'on se bat. Il n'y a pas besoin de complot pour ça. Pour ma part, je suis des partisans de la débilité, du mal lancinant, de l'absence de courage et de réflexion. La volonté de puissance fait devenir nos dirigeants complètement cons. C'est aussi simple que ça mais c'est trop simple pour ces gens-là. Le pouvoir fait prendre de mauvaises décisions à nos dirigeants. C'est bête mais c'est comme ça. Et malheureusement, ces mauvaises décisions forment un ensemble, une toile hasardeuse et non prédéterminée qui se déverse sur nos gueules. Ce fait du hasard et de l'absence de plan global, les complotistes ne peuvent plus l'assimiler. Ils continuent de se faire abreuver de fausses nouvelles en restant devant leur écran. Le problème est que désormais, ils ne font pas que rester devant leurs écrans, ils se mettent à marcher avec des banderoles ineptes, s'en prennent à des antennes, à des vendeurs de pizza, etc.

C'est une chose très dangereuse qui nous arrive. Beaucoup de chercheurs travaillent sur cette question évidemment. Une conclusion de leurs travaux est qu'il nous faut continuer à cultiver le doute, l'indépendance de pensée, pour ensuite tourner ce doute à l'encontre des scénarios complotistes, ce qui signifie couper toutes les branches auxquelles la misère peut se rattacher. Continuer à éveiller les consciences, ça veut dire continuer à douter. Et une fois que l'on a douté, parvenir à une forme de vérité, de représentation du monde qui nous permette de vivre mieux, ne soit pas de l'ordre du délire paranoïaque et ne corresponde tout simplement plus à la vérité.

Mais non, au lieu de tous nous apprendre collectivement à réfléchir, on va s'en prendre aux réseaux sociaux, à la liberté d'expression, on va laisser les esprits des gens dépérir et on va gentiment cramer à petit feu sur le bûcher de ce délire collectif que nous sommes en train de voir naître.

34. Lionel

5h du mat', insomnie, vous écoutez France inter. [Plongée](#) dans les archives du Conseil constitutionnel. 25 ans après, les documents voient le jour. Ils sont extirpés de leur malle. Les journalistes s'en saisissent. Ils ne sont pas déçus et nous non plus. Il y a 25 ans. 1995. Élection présidentielle. Chirac versus Jospin. La gauche est présidente depuis 1981. La France est gouvernée à droite. Sévèrement. Par un certain Édouard Balladur. C'est l'époque des Guignols. On se bidonne autour de la politique. [Mangez des pommes](#). C'est bon vous y êtes ?

Lors du débat de l'entre-deux-tours, Jospin dit en substance à Chirac qu'il le soupçonne d'avoir truqué ses comptes de campagne. L'intéressé considère qu'il revient au Conseil constitutionnel d'en juger. Ce qui est vrai pour cette première fois comme pour les suivantes.

Archives à l'appui, les journalistes de 2020 épluchent les archives du Conseil constitutionnel. Le soupçon de Jospin était bien fondé. L'émission raconte comment le Conseil constitutionnel a, contre l'avis des rapporteurs de cette même institution, manœuvré pour permettre au président élu de ne pas être impliqué dans une affaire de manipulation de compte électoral. Pour le cas de Jacques Chirac, président élu, il en résulte la [décision](#) n° 95-86 PDR du 11 octobre 1995. Ses comptes sont approuvés, alors même qu'ils sont totalement irréguliers.

C'est répugnant et dégueulasse. C'est ce soi-disant sens du [devoir](#) de ceux qui se disent serviteurs de l'État à une institution qu'ils considèrent comme politique alors qu'il ne suffit que de leur volonté pour en faire la plus haute juridiction du pays. Ce que le Conseil constitutionnel est bien devenu depuis, sans pour autant avoir corrigé tous ses travers.

Mais le fait sur lequel je voulais revenir, qui n'est pas évoqué dans le reportage, est que Lionel Jospin a été membre jusqu'à l'année dernière du Conseil constitutionnel. J'ai voulu imaginer sa première journée en tant que membre du Conseil. J'imagine qu'il devait savoir avant. Au-delà de son intime conviction, des gens ont dû lui raconter dans les détails, et plutôt cent fois qu'une, mais tout de même.

Nous sommes le 6 janvier 2015, Lionel se réveille. Il est content. Il a passé les fêtes à l'île de Ré. Il est reposé. Il va pouvoir s'intéresser à d'autres choses. Il sait que c'est triste d'en arriver là sans être passé par la case président. Alors quand il fait son nœud de cravate il est un peu amer. Comme toujours désormais depuis plus de 20 ans. Mais c'est comme ça.

Et puis il a de la chance tout de même. Il y a pire comme retraite. Il va travailler au Palais-Royal. Et être juge suprême c'est tout de même fichrement intéressant.

Mais Lionel ne pense pas à sa cravate, à ses lunettes, à ses chaussures, à sa parka, très chiraquienne finalement. Il ne pense pas au baiser qu'il dépose chastement sur la joue de Sylviane pendant qu'elle finit de boire son café dans cette robe de nuit qui lui va si bien. Non il ne pense pas à tout ça. Déjà il parcourt ce chemin qu'il a parcouru tant et tant de fois dans sa tête.

Il sait exactement où il va aller dès son arrivée rue de Montpensier. Oui on va lui présenter son bureau, lui donner son badge. Oui, il donnera le change. Il sera aimable, courtois. Non, il ne fera pas le pressé ou celui qui s'en fout. Il sait que ces premiers contacts sont importants. Alors il sourit. Et il sourit sincèrement. C'est ce qui lui a toujours permis d'avancer.

On a pu le dire austère, laborieux, grincheux. Mais finalement quand on a cet homme de sa stature devant soi et qu'on le voit sourire on se dit que c'est dommage. Ça n'aurait pas été si mal si on avait pu s'éviter ces années sombres de la droite française au pouvoir. Oui on l'aimait bien Chirac d'accord, mais après y avait Sarkozy et ça on le sait au Conseil que ce n'était pas la meilleure période de l'histoire de France. Ils ne savent pas encore ce qui les attend pour les années à venir à compter du lendemain, 7 janvier 2015.

Non, nous sommes encore le matin du 6 janvier 2015 et Lionel n'a qu'une hâte, retrouver J. employé du Conseil, pour qu'il l'emmène dans la salle des archives. Nous sommes ving ans après. Et il n'a pas oublié. La persistance de l'injustice. Le doute inébranlable. Le sentiment d'une course contre un coureur dopé et l'impossibilité d'accéder au titre qu'il méritait tant. Non il n'a pas oublié. Et il ne va pas laisser passer l'heure ou faire celui qui n'avait pas vu passer l'heure. Non il attend devant cette porte en placo sous les voutes de ce Conseil beaucoup moins fastueux qu'il n'y paraît. Tout est engoncé et petit par ici. On se croirait dans ces châteaux construits pour des gens trop petits.

Ah le voilà enfin. Ils ne s'adressent pas un mot. J. ne sait pas trop s'il a le droit, mais cette demande ne se refuse pas. C'est tout de même un ancien Premier ministre qui lui demande d'accéder à des dossiers qui le concernent directement. Alors on ne va pas chipoter avec la procédure. Est-ce qu'on refuserait au malade l'accès à son propre dossier médical ? Non alors soulageons-le ce malade-ci. *Venez c'est par ici. Je vous précède.* Arrivés en bas de l'escalier, J. allume la grande salle. Ce sont de longues

travées pas si poussiéreuses, ça ne fait jamais qu'une petite soixantaine d'années que ces dossiers sont ici. Ils sont bien rangés. Ce sont des archives modernes. Les rangées sont organisées par années, par types et par numéros d'affaires. C'est assez simple. Il n'y a pas de geste en trop. On ne tâtonne pas. On va simplement vers ces deux gros classeurs que J. prend entre ses mains avant de partir les déposer sur une table au bout de la rangée. Il n'est pas question qu'ils sortent de là, Premier ministre ou pas. - *Je vous laisse, je reviens dans une heure ?* - *Oui merci très bien.* Lionel s'installe soigneusement, avec une hâte assez perceptible pour ne pas parvenir à bien ouvrir le premier classeur dans lequel se trouvent tous les PV de ces séances au cours desquelles le Conseil a délibéré. Il sait ce qu'il cherche. Et il ne met pas longtemps à trouver.

Voilà, c'est écrit sous ses yeux. En toutes lettres 27 juillet 1995. Si Lionel savait ce qui allait arriver le jour d'après, il relèverait que les attentats avaient déjà frappé la France en plein cœur deux jours auparavant à Saint-Michel. Étrange et désolant retour de l'histoire. Mais il ne pense pas à ça alors. Il ne pense qu'à lire comment ce qu'il a toujours considéré comme une réalité inavouée par tous a changé sa vie et celle du monde probablement. Cela commence par les comptes de Balladur, les plus sombres, le doute s'étend à Chirac. Lionel lit PV après PV, séance après séance. La démonstration des rapporteurs est implacable. Les propos des membres du Conseil ne laissent aucune place au doute, à tel point qu'on peut se demander s'ils savaient que leurs propos étaient consignés, avec la nécessité qu'ils deviennent un jour publics. Quoi qu'il en soit, le fait demeure, Lionel a fait la course avec le frein à main levé tandis que son rival était sous stéroïdes.

Il était venu chercher cette certitude et il l'a trouvé. Il a été floué pour que la France soit sauvée. Pourquoi pas ? D'ailleurs lui-même s'est mis au service de cette présidence-là quand en 1997 il en est devenu le Premier ministre. Premier du président qui lui a volé la victoire. Il n'était pas obligé de faire ça. Syndrome de Stockholm ? Realpolitik ? Politique du moins pire ? Sens de la soumission ? Lionel ne sait plus trop maintenant. Et ce qui reste surtout c'est son retrait de la vie politique française après son échec de 2002. Et là pas d'autre archive à consulter que ces passages télévisés.

Les archives des séances au cours desquelles les comptes de 2002 ont été examinés sont juste là, pas loin de lui, à l'autre bout de la pièce. Mais pour ce coup-là, il n'y a pas de raison d'avoir de doute au-delà de ce qu'il sait de la droite française. C'est pour ça qu'il s'est battu après tout. Pour écarter les voleurs du pouvoir. Et de toute façon, rien ne dit que les rapporteurs de 2002 aient fait le même travail que ceux de 1995. Et puis il n'avait pas besoin d'eux sur ce plateau télévisé pour dire

que son programme n'était pas socialiste. Non ça il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Peut-être n'était-il pas voué à cette fonction finalement. Retour à la case départ. La raison qu'il s'est faite pendant toutes ces années est le point d'arrivée de cette consultation des livres de l'histoire. Ça valait bien la peine d'attendre 20 ans pour ça. Mais tout de même, c'est plus clair dans sa tête. Et après tout il le savait très bien. Il n'a pas joué leur jeu c'est tout. La France est ce qu'elle est, mais lui est droit et honnête. Pas comme eux.

Il a envie d'appeler Ségo. Tout d'un coup, c'est à elle qu'il pense. Elle qui a vécu le même sort que lui douze ans après. Elle qui a fait la campagne en TGV pendant que son rival était en jet privé. Lui qui se faisait financer par on ne sait trop qui de l'autre côté de la Méditerranée. Toujours la même petite bande aux affaires. 1995-2007 même combat. On sait ce qu'elles pèsent leur Rolex. Mais eux les socialos sont trop bons trop cons pour être comme ça. Ils peuvent seulement s'enorgueillir de perdre à la loyale face à des truands. Enfin, ils le doivent aux Français. Ils se le doivent à eux-mêmes surtout. Ils font partie de cette irréfutable démonstration de la pourriture de la politique française.

Son heure est venue. Il peut refermer le dossier. Il a vu ce qu'il a vu. Il a vu ce qu'il voulait voir. Ce qu'il avait cru. Il avait raison de croire en son sens profond de l'injustice. Il entend les pas de J. au loin. Il se lève, il remercie. Il a faim. Ça n'a peut-être servi à rien, mais ça lui a quand même libéré un espace entre les côtes de voir tout ça. Assez pour se taper un petit croque. Allez Lionel profite de ta retraite, elle est belle. Il fait beau en plus. Tu vas pouvoir t'installer à la terrasse du Nemours, profiter de la lumière d'hiver, voire te jeter un demi. Profite de ce 6 janvier, son lendemain sera plus sombre.

35. Peur

Il paraît que l'écriture c'est se mettre à poil. On ne peut pas dire que c'est vraiment ce qui se passe ici. Mais bon quand même un peu. On pourrait parler de Macron sur Al-Jazeera. De comment il donne une leçon assez remarquable de ce qu'est la laïcité sans pour autant tomber dans les mille pièges de l'exercice. On pourrait parler de son attitude franchement tolérante face à un journaliste assez médiocre. On pourrait parler de son optimisme et sa volonté de croire en la France qui arrivera à imposer ses lois. On pourra parler de Castex qui dit *Nous n'avons pas peur.*

Et puis on pourra dire *Oui j'ai peur.* Oui j'ai peur. Et si on a peur, faut vraiment être con pour dire *Non j'ai pas peur.* Il faut vraiment être con pour se moquer, pour pavaner et défier. Oui c'est sûr je me vois tuer mille terroristes à mains nues, je me vois dominer l'autre. Mais je sais aussi que face à ce genre d'attaque il se passe une chose, tu te mets à terre. Et si t'es en situation de faiblesse, si t'as quelqu'un à protéger, tu ne prends pas de risque.

Alors voilà oui moi quand je vois tout ça, ce à quoi je pense, c'est à toi ma fille qui joue à cache-cache en mettant sa main devant ses yeux et en disant *cachée !* Oui j'ai peur qu'un jour tu sois la Shoshana d'Inglourious Basterds, que je te dise de te cacher et que tu te pointes devant le nazi avec tes mains sur les yeux et en lui disant *Cachée !* ta tétine et le sourire aux lèvres. Oui j'ai peur de ça. Oui c'est con mais j'y pense.

Alors non, ça ne nous prend pas nos moments, mais c'est là. C'est là et cette rencontre entre toi et le nazi incarne pour moi toute la tristesse de ce qui peut nous arriver face à la débilité des ultraviolents. Elle représente aussi mon incapacité à faire quoi que ce soit dans ce cas. Bref elle représente toutes mes peurs. Alors celui qui dit non j'ai pas peur ou n'ayons pas peur, j'ai vraiment envie de lui dire *Atterris.*

Et face à ça, entendez-moi bien, je ne demande pas un garde du corps, je ne demande pas un flic en bas de chez moi, je ne demande pas d'enfermer n'importe qui. Non je demande simplement qu'on se parle. Je demande qu'on se parle, les complotistes et nous. Je demande qu'on se parle entre et avec les radicaux de tous bords. Parce que clairement nous manquons d'avoir plusieurs conversations. Et ma crainte est d'autant plus grande que nous vivons dans un corps social fortement affaibli où il est extrêmement difficile d'avoir la moindre conversation. Pour toutes les raisons du monde, sanitaires ou autres, nous ne pouvons plus nous parler.

Parce que c'est quand même un des sujets. Imposer notre pacte social c'est bien. Faire en sorte que les gens le comprennent et y adhèrent c'est mieux. Et ça c'est impossible sans langage. Or le langage sur la laïcité on ne l'a forgé que très récemment en vérité. Oui tout cela date de 1905 d'accord. Mais d'une part c'est déjà très récent et d'autre part il faut reconnaître que c'est essentiellement au cours des trente dernières années que nous avons construit la réflexion qui mène à la prise de parole de Macron. Nous sortons à peine de trente années de débats très récents sur ce sujet-là.

Enfin, j'ai peur d'une chose parmi tant d'autres, c'est qu'en réalité peu de personnes soient en mesure de s'exprimer clairement ou de mener un dialogue de qualité sur des thèmes aussi compliqués que la laïcité. Aussi il faut pouvoir être doté d'une certaine forme d'autorité collective pour le faire. Et l'enseignant, le maire, le député, le ministre, ils ne l'ont pas cette autorité. Dans notre système archaïque et si moderne à la fois, il n'y a que le président de la République qui puisse faire cela. C'est pourquoi je pense que le président doit être nomade, serrer les mains dans l'ensemble du pays et prendre le temps de parler, avec ses apôtres, puis ses apôtres seuls, une fois qu'ils auront la légitimité. Oui des apôtres pour parler laïcité. Je ne manque pas d'air hein, hé bien grand bien vous fasse. Parce que moi après une journée comme celle-là j'étouffe. Et même si on s'est bien amusés.

36. Gary

Gary du monde entier, unissons-nous !

C'est quoi un Gary ? Un Gary c'est celui qui porte les bagages des responsables politiques du monde entier. Le Gary est apparu aux États-Unis sous le nom de *personal aide* puis sous le nom de [Gary](#). L'Histoire raconte que ce nom aurait été donné à notre saint patron par Imogene et Judge Walsh. Bénis soient-ils.

Oui son père s'appelle Judge et sa sentence originelle, celle qui donna naissance à notre Univers, fut d'accuser Gary tout au long de sa vie d'avoir tué ses frères *in utero*. Ce fait mythique nous enseigne d'ores et déjà que le Gary sous ses apparences de serviteur peut être un tueur, un tueur né près à bouffer quiconque se mettra entre lui et celui qu'il servira au moment le plus important de sa vie. Car, la faute à trop de déceptions, à trop de contrariétés et d'ambitions parentales non accomplies, le Gary n'a plus qu'une patrie, qu'une famille, qu'un Dieu et une seule personne à servir, son responsable politique. Il est son soleil, sa lune, sa galaxie.

Pour les Gary le monde entier, il n'y a que cela qui compte, la satisfaction de son responsable. Son responsable, le Gary se l'est vu assigné au début de sa vie d'adulte. Ou plutôt c'est grâce à son responsable que sa vie d'adulte peut commencer. Plus qu'une bar mitzvah, être choisi par son responsable politique fait du Gary un homme ou une femme accomplis. Tel un Grand Leonopteryx, ce cheval mystique si fameux, ce sont les responsables qui choisissent leur Gary dans une alliance quasiment chimique.

Oui, car le Gary est mi-cavalier, mi-esclave. Il est à la fois celui qui monte un cheval et celui qui le sert. Il est maître et écuyer à la fois. C'est le cœur de cette relation de dépendance qui se tisse entre tous les assistants, conseillers, secrétaires particuliers, directeurs de cabinet du monde entier. Nous sommes tous des Gary pris dans ce tourbillon au cœur duquel il est difficile de dire qui sert qui. L'on se rend bien compte que la mission du maître est d'abord d'éveiller le Gary au monde. Le responsable souvent peut s'affranchir d'un Gary, mais il est vrai qu'un Gary pour pleinement devenir adulte a besoin de son maître.

En guise de compensation pour cette passation mystique, nous les Gary du monde entier, alimentons nos maîtres par la pensée quand ce n'est pas en cafés, nous leur préparons leurs journées quand ce n'est pas leurs nuits, rangeons leurs dossiers quand ce n'est pas leurs affaires. Nous faisons fonctionner une machine, une sorte de pantin ou une formule 1, c'est selon la bête politique qui vous a choisie pour devenir leur Gary. Il est vrai que

certains n'ont pas eu de chance. Ils sont tombés sur des larves fainéantes qui ne les éveilleront pas pour un sou. Mais c'est leur vie.

À l'inverse, lorsque la relation fonctionne, le Gary n'a plus qu'une ambition en tête, anticiper les besoins de son maître. C'est pour cela qu'il a absolument tout prévu. C'est pour ça que le Gary porte avec lui un immense sac plein de ce dont le saint patron aura besoin, que ce soit des serviettes hygiéniques ou des amandes grillées non salées. Son sac à lui n'existera pas. Le Gary voyage toujours léger. Ce vide créé lui permet d'anticiper au mieux les besoins de son maître. Cela requiert une connexion profonde des cerveaux du maître et de l'esclave au point de ne faire plus qu'un dans une relation où l'un nourrit sans cesse l'autre. Ce couple se transforme alors en une roue de la vie. Nous sommes bien dans le passage d'un monde à un autre. Dans l'éveil spirituel.

Hormis leur maître direct et incarné dans un corps, les Gary ont leurs modèles, leurs saints patrons, placés à côté de leur père spirituel. Évidemment, Gary est le père tout puissant de toute cette population dont le nombre est dit-on incalculable. Faites l'essai, vous verrez, comptez un peu tous les ministres, présidents d'administrations, d'organisations internationales, prenez tous les parlementaires, présidents, maires, présidents de conseils départementaux, généraux, régionaux. Pensez à tous les élus de ces assemblées et multipliez ce chiffre par l'ensemble des pays du monde. Vous aurez alors à peu près le nombre planétaire de Gary. Incalculable. D'ailleurs, prenez garde à ce genre de facéties. Vous risqueriez de vous laisser confondre par leurs titres ou fonctions supposées, celles-ci ne veulent absolument rien dire.

Car le Gary est sous son apparence de serviteur, un maître en puissance. À tel point que le Gary n'est parfois qu'un masque pour le conseiller de l'ombre, celui qui fomenté les plans de l'univers, celui qui tire les ficelles, injecte la pensée, procède par *inception* dans la tête de son maître au point d'en prendre le contrôle. On ne sait jamais bien qui est le maître de l'esclave, non, jamais.

Mais les Gary disais-je ont bien leurs maîtres. Et leur plus grand maître aujourd'hui a un visage et un nom inconnu. Il n'était pas identifié jusqu'à présent. Nul ne sert de compter. Observez plutôt, observez cette passation de café parfaitement synchronisée, contemplez ce port de sac parfaitement équilibré, regardez enfin cette distance subtilement respectée. Nous ne sommes plus dans le monde réel, mais dans un véritable ballet. Vous trouverez le miracle accompli [ici](#).

37. Déchargés

Ça va être compliqué cette période, qu'on se le dise. Cela dit, elle nous offre de nouvelles représentations du monde. Alors prenons la pour une période d'exploration d'univers inexplorés.

Pour commencer, c'est un nouveau monde intérieur pour une vie d'intérieur. Je ne ressens même plus cette révolte, ce contentement, cette sensation de saut dans le vide, de découverte d'un monde inconnu. Non, juste le travail enfermé. Ce qui permet de voir que clairement on ne vit pas pour ça. C'est d'un triste à mourir. Que tout soit fermé et que l'on s'oriente peu à peu vers notre intérieur, quand on le peut, c'est une chose. Que l'on travaille sans le plaisir de se voir en est une autre. Clairement je sais maintenant que je ne me lève pas le matin pour retrouver mon ordi. Non je me lève pour vous retrouver vous.

Et là on se demande. Arrive-t-on encore à faire société sans jamais se croiser ? Peut-on encore parler de société ? Pour une immense partie de la population, le seul lien avec l'humanité devient télécommunicationnel. On ne fait que se parler sur son téléphone. C'est l'absorption totale dans le monde de Whatsapp, un monde dans lequel nous étions déjà très largement immergé.

Immergé, voilà, c'est comme un grand bain liquide et tiède. Il fait froid dehors et le soleil brûle la peau, mais à l'intérieur c'est tiède. Pas d'éruption, juste de la lassitude. Il paraît que le gouvernement ne prend pas assez soin de notre mental. C'est vrai qu'à nous voir, on se transformerait presque en un immense tableau de Munch. Avec l'air moins effaré peut-être. Juste lassé, mais avec bien tout qui dégouline autour. Comme cette montre de Dali, tout fond, plus rien n'a de tenue. Mais tout est froid et chaud à la fois. C'est comme un bain tiède.

Ou sinon c'est juste qu'ils voulaient tout ranger. Oui ce *ils*, toujours ce *ils*. *Ils* veulent ceci, *ils* veulent cela, *ils* forgent un monde selon leurs desideratas. Pas de librairie, mais de la boisson. Pas de relation, mais du travail. La pauvreté, les hôpitaux, la colonisation, on s'en fout. Ce n'est pas ça qui compte. Ce qui compte c'est que les voies soient libres pour que les grands de ce monde n'aient pas à mettre leur gyro.

Impression étrange qu'on nous parque dans notre chambre pendant que d'autres circulent librement. Peut-être qu'ils ne voulaient plus nous voir. Peut-être qu'il fallait tous nous ranger pour les laisser respirer un peu. C'est vrai, c'est chiant de nous voir tout le temps. Alors voilà un peu d'air. Ouf on respire là au moins. Et puis comme ça on va pouvoir ranger un peu, lire un peu. Avec toute cette population, c'est chiant, toutes ces lumières, ces magasins, cette frénésie d'achat, cette fièvre

consommatrice. Cachez-moi ces commerces que je ne saurais voir. J'ai besoin de méditer vous comprenez. Et les enfants devant un écran !

A la fin, à passer tout sa journée devant un écran et à pas pouvoir se poser en terrasse, la vie devient vraiment morne. Morne et numérique à la fois. Je ne m'étais jamais dit qu'internet ferait ça. Au début on surfait, c'était excitant, on prenait la vague, mais maintenant on est un peu comme plongé dans la flotte, une sorte de bain de salive trumpien. Noyés dans le flux d'information, plus rien ne nous touche, nous devenons à la fois hypersensibles et insensibles. A trop sentir, on ne sent plus rien du tout. Anesthésiés. Nous sommes anesthésiés. Je ne pense pas que ce soit voulu, désiré, programmé. C'est plutôt qu'on s'est déprogrammé.

Ça nous semblait vain ces réunions de cellule, ces groupes politiques, ces sessions d'impression de tracts, de collage, ces conférences. Oui c'est sûr c'est vain, on y passe du temps, mais comme ça on s'échauffe un peu. On se frictionne. C'est un peu comme ces transferts d'électrons du ballon sur ma manche pour ensuite hérissier tes cheveux. C'est de la friction que naît cette électricité. Quand je pense que certains ont peur que l'on nous fasse plonger dans un bain d'électricité à base de 5G et de satellites en constellations. Mais c'est tout l'inverse qui se passe. A ne plus nous froter, on perd notre charge. On se décharge.

38. Lawyers

Casser, détruire, empêcher, on est fort pour ça. Sauf contre les puissants. T'es dans ta boîte, t'as une idée, tu sors la tête du paquet, clac ! Coupée la tête ! Il ne faut surtout pas agiter l'eau qui dort, sinon le monstre te saute à la gueule. Sinon tu te fais déglinguer. Donc tu la fermes à la fin. Sauf quelques-uns. Le mec dans *Dark Water* hier nuit, il était un de ceux-là, qui prennent les vagues mais ne se font pas couper la tête. Autopsie d'un corps vivant.

== Spoiler inside ==

Dark Water c'est un de ces films à la Erin Brokovitch où un David se bat contre un Goliath. Le David, un avocat bien sûr. Le Goliath, DuPont de Nemours, le géant de la chimie. Évidemment l'histoire, vous la voyez déjà écrite en très gros. DuPont tue des gens, l'avocat les défend et obtient gain de cause. Mais ce qui se joue ne se joue pas là. Ce qui se joue c'est plusieurs choses.

La première chose, c'est qui peut être David ? Dans un domaine aussi complexe et technique, pas tout le monde peut jouer au David, faut avoir l'argent, les ressources intellectuelles, matérielles. Donc faut être riche en gros. Si t'es pas riche, c'est compliqué. Et c'est ça qui est intéressant. C'est comment faire pour qu'un riche puisse se convertir à une cause du peuple. C'est souvent ça qui manque, cette capacité d'un fortuné à se mettre du côté du pauvre.

C'est ce qui a fait Gandhi d'une certaine manière. Avocat, il a commencé à se battre contre des injustices. Il s'est fait pauvre. Là, l'avocat pareil, il va plus pouvoir avoir la même rémunération. Il accepte le sacrifice. Et il ne sait pas si le sacrifice va payer à la fin. C'est pour ça que peu de riches se lancent. Ça laisse des pauvres se battre contre des riches. Et se faire écraser à la fin de mille et une manières. Souvent avec leur consentement, parce qu'ils n'ont tellement pas le choix, qu'ils acceptent.

Et ce qu'il y a de fabuleux et de très triste à la fois, c'est qu'une fois qu'un riche se lance dans la bataille, il peut être suivi par d'autres riches. Parce qu'il saura quoi dire. Ça ne suffit pas de montrer. On ne vous croit pas. Il faut présenter selon le langage des riches, soit aux États-Unis selon les codes du droit des affaires. Alors là, vous allez pouvoir embarquer d'autres gens avec vous. Et c'est ce qui se passe dans ce film. Son patron le suit. Il lui fait confiance. Il peut parce qu'il a les reins solides.

Mais il a aussi quelque chose en tête son patron, c'est que le droit est fait pour tenir les puissants en laisse. C'est une arme pour dompter les malveillants. Et aux États-Unis, les avocats s'en font un devoir. Ils sont les garants de cet ordre-là, de cet équilibre où un riche devra se calmer de temps en temps. Comme eux aussi sont riches, les avocats, ça ne marche que peu souvent.

== Fin du spoiler ==

D'où l'idée que le système est pourri. Idée souvent combattue par Hollywood puisque dans chaque Happy end se lit en réalité la capacité des héros à remettre le système à l'endroit. Pourtant, les avocats les plus puissants travaillent pour les industriels les plus puissants, donc le combat est inégal. C'est pour ça qu'on n'aime pas trop ce système US. En France, on a préféré ne rien faire du tout au début. Puis créer une sorte d'État de droit ensuite.

En France, on a dit que c'était au gouvernement de dompter les entreprises, pas aux avocats. Et quand Lemaire dit aujourd'hui que les géants du Net sont les « adversaires de l'État » (Radio Classique), c'est exactement ce qui se joue. Il ne dit pas *Les géants du net sont l'ennemi du peuple* ou *Les géants du net sont l'ennemi de l'intérêt général*. Non il dit de *l'État*. Parce que c'est la raison d'être du Léviathan. Être plus puissant que les plus puissants. Or il ne l'est pas. Il est faible. Il essaie d'imposer des impôts, n'y arrive pas et finit avec du LBD dans la gueule des pauvres.

C'est pour ça qu'il y a quelques années on a changé le game en France. On a judiciarisé le combat du petit contre le grand, c'est vrai. On se la joue un peu comme les US. Et on a même tourné le combat contre l'État. Bah oui mais en même temps, fallait pas nous maltraiter non plus. Mais on n'est pas allé encore aussi loin que de dire *Ok maintenant on va vraiment initier un processus de sanction colossal contre des puissants*. Non, ça reste entre les mains des États qui souvent ne font rien. Retour à la case départ. Double bingo, le peuple se fait doublement écraser, par les puissants économiques et par un État liberticide, lequel État n'arrive pas à s'imposer face aux puissants économiques.

Ma solution face à ça est non-violente. Elle est d'armer le citoyen de moyens juridiques à la hauteur des enjeux. Et ça commence avec l'encadrement de la profession d'avocat d'affaires (obligation d'assister les délaissés au-delà de l'assistance juridique existante et à l'échelle des décennies que durent les combats les plus importants), ça commence avec les droits du plaignant (exonération des frais en tous genres lorsque sont entamées des actions en réparation), ça commence avec les

réparations pouvant être demandées (à la hauteur des chiffres d'affaires).

39. United States

Bon alors, élu ? pas élu ? En fait on s'en fout je crois. Ce mec n'est qu'une distraction pour la plupart d'entre nous. Imaginons que nous vivions dans un monde où l'on ne nous dit pas que les États-Unis existent. Non on ne sait pas que les États-Unis existent. Ils existent bien mais on ne le sait pas. Comme dans tous ces livres et ces films où tout d'un coup les protagonistes découvrent qu'il y avait un monde au-delà de leur vallée, au-delà de leur cahute ou même de leur cave. Oui je crois qu'il y a même un film récent sur un couple enfermé dans une cave qui y donne même naissance à un enfant. Le titre m'échappe.

Bon imaginons qu'il y ait les États-Unis mais qu'on ne le sache pas. Et tout d'un coup, on nous dit *He vous saviez qu'il y avait les États-Unis ? Et vous saviez qu'à sa tête il y avait Trump pendant les 4 dernières années ?* Franchement...je ne sais pas si ma vie aurait changé tant que ça. Ou plutôt si, forcément son action, la vie de ce pays, comme tout autre, à une influence sur mon quotidien, sur le prix du pétrole, sur la mode, sur la musique que j'écoute, sur les films que je vois. Mais ce n'est pas de ça dont je parle.

Il y a plein de choses qui nous sont servies sans qu'on en connaisse la provenance exacte. Tout ce qui est Made in China peut très bien venir d'un pays imaginaire et lointain. Je pense que je consomme autant de Chine que des États-Unis et je ne connais pas pour autant les subtilités du positionnement de l'ensemble des dirigeants chinois. Je suis incapable de vous dire quelle est la politique de tel ou tel pays d'Asie vis-à-vis de leurs voisins respectifs. Et pourtant nous observons cela avec attention lorsque cela se passe aux États-Unis.

Est-ce une question de puissance ? Peut-être mais pourquoi alors tant négliger la Chine ? Est-ce une question d'influence ? C'est peut-être parce que nous le voulons seulement. C'est parce que nous voulons vivre dans un monde américain que nous y attachons de l'importance. C'est le complexe du Corn Flakes. Nous adoptons une référence étrangère et nous tournons vers elle. Nous la scrutons, nous la disséquons, nous les idolâtrons, nous en faisons des drames, avec un certain déséquilibre.

Je ne dis pas que ce qui s'y fait n'est pas grave ou n'est pas super. Non. Je dis qu'autant de choses graves ou super se passent partout ailleurs. D'où le déséquilibre et cette question de savoir si nous ne pourrions pas vivre dans l'ignorance des US comme nous vivons dans l'ignorance de la politique nigériane ou indienne. Et je ne dis pas que c'est bien de vivre dans l'ignorance d'autrui, je dis seulement que la focale mise sur une zone en particulier crée une ignorance généralisée de tout ce qui se passe ailleurs.

Et je me demande si, précisément alors que nous avons un président US qui ne règne que par le culte de la personne et de l'attention à coup de CAPS LOCK, il suffirait juste de ne plus y prêter attention pour qu'il se dégonfle comme une baudruche. C'est dur. C'est comme avoir un enfant qui crie dans la pièce et continuer une conversation normale. Mais il paraît, je dis bien il paraît, qu'à un moment l'enfant s'arrête, on peut se concentrer sur autre chose et soudainement, magie, magie, l'enfant deviendrait moins turbulent. Ou peut-être s'explorerait-il sagement la tête contre un mur. Mais à un moment il arrêterait tout de même.

C'est certain, c'est difficile de ne pas regarder les US, surtout lorsqu'ils nous donnent à voir de véritables miracles. Et ils nous en donnent à voir. J'ai grandi dans le culte absolu des États-Unis. Les États-Unis pour moi c'est d'abord une multitude d'odeurs, celle des bonbons, des chewing-gums, des vêtements neufs. Ce sont des baskets, des casquettes, des jeans, des t-shirts, des jeux, des distractions d'enfants comme on n'en trouve nulle part ailleurs, ce sont des tournois sportifs que l'on suit avec la plus grande attention. Tout simplement parce qu'il n'y a pas mieux ailleurs dans un monde où on se fout de consommer, de cultiver la performance et les divertissements inutiles. C'est ce qui en fait aussi une forme salvatrice de liberté, de plaisirs sans fin. Oui les États-Unis sont pour moi un monde de plaisirs infinis. Un pays qui n'existe plus dans toutes nos contraintes que l'on doit s'imposer. Les États-Unis n'existent plus parce qu'ils polluent, roulent en 4x4, ont le culte du pétrole, défoncent leurs sols et leurs animaux, mangent de la merde et produisent à tout va.

Et je les désire d'autant plus les États-Unis que je ne peux plus y aller. Que je n'irai peut-être jamais plus. Et qu'ils deviennent ce pays imaginaire pour de vrai.

40. Attestation dérogatoire

Grand-mère

Loin

Paris, le 6 novembre 2020

Objet : Garde

Chère mamie, M. le policier, Mme la policière,

J'atteste par la présente devoir requérir au soins de la grand-mère de ma fille afin d'assurer la garde de cette dernière.

En effet, en raison de contraintes professionnelles impérieuses, nous l'avons priée de bien vouloir venir garder sa petite-fille en notre domicile, après être allée la chercher à la crèche sis ... à 17h10, heure régulée. Pas 17h15, pas 17h05, 17h10.

Le plat principal de son dîner, composé de courgettes et de pâtes bien trop cuites, est resté sur les plaques. Le reste de son repas est sur la première étagère du frigo (petites tomates, fromage, poire).

Puisque la crèche l'affame, elle a le droit à une compote et/ou une galette de riz avec du beurre dessus à son arrivée à la maison. Il se peut aussi qu'elle ait soif, car la crèche l'assoiffe.

Son pyjama est sorti.

Je n'ai pas rangé sa chambre.

Nous revenons à je ne sais pas quelle heure.

Je travaille le jour et ne dors pas de la nuit. C'est un mal apparemment commun ces jours-ci.

Donc merci mamie, merci M. le policier, merci Mme la policière,
merci la terre entière !

Bonne journée and save the visons,

41. Porteur d'âmes

Joe Biden. Joe qui ? Il se passe quoi dans sa tête ? Je ne le connais pas, mais il a été élu président. Il sera le président des cœurs. Des cœurs meurtris. Il sera le serviteur. Celui qui mettra de l'ordre avant qu'AOC arrive dans la Maison. Il est celui qui prendra des décisions sages, mettra tout le monde de bonne humeur et préparera l'avenir, l'accueil des générations futures dans une administration qui n'y est pas forcément prête. Il y a des choses que West Wing n'a pas vues venir. Il est des choses que nous ne verrons pas venir.

Donc peut-être que Joe Biden reprendra la guerre. Peut-être qu'il se contentera de l'héritage Trump, peut-être qu'il ne fera rien pour la planète. Peut-être qu'il ne voudra pas froisser les porteurs d'âmes, je voulais écrire armes. Et peut-être justement qu'il reconnaîtra une âme à ces gens-là. Biden le meurtri qui a perdu tant de gens. À 77 ans, ça arrive aussi. Biden les prendra ces âmes esseulées pour les serrer dans ses bras. Alors elles pleureront ces âmes et elles déposeront les armes. Il ne reniera donc pas l'héritage de dizaines de générations passées, mais fera en sorte qu'il devienne inutile.

Il aura peut-être une présidence minimaliste, il fera du *housekeeping* Bref, peut-être sa présidence sera si minimaliste qu'elle sera invisible aux yeux du plus grand nombre. Mais peut-être qu'en cela elle sera d'une très grande richesse. Il sera peut-être ce président serviteur, loyal, fidèle, un peu carpette et...oh vous saviez que son second prénom était Robinette ?

Un robinette avec le sourire ultra-bright qui me fait dire que ce n'est pas un homme comme on les connaît de ce côté-ci de l'Atlantique. On ne connaît pas ces gens-là de ce côté-ci. D'où les huit *peut-être* qui précèdent ce neuvième *peut-être*. Il est impossible de dire ce que sera cette présidence ou encore l'impact qu'elle aura sur nous. Ses effets seront indiscernables. Non pas qu'il n'y en aura pas, non pas qu'ils ne seront pas bénéfiques, mais ils seront indiscernables. Cela signifie qu'on ne saura pas les voir.

Des actions seront menées ou des places seront laissées à d'autres par cette présidence. On ne voit pas ça, la place laissée à d'autres, volontairement, pour que des choses émanent d'eux. Et c'est bien ce qui pourra se passer si ce président est un président propulseur de la vague AOC. On ne le verra pas, mais ce sera peut-être un peu aussi grâce à lui. Ou au contraire, il va tellement foirer qu'il rendra le vote démocrate impossible de nouveau. Ou peut-être y aura-t-il des cataclysmes tels que l'on aura l'impression que cela a un lien avec cet évènement,

auquel on donne une immense importance, alors qu'en fait il n'y a aucun lien.

Nous voyons des liens là où il n'y en a pas et en manquons des milliers d'autres, qui eux existent probablement par contre. Nous sommes ignorants non pas seulement du futur, mais aussi des liens de causalité. Nous ne savons pas discerner une chaîne de causes à effets. Nous ne savons pas démêler la pelote. Alors nous prenons des grandes figures et nous leur assignons des intentions et des conséquences, mais nous n'en savons rien.

Peut-être que votre battement d'ailes aura beaucoup plus d'impact sur la politique française que celui du président US. Vous n'en savez rien. C'est pour ça qu'il faut prendre votre chance si vous le désirez. À l'inverse, peut-être est-ce si vous ne faites rien que vous sauverez l'humanité. Si ça se trouve, il faut absolument que je reste dans ma chambre aujourd'hui, car sinon je vais faire flamber la France avec une harangue terrible sur la place du marché qui ne laissera personne indifférent. Et peut-être je serai ce nouveau leader populiste, charismatique, mais profondément destructeur.

Ou peut-être vais-je rompre tous les gestes barrières et faire des câlins à tous les passants, surtout ces personnes âgées qui préféreront mourir dans mes bras que seules chez elles. Parce qu'il n'y a pas d'autre chose à faire aujourd'hui que d'accueillir ces âmes paranoïaques, détruites par la vie, humiliées, blessées, ces âmes au cerveau détrempé par la vie et les fausses actualités, pour poser une main sur leur dos et les embrasser chastement.

42. Contre-intuition

Quel monde laisse-t-on à nos enfants ? Franchement quel monde nous ont laissé nos parents ? Je ne pense pas que la question doive se poser en ces termes. Nous n'avons pas à penser à l'autre qui vient plus qu'à autre chose. Pourquoi ne pense-t-on pas à celui qui vit ? Parce qu'on s'en fout. Il y a un truc proprement égoïste de penser à sa descendance plutôt qu'à l'autre qui est déjà bien là.

Nous n'y pouvons rien à tout ça, nous ne maîtrisons pas les mille et un hasards qui se jouent actuellement. Nous nous trompons en croyant que nous pouvons entièrement et pleinement dessiner le monde qui vient. Le monde se dessine pour une grande partie tout seul. Selon sa propre temporalité, selon son propre agenda. C'est beaucoup trop compliqué tout ça. Personne, aucun ordinateur n'y parviendra. Peut-être que si d'ailleurs. Mais je ne peux pas le prévoir. Je ne peux pas envisager le futur en fonction de ça.

Alors que faire ? Juste agir sur son périmètre. C'est tout. Il y a quelque chose qui me touche, je le dis. Le monde que je vois aujourd'hui c'est un monde où tout est fermé. Pensée subite : même en temps de guerre, nos aïeux n'ont pas eu à vivre ce monde fermé. Le monde est fermé. C'est quoi le mieux ? Savoir que papa est en train de se faire flinguer dans les tranchées ou avoir l'impression fugace que nous sommes en train de mettre la clef sous la porte. Monde en liquidation. On ferme. Changement de propriétaire. Votre avenir est trop pourri, on préfère se barricader. Allez tchao byebye.

C'est quoi le mieux ? Je n'en sais rien. On est en train d'avoir des millions et des millions de morts de manière latente ou soudaine à cause de notre mode de vie, du mode de vie de nos aïeux, ça ne sert clairement à rien de se flageller. On n'y est pas pour grand-chose non plus. Même si on n'y est chacun de nous *pour* quelque chose. Tous fautifs ? Tous victimes ? Un peu des deux. Nous sommes un seul corps en réalité. C'est sur ça qu'il faut revenir.

C'est compliqué de dire à la fois *Nous sommes un seul corps. « Tout me traverse »* et *Ton corps est ton corps. Agis sur lui, ne prétends pas agir sur d'autres. Protège-toi du reste. Concentre-toi sur ta respiration. Tu n'as pas le pouvoir d'autre chose et il est vain de croire. Balaye devant ta porte. C'est finalement une contradiction apparente. C'est pourquoi l'action envers l'autre, le message qu'on lui porte, ne doit pas être *Fais-ci, Fais-ça, Pense aux autres. Sois responsable envers les autres.* Mais un message sur lui-même *Ne pense pas aux autres. Pense à toi. Ne pense qu'à toi mais sois conscient que si tu cherches ton bien c'est ça qu'il faut que tu fasses pas autre**

chose. La différence est la clef d'entrée, le fond peut être le même.

Exemple à un automobiliste. Un message peut être *La bagnole c'est de la merde. Faut arrêter la voiture. Tu fais chier.* Un autre message est un message positif sur les autres usages que la voiture *Tu vaux plus que ça. Tu es déjà quelqu'un de génial. Laisse les autres voir qui tu es au lieu de leur montrer ta carlingue. Ça te fait stresser la bagnole, c'est sûr. Regarde tes enfants, tu les aimes. Et puis un vélo tu sais c'est moins cher. Et franchement, en vrai, le souci c'est plus ton boulot non ? Est-ce que t'as vraiment envie d'y aller ?* Là il est normal que le gars vous dise *Vas te faire enculer. Je fais ce que je veux. Ta merde à pédale c'est à chier. Mes gosses je les emmerde. Ma femme je l'emmerde. Mon seul kif perso est d'être dans ma caisse. Elle est bien ma caisse. Je l'aime.* Et là vous êtes bloqué. Vous êtes bloqué parce que le mec doit aller travailler, il doit avoir un moment à lui. Il doit avoir un moment où il est protégé.

C'est pour ça que ce qu'il faut, c'est en amont de ce discours, porter une action au bénéfice de l'intéressé. Il faut mettre en œuvre toutes conditions pour son bien-être. Qu'il ait une sphère de liberté sur ce qu'il souhaite faire de sa journée, une sphère de protection, une sphère où il est seul, une sphère où il se sent valorisé pour ce qu'il est et non pour ce qu'il a. On était déjà arrivé sur ce constat tout à fait contre-intuitif. Mais c'est absolument essentiel si on veut avancer. On n'y arrivera pas par le biais de la responsabilité et de la culpabilité.

43. Insomnie

Insomnie quand tu nous tiens. Quel moment meilleur que la nuit d'insomnie pour te décrire. À se tourner, se retourner, être gêné, ne pas pouvoir s'arrêter de penser. Penser à tout, enfermé dans un tout petit périmètre carré, à croire que l'on va pouvoir résoudre les problèmes du monde et de sa vie en se concentrant très fort, en laissant dérouler le fil des pensées. Comme si quelque chose pouvait venir de là. Oh et cette couette ! Il fait une chaleur à crever. Et ces vêtements, quelle gêne. Et ce bruit ! Mais ce serait le silence et rien ne nous gênerait que ce serait pareil.

Respirer, se concentrer sur sa respiration, détendre les muscles du visage, meilleure méthode pour s'endormir. Proprement inefficace par temps d'insomnie. Ai-je trop dormi ? Me suis-je couché trop tôt ? Suis déjà trop vieux pour dormir plus de trois heures par nuit ? Est-ce le signe du destin. Ça y est moi aussi je suis béni des Dieux ? Je vais pouvoir gratter sur le temps de la nuit pour travailler et démultiplier mes capacités ? Ça y est je deviens Jacques Attali.

Comment il appelle ça déjà Carrère ? Les vritti. Les mouvements de la pensée dont on peut se départir lorsque l'on rentre en état méditatif. Combien j'en suis loin. Mais loin. Peut-être n'ai-je tout simplement pas envie de dormir. Peut-être n'ai-je tout simplement pas sommeil. Mais ce bruit extérieur c'est juste pas possible ! Presque beaucoup trop présent pour entendre mon bruit intérieur. Tu es futile. Tu n'es rien. Tu peux dormir.

Mais pourquoi dormir ? Pour être en forme le lendemain ? À quoi bon ? À quoi bon s'imposer une journée pleine d'entrain quand c'est maintenant que j'ai envie de vivre ? Pourquoi m'imposer l'activité diurne. Diurne. Mettre ma vie dans une urne. Une petite fente pour y entrer et rester à jamais enfermé. Envie de courir la nuit. Pourquoi ne pourrais-je pas ? À cause de cet état second. Celui qui engourdit, qui fait penser qu'on va bien finir par succomber. Alors on ne fait rien et on s'agite. C'est le syndrome de l'arrêt de bus. À force de penser qu'il va bien arriver, on l'attend pendant des heures. Enfin ça c'était avant l'indication des temps d'attente. Avant les applis.

Et si justement c'était à cause de nos écrans qu'on s'endormait plus. Hypothèse toute bête face à ce mal généralisé en covidie qu'est l'insomnie. Et si à force de voir moins de gens, de bouger si peu, de passer tout ce temps devant nos écrans, on n'en avait plus sommeil ? Et si le PDG de Netflix avait raison : notre concurrent est le sommeil et nous sommes en train de gagner a-t-il dit. Il est bel et bien en train de gagner. Le seul recours devient Netflix. *Deviendrait* Netflix. Car c'était sans compter sur la revanche du libraire. Mais à quoi bon lire, à quoi bon se

projeter dans un monde imaginaire quand demain le monde réel nous rattrapera de toutes ses difficultés de somnambule? C'est très difficile de marche droit sans être pleinement éveillé.

Et c'est sans compter cet état de nervosité qui s'en suit. Le corps tout crispé, à vif, la peau absente, les nerfs complètement exposés. Explosés. On est explosés. En état d'explosion. Ce n'est plus de l'implosion. Il n'y a plus rien de contenu. C'est de l'explosion. Le sommeil est la clef de la retenue. En réalité ça ne devrait pas s'appeler insomnie. Ce qui se joue est un processus bien plus profond que l'absence de sommeil.

Ce qui est à l'œuvre est une exacerbation de toutes les difficultés que l'on peut avoir à supporter le réel. C'est une extrasensibilisation aux malheurs, aux souffrances, aux difficultés, aux douleurs. Comment se fait-il que l'absence de sommeil démultiplie les sens d'une certaine manière qu'ils en viennent à tous s'embrouiller les uns dans les autres. Ça fait comme une énorme pâte explosive. C'est ça qui est à l'œuvre dans l'insomnie, la macération d'un mélange détonnant qui nous fait rugir de douleur, de souffrance et de colère. Et à la fin ça fait boum. Comment ça fait déjà *La Bombe humaine* ? *Mon père ne dort plus sans prendre ses calmants*. Voilà c'est ça. Ils l'avaient bien dit.

44. Négatif

À la crèche, c'est le tord-boyau, la crampe d'estomac, le vomito, la diarrhée, bref la gastro quoi. Cette gastro elle épargne personne. Enfants, adultes, vieux. Tout le monde y passe. Mal d'un monde ancien qu'on croyait disparu à base de gel hydroalcoolique et de masque et d'absence de bise et de non-poignée de main. Dans un univers simpliste pas de baise-main aurait pu vouloir dire *Smectalea jacta est*, mais non. On y revient. Toujours et encore. Il a la dent dure celui-là.

Forcément, quand la fièvre commence à monter, que le mal de tête suit, que la contagion se propage de foyer en foyer au sein du même quartier, on se dit *Ohla, mais ce serait pas un peu de covid que j'ai chopé là ?* Alors on va à la pharmacie. On est solidaire. À la vie à la mort. Covid forever young.

Maintenant avec les tests antigéniques, c'est 15 minutes à la pharmacie. 15 minutes. Quand je pense que j'ai dû attendre 10 jours pour le précédent. Quant à savoir quelle fiabilité emporte chacun des tests réalisés jusque-là, on n'en sait trop rien. Mais c'est pas grave on fait. C'est comme ça qu'on va briser la chaîne. Un premier se fait tester. Résultat? Rien du tout. *Une boîte de Smecta peut-être ?*

Enfin rien du tout...c'est pas exactement ça. Face au résultat, les appréciations humaines commencent à jouer de leur subjectivité. Parce qu'un test on se dit c'est binaire, c'est négatif ou c'est positif. Après ça peut être plus ou moins positif. Mais si c'est négatif, c'est négatif. Le message reçu va en sens *Négatif*. Très bien. Mais voilà que pour la pharmacienne ça a tout l'air d'être du covid en fin de symptôme tout ça. *Pour elle, il s'agirait de symptômes et d'une trame de contagion (enfants avant, etc.) qui font penser au covid. Les résultats négatifs peuvent vouloir dire qu'on est à la fin de la maladie et que le virus est parti du nez et de la gorge (là où les prélèvements sont réalistes) et que si testée y a deux jours, la personne négative aurait eu du virus. D'où l'idée que d'autres de l'entourage se fassent tester avant qu'ils ne se sentent mourir dans son lit.*

Vous êtes toujours là ? Pour vous la faire courte, on baigne en pleine incertitude. Alors pour lever le doute, votre serviteur s'en va briser la chaîne de la contagion à la pharmacie. S'il y en a un qui doit être positif ce sera lui. Il met sa pelisse de guerre. Dit au revoir à sa femme, à son enfant et s'en va mourir au combat dans le froid automnal de cette période préglaciaire des relations humaines sous presque confinement.

À la pharmacie, on me demande de patienter dehors avant qu'on s'occupe de moi. Tel le pestiféré je m'en vais. Je suis le

potentiel asymptomatique. Je suis le suspect latent. Je me suis livré. On vient me chercher. La testeuse est en beauté sous son masque, sa cape et ses gants. La mort a-t-elle un visage si doux, de si fine cheville et de si beaux cheveux ?

Elle m'assoit à une table de bistrot dans l'arrière-boutique de la pharmacie. Je lui demande *Un café s'il vous plaît*. Elle me demande ce que je voudrais avec ça. Je lui demande une Valda. Qu'elle me donne, mais ne veut pas que je retire son masque. On est embarrassé. Elle ne sait pas quoi faire de la Valda et la mange finalement. Pour me foutre l'écouvillon elle me propose tout de même de me mettre une main sur l'épaule. Elle me demande d'inspirer avec l'écouvillon dans le nez et de chanter La Marseillaise en même temps. Il paraît que ça fait de meilleurs prélèvements. Des prélèvements français. Alors je m'exécute - *Ahons enhants he ha paaaiiiiieuuuh, he hour...* - *C'est bon c'est fini*. - *Ah déjà ?* Elle tripatouille le bâtonnet, elle fait sa tambouille, elle met sur la petite disquette et me dit de retourner dehors.

Je savais que j'aurais dû m'habiller. J'ai froid en calecif sous la nuit. J'attends. J'attends. J'attends. Le gardien de la pharmacie me demande de le suivre. Je me dirige vers l'arrière-boutique. Il me dit *Non au comptoir*. Je m'exécute et appréhende la révélation au grand jour, devant tant de public. La testeuse désormais déshabillée glisse à l'oreille de la guichetière que je suis négatif. Je l'entends, je le vois. Je leur dis que *Je ne suis pas sourd, vous savez ?* La guichetière me le répète - *Vous êtes négatif*. - *Sans déconneeeeer ?* Je lui explique pourquoi je suis là. Car c'est elle qui a identifié le possible chemin de la contamination. C'est à cause d'elle ou grâce à elle si je suis là. On rigole léger, un peu jaune. Elle me dit on rigole, on rigole, mais aujourd'hui j'ai eu vingt positifs sur cinquante tests réalisés.

20 sur 50 en comptant tous les faux négatifs...Ça veut dire que c'est du un sur deux. Par chez nous, ça pue carrément.

45. Du beau

Ok y a que de la merde partout tout le temps. Mais alors on fait quoi de beau ? Je ne pose pas la question en mode *Vous faites quoi de beau aujourd'hui ?* Mais en mode *Vous faites quoi de BEAU aujourd'hui ?* Hein. Comment on capitalise là-dessus ? On sait bien que les décisions prises sont globalement mauvaises. Ça ne veut pas dire qu'on ferait mieux, mais qu'on doit chercher comment on ferait mieux, de mettre ça sur la table, de proposer. Quitte à se faire rire au nez ensuite, pas de souci avec ça. L'autre fois je suis tombé sur cette citation de Gandhi, cité par Eloi Laurent : « D'abord, ils vous ignorent, ensuite ils vous raillent, puis ils vous combattent, et enfin vous gagnez »

Donc voilà ma proposition du jour pour me faire rire au nez et un jour gagner. Hier, nous nous baladions pour aller voir les chevaux et les poneys enfermés sans personne pour les monter. Situation bien assez triste comme ça pour les humains et au moins autant pour des animaux habitués à gambader, à courir, jouer être cajolés. En y allant, tu me demandes - *Quoi bruit ?* - *Ça le bruit ma chérie c'est la route pour les voitures au-dessus de nous. Ça fait beaucoup de bruit.* - *Quoi fumée là ?* - *Ça ce n'est pas de la fumée ma chérie, c'est la grisaille.* - *Soleil dodo ?* - *Oui le soleil il se repose il a mis ses nuages devant chez lui et il se repose un peu dans son ciel tout bleu. Mais bientôt il rouvrira les nuages et on pourra de nouveau le voir. Il a besoin de repos le soleil aussi parfois.*

Arrivés en haut je te montre les voitures, la route, le macadam et te dis *Tu vois ça vient de là le bruit. Voilà. Tu vois tout ça tout cet espace c'est pour les voitures. Tout ça, la chaussée, le béton, le bruit. Tout ça, c'est les voitures. Les nuages aussi peut-être ça vient des voitures. La pollution quoi. Nous là on marche sur le béton des voitures et on doit faire attention aux voitures. Tu vois.*

À notre droite, nous avons donc les voitures libérées et à notre gauche les chevaux enfermés. Voilà, c'est ça le sujet. Faire quelque chose de beau de cette situation c'est inverser la situation : parquer les voitures et libérer les chevaux. Il n'y a pas une putain de raison pour qu'autant de gens aient à se déplacer en voiture. Je suis désolé. Moi aussi j'ai besoin d'une voiture de temps en temps. C'est impossible autrement, ce n'est pas le sujet.

Le sujet c'est *En a-t-on besoin comme ça ?* Dans le *comme ça* il y a mille choses. Il y a aussi souvent, ces voitures-là, utilisées de manière exclusive par leur propriétaire, leur conférer autant d'espace. Ça fait quand même quatre axes de transformation déjà mis en œuvre bien sûr, mais certainement pas assez. On pourra toujours délibérer, discuter, échanger,

nuancer, déroger, reconnaître des droits et des devoirs, contrôler, sanctionner, s'adapter, mais on le voit bien, ça ne suffit pas. Il ne suffit même pas d'une pandémie, il ne suffit pas de dizaines de milliers de morts du fait de la pollution. Alors que fait-on ?

Lâchons les chevaux. Formons un front de cavaliers et de chevaux libérés sur les maréchaux. Occupons l'espace. S'imposer. Renverser l'état des choses quoi. Parce que si on attend, si on passe par la délibération, par la concertation, on n'y arrivera pas. Ce n'est pas que la démocratie représentative n'est pas légitime. Elle l'est. Mais elle n'est pas la seule source de légitimité. L'expression directe pacifique peut l'être aussi. Elle peut même contribuer à renforcer la démocratie délibérative, à la rendre plus efficace.

Oui je pense que ce serait efficace et beau. Et qu'il n'y a que par le recours à ce type d'actions que nous y arriverons. Il y a un moment où il faut passer au face-à-face. Nous mettre devant le fait accompli sera notre ultime recours. La légitimité viendra de l'évidence constatée, de la beauté affirmée.

46. Vite, vite, vite!

Faut que ça aille vite vite vite ! allez y a pas l'temps là ! Pas le temps de se parler, faut mettre dans l'agenda, faut faire les dossiers, les papiers, vite vite vite, écrire vite vite vite, ça déroule, c'est la pelote qui roule, le chat qui court après, qui défile dans l'escalier, qui se ramasse sur le plancher du rez-de-chaussée. Pas le temps de réfléchir, c'est déjà tout réfléchi. Pas le temps de regarder, c'est déjà tout vu, hop hop hop, allez allez allez, pas le temps de traîner, de faire les mollassons. Mais vous êtes tous engourdis ma parole !

À la première erreur, couic ! Les autres sont là, à l'affut, à vos bask' ! Ils sont sur les nerfs, sur les dents...vous les entendez les incisives qui rayent le plancher. Voilà c'est eux, vous ne les voyez pas, mais ils sont là. Ils sont des milliers à vouloir prendre ta place, à vouloir ta peau, dépêche-toi je te dis ! Dépêche ! Tu vas te faire bouffer ! Pas même te bouffer, ils ont pas le temps pour ça ! Ils vont juste te passer dessus sans même te regarder. Tu crois que ça sert à quoi tous ces SUV ? A aller plus haut mon pote, plus vite, en toute sécurité ! On voit loin en SUV, on a pas le temps de s'appesantir sur celui qu'on écrase, sur ces petites gens de pacotille. Dégagez je vous dis ! Oh et puis merde je vous écrase moi !

Pendant ce temps-là, avant que j'arrive, pianote pianote...Pouce Pouce Pouce ! Gauche droit ! Gauche droit ! plus vite la cadence là ! Allez faut que ça danse sur les touches invisibles de ton écran. Pas même le temps de faire clic il suffit de poser...voilà légeer. Faut que ça aille vite. Et profite bien parce que bientôt y aura pas le temps de taper la vitre de ton smartphone, tu vas seulement regarder les lettres, d'un mouvement d'œil tu vas écrire les mots proposés. Sinon bientôt tu vas devoir parler à la vitesse d'Eminem. Enfin tu vas pouvoir dicter, donner des ordres à la machine, désordre à la machine, désordre dans la machine. Tu seras désordre pour elle et hop la machine t'éjectera ! Elle écrit déjà pour toi. T'as plus qu'à valider allez c'est plié !

Allez dépêche-toi d'aller vite ! Hop ça y est t'es éjecté ! Trop lent on t'a dit. Oh putain tu t'es arrêté ! Quoi t'as voulu répondre à un mail urgent ? Mais elle était ici ton urgence et tu sais quoi ? Dégage de là ! T'es sorti de la rame ? Tu dois changer de train ? Et pour ça tu t'es arrêté ? Mais ferme-la oui ! Je veux plus te voir de toutes les façons ! Et tu sais quoi pour ta peine, tu vas avancer dans les couloirs bondés en courant et en pianotant ! C'est ça ta punition ton Avé Maria du jour. Et tu me feras cinq calls en montant les marches de l'escalator aussi ! Non, mais qu'est-ce que t'as cru ? Ta rédemption, tu crois qu'elle va venir du Seigneur ? Mais t'es un grand malade toi ! Elle va venir de ton expiation oui ! Il est

fini le temps de La Petite Poucette, de la beauté de la technologie. La machine t'as éjecté, tu l'oublies ?

Ça y est tu t'épuises ? Tu crois que t'es bientôt arrivé ? Mais t'es fêlé ! Il te reste facile six stations mon gars ! Non, mais sérieux t'as cru quoi que t'étais chez toi ? Comment ça, c'est un trafic de corps humains en charpie rentrant chez eux ? Tu crois que t'as un chez toi ? Mais ton toit c'est plus chez toi ! Ton chez toi c'est le mouvement perpétuel mon gars. Tout est envahi, tout est contaminé, tout traverse ton appartement, il est un moulin ouvert aux yeux instigateurs du drone libérateur, l'ordre et la loi ont gagné sur la cage de Faraday.

Marche ou je te crève au LBD. *Oh oui une enquête a été diligentée en bas de chez toi.* Sans blaaague ? Violence policière ? C'est pas vrai ? Oh là tu m'étonnes tu vois, j'aurais pas dit. Ah bah vraiment je suis surpris. Mais mec, c'est un miracle que quelqu'un ait pris le temps de regarder, de se poser, de dénoncer, que quelqu'un ait lu, ait constaté que *Ah bah oui c'est vrai dis donc c'est pas très légitime de tabasser comme ça dis donc !* Quelle surprise vraiment ? Et tiens on va faire une enquête, mais elle, elle sera sur la voie lente tu vois. Pas la voie des SUV, non, la voie des traine-la-patte, la voie des bœufs-carottes, celle qui mijote longtemps, jusqu'à ce que t'aies le temps de crever au fond de ta cellule... Ahhh là on le retrouve le temps long, en zonzon. Enfin on peut se poser. Protégés du temps qui passe. Bien enfermés. Elle était donc là notre liberté entre quatre murs et du barbelé ? Il fallait la trouver !

47. Temps long

Dans cent-cinquante ans on s'en souviendra pas qu'il chantait Raphaël. Ça fait quinze ans qu'il chantait ça et on s'en souvient encore, alors peut-être que dans cent-trente-cinq ans on s'en souviendra. Est-ce que dans cent-cinquante ans on se souviendra et on se demandera s'il y a eu un ou deux confinements ? La question est explorée pour la grippe espagnole d'il y a cent-douze ans alors oui on s'en souviendra dans cent-cinquante ans.

Mais on ne sait pas comment on s'en souviendra. Analysera-t-on cette période comme la souffrance originelle qui donna lieu à des décennies de plaisir, de prospérité, de joie et de gaieté ? Sera-t-elle l'an zéro de l'âge le plus sombre que la Terre ait porté avant de s'envoler avec SpaceX ? Ou se dira-t-on *Ils étaient tellement cons à cette époque, regarde j'en veux pour preuve cette période-ci*. À l'échelle du temps long, nous serions juste un chapitre d'une sombre épopée.

Nous en voyons les infinis détails, car pour nous ce temps long passe lentement. Alors nous pouvons dire les différences entre les saisons, mais franchement qui dira ? Qui dira le premier confinement il était comme-ci, il était comme ça. Ah non le deuxième, ça s'est pas passé comme ça. On n'arrive déjà pas à départir le vrai du faux au présent alors au passé, ça ne peut être qu'imparfait. Mais on va essayer quand même.

Il y a quelque chose de plus tangible, c'est les disparités. Quand tout le monde est chez soi, on ne le voit pas. Alors on applaudit aux balcons ceux qu'on ne voit pas, mais qu'on sait dehors. On crée une clameur dans la nuit sans se voir. Ils sont une abstraction ces soignants, alors on peut les applaudir, car on ne peut les détester pleinement.

Maintenant pendant ce deuxième confinement, il y en a qui sortent et d'autres qui sortent pas. Il y a assez de monde dehors pour croire que la vie suit son cours, mais on est choqué de voir certaines choses fermées. Et c'est dur de comprendre. Surtout de comprendre qu'il y a des gens qui peuvent monter à cheval et d'autres non. Pourquoi pas moi ? Je sais pas pourquoi pas toi ? Nos dirigeants peut-être ? C'est peut-être eux le pourquoi ? Et le manège-là ? C'est pareil le manège, ça crée des attroupements de parents alors le gouvernement il veut pas. Et les jeux de plein air ? Oui pareil tout pareil. Tout ce qui peut t'amuser, voilà c'est fermé.

Et je pense à ce livre *War on fun*. Comment nous avons toujours toujours mené la guerre contre l'amusement. Nous nous sommes toujours échinés pour dénigrer ce qui pouvait nous faire rire au quotidien, dans l'espace public, sur nos temps de liberté. *Il y a un temps pour tout mesdames et messieurs, il y a un espace*

pour tout. Et ce qui est public n'est pas là pour rigoler ! Et ce qui est privé non plus d'ailleurs. Mais le rire s'impose tout de même, il devient l'arme de la dérision, de la contestation, de l'offense. Jusqu'au jour où on se fait décapiter pour avoir un peu trop rigolé, pour avoir ri, pas comme il fallait. Parce que c'est une affaire sérieuse le rire, faut pas déconner.

Qu'est-ce qui a changé aussi ? Notre perception du réel. Ma sensibilité au bruit est assez développée, même si je sais mon environnement direct ultra bruyant. Je ne veux plus de bruit. Je ne supporte plus ce bruit blanc qui sort de mes oreilles une fois que tous les bruits extérieurs se sont tus. Le monde s'arrête et je ne supporte plus le bruit. À croire que je préférerais m'endormir en boîte de nuit. Ce qui est une vérité d'ailleurs.

Et tout s'arrête, tout s'arrête, non justement pas. On a bien compris que nos illusions de faire ce grand rangement de printemps se sont rapidement effondrées. On a bien compris. Pourtant on les avait faites ces deux colonnes *Choses à jeter. Choses à garder*. Encore une fois ils ne nous ont pas écoutés. Et maintenant qu'on continue toujours plus à aller de mauvaise décision en mauvaise décision, on se sent tomber toujours plus bas. Elle est peut-être là la différence, avant on avait envie de recommencer, maintenant on se demande quand tout cela va s'arrêter.

48. Décontraction

On court avec les bras, on boxe avec les jambes. Une de mes petites punchline sur le sport. Ouais nostalgie d'une époque passée où j'avais encore une sensation de maîtrise sur mon corps. Ce corps endolori des pieds à la tête qui ne sert plus à rien désormais. Ma tête ne tient plus sur ses épaules, mes chevilles ne supportent plus le poids du reste, les épaules montent au plafond, la tension, la tension, la tension.

Ahhh on en ferait une chanson tiens *Depuis que je suis militaire Ce n'est pas rigolo, entre nous Je suis d'une santé précaire Et je me fais un mauvais sang fou J'ai beau vouloir me remonter. Je souffre de tous les côtés. J'ai la rate qui se dilate. J'ai le foie qu'est pas droit...* Vous connaissez la suite. Chanson assez formidable de surcroît en relisant les paroles infinies. Tout commence avec l'armée donc en 1934 et ce mauvais sang qu'il se fait. C'est une chanson pour enfants pourtant.

Mais c'est bien là et c'est bien ce corps aujourd'hui qui part en vrac. Je parle de mon corps, mais je parle du nôtre surtout. Le mien n'est qu'un parmi des milliers, pris dans cette boîte de conserve. Et alléger la charge du métro n'y changera rien. La compression ne se fait pas là. La compression se fait à partir du cerveau, elle se diffuse dans notre sang, elle se répand dans notre corps à partir du cœur. On nous a programmés comme ça. Nous nous sommes programmés comme ça. Il est très dur d'en réchapper.

Mais on va essayer. Pour commencer, on va tout négliger. On va se dire que ce qui est à l'extérieur de notre corps est à l'extérieur de notre corps. *Oui, mais Despentés ? Tout me traverse vous vous souvenez ? On en fait quoi ?* Oui bonne question si le patriarcat, si le capitalisme, si la violence conjugale du foyer d'en face me traversent alors comment faire fi de tout pour soigner mes maux ? C'est strictement vain ou impossible. À moins de se construire une cuirasse. Ce ne sont donc pas des assouplissements ou un gommage qu'il faut faire non, mais se tanner la peau assez sérieusement. Peut-être que la meilleure chose à faire finalement serait d'aller en montagne ou sur mer pour se buriner la gueule au grand air.

Le cuir épais des grands navigateurs ou des grands alpinistes, c'est peut-être quelque chose que l'on voit sur leur visage, mais c'est aussi probablement quelque chose qu'ils ont au fond d'eux. Il n'y aurait pas à chercher tant de différence entre ce qui fait notre corps et ce qui fait notre esprit. Ce qui nous tanne nous rend plus solides. Ce qui nous contraint fortement, nous contraint fortement. Mais les postures de yoga alors ? Ça veut dire quoi ces bêtises ? C'est censé nous libérer et nous contraindre à la fois.

Oui alors justement, c'est comme la course à pied, tout dépend du comment tu le fais en réalité. La course, le yoga, la boxe, tout ce que tu veux, peuvent être des moments de détente absolue si tu les conçois comme tels. Ils sont des épreuves de force, ultra-violentes, oui même le yoga, si tu les conçois ainsi. Donc si tu veux ne pas être contraint et courir, faire du yoga ou de la boxe, la première chose c'est de se détendre. Et ces exercices servent à cela. Il s'agit de les prendre comme des exercices de détente. Des moments où tu t'entraînes à te détendre.

Mais attention la détente, ce n'est pas se dire qu'on se détend ou se forcer à se relâcher ou à respirer non ce n'est pas ça. La détente c'est sentir chaque muscle qui se décrispe. C'est sentir chaque point de son corps se relâcher, tomber dans la terre. Personnellement j'ai découvert ça avec l'apnée. L'apnée statique oblige à cela. Si vous voulez consommer le moins d'oxygène possible, rester plusieurs minutes sous l'eau sans respirer, vous n'avez pas le choix que de décontracter.

Et si on arrêta de penser à se décontracter et de se prendre la gueule, avec cette déprime ambiante, et qu'on allait plutôt s'amuser ? C'est difficile aujourd'hui ? Nan c'est possible. Regarde-toi dans le miroir, tire d'un côté de ta bouche vers le haut. Répète de l'autre côté et regarde le bout de ton nez. C'est un bon départ.

49. La ville du pâté

Vous connaissez ces portraits faits à partir de la duplication d'une moitié de visage ? Non ? Je m'explique. Vous prenez une photo de quelqu'un prise de face. Vous tracez une ligne verticale, vous gardez que la partie droite du visage mettons et vous la symétrisez de l'autre côté. Vous faites pareil avec l'autre côté. Vous avez alors deux portraits totalement différents. Enfin non, trois avec celui de départ, le vrai visage. Bref nous ne sommes pas symétriques et c'est ce que montre le travail de Julian Wolkenstein [Symmetrical portraits](#), une série de douze portraits réalisés sur la base de ce principe il y a dix ans maintenant.

Bon maintenant prenez une ville. Hidalgo voulait faire le Paris du quart d'heure, avec tout à disposition à moins d'un quart d'heure. Maintenant que nous devons rester dans un cercle d'un kilomètre de rayon, on l'expérimente très bien la ville du quart d'heure. Quelle ironie du sort. Juste après, ou plutôt pendant, la campagne des municipales, on expérimente direct, avant même d'avoir pu vraiment mettre en place le concept.

Donc pour moi la ville du quart d'heure, en réalité c'est une ville qui ne ressemble à aucune autre dans Paris. Tout comme tous les Paris du quart d'heure, il n'y en a pas un qui se ressemble. C'est comme les visages. Vous croyez que vous avez le même visage ? Vous croyez que vous habitez Paris. Calquez l'est à l'ouest et vous verrez que ce n'est pas la même ville. Mais alors pas du tout. Plus de lieux de luxe et de tourisme, mais des fermes, des lieux à la mode, avec une vie foisonnante. À l'Est Paris s'éveille quand à l'Ouest il s'endort. Wesh prends ça la rue des Martyrs !

Maintenant, renouvelez l'expérience avec des cercles d'un kilomètre de rayon. Et à... bon faut faire un calcul. Paris fait en gros 105 km². La ville du quart d'heure si vous marchez lentement elle fait un km de rayon, ce qui fait allez on va arrondir 6,5 km². Ça veut dire qu'il y a seize villes du quart d'heure dans Paris. C'est un résultat super étrange. C'est à la fois moins que le nombre d'arrondissements et moins que le nombre de conseils de quartiers que l'on trouve dans un seul arrondissement.

Et vous vous rendez bien compte qu'il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre. De toute évidence. Maintenant prenez comme exemple votre ville du quart d'heure et démultipliez là sur tout Paris, ou la ville dans laquelle vous vivez. Est-ce qu'elle vous plairait cette ville ? Est-ce que cette ville serait toujours la même ou complètement autre chose ? Est-ce qu'elle attirerait autant de touristes ? Le même nombre d'entreprises ? Est-ce que

vous vous y amuseriez autant ? Est-ce qu'il serait viable ce Paris-là ?

C'est là que je me rends compte de la chance que j'ai dans tout ce marasme. De l'eau, du vert, des animaux, une ferme, des friches, des magasins à la mode, trois librairies, de jolis cafés, dont un pour enfants, des vues. C'est un des quartiers les plus pauvres de Paris, oui désolé mais c'est vrai, et pourtant il y a tout ça. Et franchement Paris ressemblerait à ça en fois seize qu'on y vivrait vachement mieux. Il y aurait plus d'espace, plus d'air, plus d'initiatives populaires, plus de partage.

Oui c'est clair que celui qui vit dans un arrondissement où le m² s'en va en quinze minutes à 15 000 euros... ça va le rebuter ce quartier c'est clair. Il va le trouver dégueulasse, bruyant, pauvre donc, gris, effrayant, plein de camés, de voleurs, d'apprentis terroristes. Oui dans Paris, c'est là qu'on les a souvent trouvés, quand c'est pas des flics complètement ripous dont il est question. Et il aura raison. Donc non c'est pas du rayon de soleil parisien dont je vous parle.

Alors, je ferais quoi pour mes 6 km² si j'étais maire ? Ou non, c'est complètement dépassé. Et c'est là qu'elle est encore dans le monde d'hier tout en nous invitant à nous projeter dans celui de demain. La question c'est : qu'est-ce qui se passerait si on se le réappropriait ce territoire ? Si les gens qui vivaient dans cet espace-là se l'appropriaient. À la densité de mon quartier, ça ferait 180 000 personnes qui s'approprient 6 km². Ça fait beaucoup de monde, c'est vrai. Et en gros ça veut dire leur donner les clefs des arrondissements. Pas dans des conseils de quartier ou quoi, non leur donner les clefs. Pour que ça tourne à la démocratie ouverte, faut peut-être commencer par la ville du pâté alors.

50. Renverser la tendance

Internet est mort. Le monde est mort. Il n'y a plus d'extérieur. Tout est intérieur. Tout est intériorisé. Il n'y a plus de monde d'après. Il n'y que les frissons sous la couette. L'envie d'en finir. L'envie de mourir de ce monde qui n'en finira donc jamais. De tous ces prétentieux, de tous ces crevards, de tous ces ambitieux. Franchement achevez-nous qu'on en finisse. Qu'est-ce qu'on va continuer à lire des livres, mater des films, aller boire des cafés ? A quoi bon ? A quoi bon ? Dépression généralisée. On va tous en crever. Pensée pour Moebius. Pour l'Incal. C'est *Suicide allée*.

On a de la chance de pas avoir légalisé le port d'armes dans ce pays. Qui a de la chance ? Ceux qui tirent profit de notre existence. Ouais ce soir je balance. Allons-y ici pendant que les PMU sont encore fermés. Il ne s'agit pas de leur faire du mal à nos pauvres dirigeants et autres puissants. Non, souvenez-vous, nous sommes avant tout non violents et voyons la vie en rose plus qu'en toute autre couleur. Non, ce dont il s'agit c'est d'une violence tournée vers nous-mêmes, vers l'outil corporel de production que nous incarnons, nous la chair à canon. Nous sommes condamnés à vivre au Royaume des fous.

Il n'y a qu'une manière de faire pour ceux qui n'ont pas le courage d'y passer. La drogue. Se droguer. Non pas tant aux drogues funs. Non les drogues qui te permettent de tenir. Je le dis à plat, comme ça, sans effet ou quoi. C'est la crise des opioïdes aux US. Le mal est global. Ne croyez pas que nous en soyons immunisés, nous la patrie des anxiolytiques. On donne juste un autre nom aux mêmes douleurs, celles qui nous parcourent les entrailles. Ne croyez pas que le mal soit bénin, il s'agit bien d'une épidémie aux États-Unis, celle des opioïdes. On ne va pas l'oublier. Ce sont des dizaines de milliers d'Américains qui meurent d'overdose ainsi, avec ou sans prescription médicale.

Mais franchement que faire d'autre ? Comment ne pas comprendre ? Comment ne pas être halluciné par le fait que tous ces gens tournent leur arme vers eux, avant de la tourner vers d'autres. Pourtant, jamais là-dedans on s'en prendra assez aux dirigeants, à ceux qui nous font vivre une vie d'enfer. Tout ce bruit, toutes ces injustices, c'est une véritable calamité. Et quand le constat est partagé, nous retombons sur les mêmes connards, ceux qui tirent profit de la crise pour nourrir leur ego, leur désir de toute puissance, leur croyance qu'ils valent mieux que les autres, que les manants. Ou précisément, ceux qui se savent bien trop manants et qui ont encore quelque chose à prouver.

Pourtant eux ils n'hésitent pas à sortir les flingues pour buter la terre entière. On fait la guerre, à l'intérieur et à l'extérieur et on condamne toute prise de parole, toute

expression qui viserait à contester la violence outrageuse et injuste. Quand ce ne sont pas les flingues, c'est une arme bien moins létale et pourtant très efficace que sort l'État de droit. Depuis David Graeber plus que jamais, elle à un nom cette arme-là, la bureaucratie. C'est l'optimisation du processus de destruction massive des idées. C'est l'annihilation de toute possibilité extérieure au seul intérêt de quelques dirigeants.

Pour que cela tienne, on met en leur sein des gens chargés de les moderniser, d'optimiser, d'humaniser, de numériser, de rendre plus sexy, de coucher. Oui de coucher. Bref de nous enfumer. Et toujours avec un aplomb déconcertant, à se demander si c'est chez nous que ça ne tourne pas rond. Parce que nous n'avons pas d'ambition de domination, d'imposer une solution, mais au contraire de se demander quel est le sens de tout ça.

Maintenant on va renverser la vapeur. Il n'est pas question que les teubés du premier rang prennent le contrôle de la cité. On va gentiment leur demander de rendre les clefs. Ce monde ne leur appartient pas. Ce monde nous appartient... Ah pétard, j'ai failli retomber sur la majorité silencieuse. Quelle connerie alors.

C'est eux qui doivent parler, les bureaucrates. C'est à nous de les questionner, de les interroger, de les obliger à expliquer. Et ce sera à nous de ne pas nous subordonner, pour nos petits intérêts. Pour ça, il faut être prêt à lâcher, à tout perdre, à être discrédité. Seule façon de ne pas se demander *A quoi bon ?*

Mais a-t-on vraiment envie de passer notre vie contre ces gens-là ? Ne peut-on pas juste les ignorer ? Non malheureusement, leur mal est bien trop grand. Non je ne pense pas leur prêter trop de pouvoir, trop d'importance. Je pense que ceux qui souhaitent s'appropriier la chose publique, quand bien même serait-ce dans des intentions vertueuses affichées doit être sévèrement questionnés et sans répit.

51. Billie Eilish

Désormais plus d'un milliard de vues au compteur pour une seule chanson *Bad Guy*. Cette danse déchainée, ces jeux d'enfants, cette liberté du corps et de l'esprit, cette façon de se moquer des vieux gros ronflants dominateurs, de tourner tout ça en ridicule avec générosité, pour jouer et s'amuser, déchirer les murs de papiers et s'amuser.

Vidéo d'elle il y a deux ans réagissant aux vidéos de ses fans reprenant ses chansons. Trop émouvant. Ah la chiale. Trop émouvant. Ah c'est beau. Elle et son frère. Ils ont l'âge de..., bref, ils sont très jeunes. Très très jeunes. Et savent faire tellement de choses. Ils ont l'air si adultes. *Sont* si adultes. Et sont si adultes qu'ils peuvent s'amuser à faire les enfants et nous rappeler à nous les vieux d'être des enfants. A jouer avec chaque son pour en faire une chanson. A travailler à s'amuser et s'amuser à travailler. A jouer quoi.

Et ouais y a du combat là-dedans. Oui il y a de la revendication. Oui certes ça reste léger, mais ça emporte une population et cette population est mondiale. Ça unit la foule, ça nous unit et ça devient comme un hymne. Et on se dit que oui les *millennials*, toujours les *millennials* peuvent nous sauver. On l'a déjà dit, on l'a déjà pensé. Mais les *millennials* peuvent nous sauver. Ils savent ce qu'est notre monde, ils en souffrent mais ils savent le saisir pour le faire vivre. Ils sont connectés directement à son cœur, à son réseau, aux fibres nerveuses qui nous composent. Pour certains d'entre eux, bien sûr, mais pour ces certains-là, c'est instinctif, c'est comme ça.

Alors ils nous saisissent. Nous les vieux, ils nous saisissent et on les laisse nous emporter dans un monde qui est déjà le leur. C'est l'appropriation non violente, l'appropriation plaisante d'un monde aux abois. Un monde qui est à eux, qu'ils peignent des couleurs qu'ils veulent, qu'ils modèlent à leur guise et sur lequel, face au résultat, on n'a absolument pas envie de faire prévaloir quelconque primauté. On a juste envie de laisser faire et d'apprécier. C'est pour eux et par eux que nous vivrons. C'est plus que du respect, c'est de l'admiration et de la dévotion.

S'il peut en être ainsi c'est aussi qu'il n'y a plus de point de comparaison. Nous les vieux, nous ne pouvons pas nous comparer aux *millennials*. Alors il n'y a pas de rancœur. On ne se dit pas *C'aurait dû être moi, ç'aurait pu être moi*. Non on se dit *Oh ce pourrait être mon petit neveu. Quelle chance il a d'être de cette génération*. Et puis on se dit qu'on est content que son enfant vive avec ces références-là. Oui c'est génial que ma fille vive dans un monde où celles qui seront des leaders de demain, des sources d'inspiration, s'appellent Greta et Billie.

Et si ce n'était pas le cas ? Soudain, le doute vient. Et si ce n'était pas le cas ? Et si cette portion de cette génération se faisait ravagée, se brûlait les ailes, finissait dévastée, cramée d'en avoir trop fait ou tout simplement n'avait plus envie. Trop déçues des vieux croulants qui dirigent le monde, Greta et Billie prirent leur retraite en Antarctique et ne prirent jamais plus la parole. Et si c'était justement cette liberté, cette joie de vivre, ou cette souffrance de vivre aussi, qui leur permettait de dire *Allez vous faire foutre, moi je vais en Antarctique et je vous laisse avec Trump Junior.*

Trump junior il existe lui aussi aujourd'hui faut pas croire. Imaginez ce petit bonhomme pas content du tout, ou justement un peu trop content au point de se croire tout permis. Elle fera quoi Greta face à lui ? Elle va s'égosiller ? Elle va le laisser diriger le monde ? Elle aura trouvé la parade pour le désarmer ? Elle devient quoi Greta dans 50 ans ? Ou non attendez, je serai clamsé moi à cet âge-là, enfant que je suis comparé à ces adultes-ci. Dans 30 ans mettons. Ce seront des dames. Elles auront encore la force, la foi. Auront-elles encore la foi ? On peut mener le combat pendant tout ce temps-là ?

Qui d'autre dans l'histoire a fait ça ? Les combattants, les résistants, les chanteurs, les militants, ils ont tous fini par se cramer non ? Est-ce que Billie va périr à 27 ans comme tous les artistes maudits ? C'est horrible de penser à ça. Pourquoi tu penses à ça. T'es pas bien toi. J'y pense parce que je nous vois nous vieux croulants habiter cette terre de désespoir, voir passer une comète et voir cette comète disparaître, nous laissant dans la nuit noire que nous avons quittée juste pour une fraction de seconde. Et c'est là que justement Billie arrive, pour nous dire *Mais arrête avec tes conneries et prends mes facéties.* C'est pour ça qu'elle est importante, aussi.

52. Les premiers seront les derniers

Les premiers seront les derniers. Phrase sortie à tout va. Souvenir de maternelle. Les derniers dans le rang seront les premiers à sortir, ne courez pas les enfants. Ne jouez pas au fayot. Chaque place a sa place et sa valeur. Respectez-vous bordel. Regardez-vous. Appréciez la richesse de chacun et du tout.

Idem dans le métro chaque matin, celui qui bloque la porte, arrive en dernier, sort le premier. Il est le premier dans l'escalator. Il sera le premier dans le RER et tout d'un coup il deviendra le dernier à la gare d'arrivée. Ça sert à quoi de se presser ? A finir bon dernier, voilà tout. Et pourtant on se presse, on se presse. Je me presse, je me presse. Non je ne me presse pas, je suis à l'heure voilà tout. Mais comme il s'agit d'être à l'heure toutes les minutes, forcément ça court dans les couloirs. Enfin...pour ce qui nous reste de couloirs maintenant.

Sans transition, l'Afrique. Voilà qu'on s'interroge sur le pourquoi du comment l'Afrique s'en sort aussi bien avec la pandémie. Nous sommes surpris et nos questions virent au malsain, voire jettent un doute sur le sort qui nous est fait. Le cas de l'Afrique donnerait raison à Raoult. On doit nous cacher des choses pour que l'Afrique s'en sorte mieux que nous. Évidemment puisque nous valons mieux qu'eux. Voilà la pensée de l'homme occidental. Pourtant, les derniers seront les premiers.

La pandémie est un révélateur de la ségrégation à l'échelle mondiale que nous vivons. Nous vivons dans des mondes cloisonnés. Notre monde n'est pas celui de l'essentiel des populations présentes sur le continent africain. Nous serions semble-t-il beaucoup plus intégrés avec l'Asie qu'avec l'Afrique. Oui puisque le flux de la maladie, dit-on originaire de l'Est comme le soleil et comme beaucoup de grippez, nous a touché quasi-instantanément. Tandis qu'il ne touche que peu les populations africaines. Probablement est-ce parce que les gens et les choses qui voyagent n'atterrissent pas en Afrique. En attendant, nous redécouvrons l'Eurasie. Nous redécouvrons que nous sommes une unité, un continent, bien plus grand que ce sur quoi l'on insiste en cours de géographie.

Autre justification avancée, que je trouve personnellement sordide, sans savoir si elle est avérée ou non, l'Afrique réagirait mieux à la pandémie, par habitude. C'est possible, porteur d'espoir et ignoble tout à la fois. Les pays d'Afrique seraient tellement durement touchés tout le temps que lorsque notre grippe arrive sur leur continent, les Africains apparaissent robustes et résistants. A force de mourir, ils survivraient mieux. C'est à la fois possible, tragique et complètement absurde. Les premiers seront les derniers.

Les premiers seront les derniers et alors, nous qui nous prenons pour des pays développés, nous qui nous rendons compte que notre développement n'est qu'une machine à détruire, à écraser, à polluer, à nuire, à se faire du mal, nous qui mettons la vie humaine au-dessus de tout, nous qui voulons absolument vivre toujours plus longtemps, nous qui n'arrivons même pas à digérer un fait aussi basique, évident et naturel que la mort, parce que notre civilisation ne nous en a pas donné les outils, nous enfin nous croyons supérieurs.

Au crépuscule de notre vie, alors que nous tendrons la main vers la lumière, nous verrons apparaître tous ces peuples, toutes ces populations que nous avons méprisées, que nous avons tuées, que nous écrasées de notre toute puissance. Elles nous regarderont mourir avec compassion. Comme nous les avons regarder mourir sous notre joug.

Alors oui je veux croire qu'un jour les premiers seront les derniers. A force de croire, j'imagine un monde où eux, les bons derniers des jours présents, s'épanouiraient. J'imagine un monde où finalement ceux qui le méritent, ceux qui sont justes, trop justes pour dominer, se trouvent les premiers. Pas même les premiers à vrai dire, les survivants. J'imagine un monde africain. Voilà ce que me laisse voir la pandémie, non sans une certaine jubilation maligne dirigée contre ceux qui font mon monde et qui tous les jours m'écrasent de leurs volontés ineptes.

Je veux croire en ce renversement car ce renversement ne peut tout à la fois n'être que le fruit d'une croyance et inviter à croire. C'est la base de cette assertion christique. Les premiers seront les derniers. Les esclaves, les pauvres, les opprimés par les maîtres du Temple iront foutre le bordel, iront renverser le Dieu méchant pour créer un Dieu de paix. Et oui le Christ deviendra premier, là où il était dernier.

C'est pour ça que nous avons un communisme chrétien. Parce que le christianisme est communisme. Parce qu'il est la revanche du pauvre sur le riche. Parce qu'il est la victoire de l'amour et du partage sur la peur et l'oppression. Toutes ces notions, tous ces idéaux ont été dévoyés bien entendu. Ils ont sombré dans la mort et les atrocités. Mais on pourra toujours considérer ce renversement comme étant un des piliers historiques du christianisme.

Oui christianisme, et non pas catholicisme ou protestantisme ou orthodoxie, parce que le Christ. Mais n'oublions pas que pour le Christ, pour José Saramago (*L'Évangile selon Jésus Christ*), c'est avant tout d'une façon d'être Juif dont il s'agissait. Ce n'est que plus tard, avec Paul, Luc, qui vous voulez (Emmanuel Carrère, *Le Royaume*), que nous avons eu une autre église dévoyée

de toute cette empreinte rebelle et révolutionnaire. Une fois encore l'amour finit dernier, là où il a initié.

Donc même si je crois en l'inverse, je sais bien malheureusement et très probablement il n'y aura pas de renversement dans notre affaire. Notre civilisation eurasiatique est bien trop puissante. Elle survivra, la vie continuera de s'allonger. Nous pourrons continuer à tout détruire, car nous savons créer à partir de cette destruction. Nous savons innover. Nous avons la chimie à nos côtés, nous avons l'ingénierie de haute précision, nous avons l'armement, nous avons l'économie, nous avons l'informatique, nous avons la recherche, nous avons la police et sa capacité à tout écraser. Nous avons la démocratie et la diversité. Nous avons le totalitarisme. Tout cela qui fait de l'humanité occidentale, asiatique, capitaliste, la première force du monde aujourd'hui. Tout cela qui fera que demain comme aujourd'hui, la nature, si première pourtant, finira encore bonne dernière.

53. Roman

Ce quatrième volume de lecture confinée touche bientôt à sa fin. Il ne lui reste plus que deux billets après celui-ci. Oui chaque volume fait cinquante-cinq billets, nombre de jours du premier confinement et qui rythme ma production. Oui, parce que quand on écrit sous covid, on écrit au rythme de la vie confinée. À la fin, ça donne quatre volumes et des centaines de pages avec un peu de tout, des récits, des coups de gueule, des poèmes, des avis, des divagations en tous genres.

Ces derniers mois ont été ceux de la découverte d'une forme intarissable d'expression. Contre la page blanche, jamais rencontrée à vrai dire, une solution : le *free writing*. L'écriture libre. Écrire sans penser. Écrire tout ce qui vient par la tête. Ici, l'exercice a été un peu cadré pour avoir chaque jour une accroche, un thème, un sujet. Pour documenter, pour dire les choses que nous vivions. Cet exercice mérite d'être mené par tout un chacun afin que nous puissions au moins documenter nos vies. Il y a un travail d'historiographie au présent à travers ces écrits. C'est l'histoire microscopique de chacun qui à la fin fera notre histoire commune.

Cela est valable d'abord à condition d'accepter de s'arrêter sur chaque chose, de dénouer, de décortiquer, de prendre le temps de penser chaque terme, chaque fait, et de laisser les choses dérouler. Mais cela exige aussi de ne pas mentir. C'est dire la vérité qu'il faut avant tout. Mais ici, il s'agit pour beaucoup d'une vérité sur le monde extérieur, mais pas forcément d'une vérité sur soi. C'est compliqué d'écrire sur soi quand on est lu par d'autres. Il faut vraiment tout lâcher pour ça. Très compliqué.

Maintenant que faire ? Que faire à part publier chaque jour son petit billet ? Quel intérêt ? Pour quoi ? Pour qui ? Pour soi oui pour soi, toujours pour soi. Pour qui d'autre sinon ? Mais comment aller plus loin dans ce travail ? Si on parle écriture, il y a lieu de se pencher sur ce qui fait de la bonne écriture. Ce qui fait de la bonne écriture paraît-il, je dis *paraît-il* parce que je n'ai pas cette prétention, ce qui fait la bonne écriture, c'est la capacité à dire la vérité.

C'est pas moi qui le dis. Carrère nous dit que la bonne écriture revient à dire la vérité sur soi. Ça peut être un exercice perçu comme égocentrique. Mais non en réalité. C'est pour ça que c'est de la bonne littérature. C'est parce qu'elle parle à tout le monde, parce qu'elle *dit* tout le monde. Elle aide tout le monde à avancer dans ses travers, dans ses maladies, dans ses problèmes, parce que ces problèmes sont les problèmes de tous.

Et puis, celui qui écrit n'écrit pas tant sur soi que sur les autres. Banalité, idiotie, t'as pas honte d'écrire des choses pareilles ? J'en sais rien à vrai dire. Au contraire me direz-vous. Ou plutôt ça dépend. Ça dépend de ce dont on a envie. Pas si sûr qu'on ait envie de lire sur notre monde. Mais même la science-fiction la plus fictive écrit sur notre monde. Même les uchronies les plus sophistiquées disent une part de vérité. Quant aux dystopies, elles disent en négatif ce que nous voulons qu'il advienne. Elles disent notre volonté, qui souvent, grâce à la dystopie, se réalisera. Comme disait Raffarin *The yes needs the no to win against the no*. Les livres les plus mythologiques, les fables les plus fantaisistes disent tous nos désirs, tous les fils qui nous parcourent.

Là-dedans, le rôle de l'écrivain, dit-il sans en être, est clef parce qu'il permet à chacun d'accéder à quelque chose qu'il a en lui. C'est pour ça qu'on aime les livres. On s'évade oui, mais on s'y retrouve aussi. On peut être *un autre*. Mais on est cet autre. Ou du moins si on ne s'y retrouve pas directement, on retrouve des traits généraux ou particuliers du monde qui nous entoure. Et qui sont une partie de nous. Car oui tout ce monde nous traverse.

Et si c'était ça la force du roman, arriver à écrire une vérité sans dire *je* ? C'est d'ailleurs ce qu'on observe de plus en plus. De plus en plus, nous voyons émerger une littérature non purement fictionnelle, mais tout de même fictionnelle. C'est toute la difficulté du Goncourt avec des auteurs comme Éric Vuillard, avec Emmanuel Carrère. C'est toute la richesse de Saramago. Dans *l'Évangile selon Jésus Christ* que j'évoquais hier, il raconte mieux que n'importe quelle bible, la plus vraie des histoires de Jésus Christ. Dans ce roman, le Christ devient un personnage de roman et en cela prend une tonalité toute réelle. C'est ce qui fait que le roman est vérité.

54. Drôles

Si écriture il doit y avoir celle-ci doit être drôle ou drolatique. Si c'est pour faire pleurer dans les chaumières, uniquement ça. Ça ne sert à rien. Si c'est pour voir des pensées sombres, il suffit de se pencher à sa fenêtre. Qu'est-ce qui est drôle aujourd'hui ? Les humoristes. Hommes et femmes sympathiques faisant des traits d'esprits sur nos vies ? Ils arrivent à rendre amusant le pathétique. Soit. Ils ont remplacé ceux qui faisaient des sketches, qui mettaient de situations en scène.

Ca c'est pour le cinéma désormais. Et depuis quelques décennies, on y avance en bande. Il y a des bandes, avec des super maisons de production derrière. A côté d'eux, ou les rejoignant, les intégrant, il y a ceux qui font rires devant leur caméra, et qui par là font rire des millions de personnes. On a même fait un statut particulier pour ces enfants youtubeurs. C'est que le phénomène dépasse le stade de la blague pour entrer dans le sérieux, dans le monde du droit, dans le bureau du notaire.

Les notaires aussi sont drôles. On pourra se souvenir de ce clip de rap *Justin Conseil*. Quel humour messieurs dames les notaires. Vraiment quel humour. Oui nous rions de la mort bien entendu, Famille Adams, etc. Nous rions de tout. Et nous ne savons jamais vraiment quand ou avec qui nous pouvons le faire. Mais nous le faisons. Jusqu'à ce que de tristes oilles tranchent des têtes. A en croire qu'on se fait toujours rattrapé par le sordide et le dramatique. Pourquoi ce penchant au drame ? Pourquoi ? alors que c'est le chemin mortifère. Parce que c'est la pente la plus familière, celle qui demande le moins d'effort, c'est celle de nos penchants. Celle pour laquelle on penche naturellement.

Et quand on essaie de décoller nos pattes visqueuses de là, elles en sorte avec ironie, cynisme ou peintes tout en noir. Ça donne de l'humour noir. Mais ce n'est pas du drôle. C'est quelque chose qui remue les tripes, qui éveille l'esprit, qui fait bouger la mâchoire, la bouche, les maxillaires, certes. Mais on ne peut pas dire que c'est drôle. C'est pas du rire qui fait du bien. D'ailleurs est-ce le rire qui fait du bien ou ce sentiment de légèreté qui aiguise l'esprit ? On pourra adorer se bidonner devant Gad Elmaleh mais à un moment on adorera la malice un peu sombre, toute polonaise, de Tokarczuk.

Elle est vraiment formidable cette femme. *Sur Les Ossements des morts* est un livre de la nuit, de la neige, de la mort, de la solitude et pourtant il est profondément amusant, sans qu'il y ait de blague, de ressort humoristique. Non les personnages sont des personnes qui si nous croisions...on ne les croiserait même pas. On ne les verrait même pas. Et pourtant nous passons un bon moment avec eux. Ils boivent du thé. Je ne bois pas de thé. A

cette exception près, j'ai été content de passer ces quelques pages avec eux.

Idem dans *Histoires bizarroïdes*. Il peut s'agir de marais, de maladies, de guerres, d'ignorance, et pourtant le regard porté sur cet ensemble par un homme abandonné, seul et au bout de sa vie, désespéré, qui s'est égaré aux confins du monde, son regard est drôle. Pourquoi ? Dur de dire exactement pourquoi. Mais il permet à la féerie d'arriver.

Et alors on peut se plonger dans le monde de la nature, un monde plein de poésie et nous en sortons avec une autre vision de nous-mêmes, bien plus plaisantes. Nous sortons de là avec une conscience forte de notre appartenance à la nature. En une nouvelle de quelques pages, nous avons tout de réuni. Et tout cela commence avec le dépit et l'autodérision.

Ce n'est pas Tokarczuk qui rit d'elle-même, pas besoin de trop s'exposer, elle se met dans la peau d'un personnage désespéré et nous faire rire. On a juste à s'épargner, la méchanceté, la jalousie, l'envie. Le personnage pourra l'être mais notre regard devra être bienveillant. Jamais dans le jugement. J'imagine que cela invite à aimer l'humanité, à se consacrer à elle. Sur le papier puis dans la réalité.

55. A la vie à la mort

À vouloir se défendre contre la mort, on se rend la vie invivable. Discours de soixante-huitard attardé arrivé quelques dizaines d'années trop tard. On se condamne à ne pas vouloir mourir. Mais mourrons gaiement bordel. Au lieu de nous enfermer dans des prisons de nous buter avec des armes toujours plus sophistiquées, de laisser crever des milliers de personnes dans les rues de Paris. Organisons une gigantesque Partie et mourrons gaiement, tous ensemble, solidairement et en chanson s'il vous plaît.

Rien qu'en rentrant du tramway, j'ai laissé sur le chemin cinq personnes dormir à la rue en plein hiver. Tous les matins, tous les soirs, sur la ligne 5 c'est la queue leu leu de l'aumône. On ne peut même plus donner. Et on ne peut pas ne pas donner. Et pourtant c'est ce qu'on fait. On reste sur le téléphone et puis voilà. On attend que ça passe. Un hurleur par station à peu près. Leur espérance de vie à ceux-là est deux fois moindre. Et je ne fais rien. Et nous ne faisons rien. Il faisait quoi l'autre là dans son blouson en cuir, à dire que lui président, il n'y aurait plus personne à la rue. En attendant, on les laisse crever. Je ne le blâme pas, moi-même je ne fais rien.

Ce soir ils dormiront à la rue. Et en attendant, les copains étaient dans la rue. Ils manifestaient à raison contre le projet de loi Sécurité globale. Quelle folie d'appeler une loi comme ça. Et en même temps, il veut tout dire ce nom. On essaie de véhiculer l'idée que l'on va pouvoir de manière globale assurer la sécurité de tout un chacun. On a une vision complète de la chose. Soit c'est une bonne chose. Mais une telle vision devrait plutôt amener à créer des places d'hébergement ou des classes d'école qu'à sanctionner des journalistes.

Donc globale, parce qu'on fait croire comme dans les années 80 avec le bouclier antimissile, que l'on va pouvoir assurer la protection de la société en la mettant dans une bulle de protection. Cette bulle est ultrasurveillée. Elle est complètement verrouillée. Tout le monde se fait sanctionner au moindre mouvement et essence de tout, le flic. Le flic devient intouchable. Parce que le projet même de la société devient la sécurité. Peyreffite et le couple *liberté-sécurité* ont gagné. Badinter et le couple *liberté-liberté* ont perdu. Voilà le résultat, un demi-siècle après.

Donc on cadenasse, on enferme, on verrouille et on empêche. Pour quoi ? Pour sauver des vies. C'est bien de sauver des vies. Mais on n'arrête pas de tuer pendant ce temps-là et ça on s'en tamponne. On ne défend pas la vie à travers toutes ces actions, on défend une espèce d'homme, une économie, on défend une partie

de l'humanité contre l'autre. On se condamne à une vie des plus austères.

C'est ça le truc. C'est l'économie contre nous. L'économie contre le tout. L'économie est armée. Ne croyez pas qu'elle ne se fait que dans des modèles. Elle se fait à l'étranger sur les terrains de bataille. Elle alimente la haine et la colère. Elle est la mère de beaucoup de nos maladies. L'économie nous condamne à mort. On prétend défendre la vie, mais en réalité, on défend l'économie. Et l'austérité devient tout autre chose que simplement budgétaire.

Blasphème, stupidité, on voit bien que tu n'es pas asphyxié toi ! on voit bien que tu n'es pas aussi pauvre, aussi obèse, tu n'as perdu personne pour dire *Mourrons, mourrons gaiement* ! Bah si un peu, mais c'est pas grave. C'est pas ça qui compte. Ce qui compte est que nous soyons en mesure d'apprécier posément le sens que nous donnons à nos politiques. Aujourd'hui nous ne défendons pas *la* vie, nous défendons *une* forme de vie. Cette vie est dominatrice, verticale, cloisonnée, enfermée. Cette vie-là tue d'être vécue. Elle est d'un ennui mortel. C'est une vie d'État policier. Et ça nous n'en voulons pas.